6-6

27506

B 271
-3

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRECE.

TOME SEPTIÈME.

R. 167921

21306

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIEME SIECLE AVANT L'ERE VULGAIRE.

PAR M. L'ABBE BARTHELEMY,
Garde du Cabinet de médailles, pierres gravées et antiques; de l'Académie Françoise, de celle des Inscriptions & belles-lettres; de la Societé Royale de Londres, de celle des Antiquaires de la même ville; des Académies de Madrid, Cortone, Pesaro, Hesse & Marseille.

TOME SEPTIÈME.

A MADRID,
De l'imprimerie de Benoît Cano.
1796.

UNIVERSIDAD CENTRAL
BIBLIOTECA
DERECHO

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE LXIV. *Suite de la Bibliothèque. Physique. Histoire naturelle. Génies.* . . . . . Pag. 1.

CHAPITRE LXV. *Suite de la Bibliothèque. L'Histoire.* . . . . . 69.

CHAPITRE LXVI. *Sur les Noms propres usités parmi les Grecs.* . . . . . 94.

CHAPITRE LXVII. *Socrate.* . . . . . 100.

CHAPITRE LXVIII. *Fêtes et Mystères d'Eleusis.* . . . . . 157.

CHAPITRE LXIX. *Histoire du théâtre des Grecs.* . . . . . 177.

CHAPITRE LXX. *Représentation des pièces de théâtre à Athènes.* . . . . . 234.

CHAPITRE LXXI. *Entretiens sur la nature et sur l'objet de la Tragédie.* . . . 271.

Notes . . . . . 351.

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRECE,

Dans le milieu du 4.e siècle avant J.C.

CHAPITRE LXIV.

Suite de la Bibliothèque. Physique. Histoire naturelle. Génies.

A mon arrivée de Perse, je retournai chez Euclide : il me restoit à parcourir une partie de sa bibliothèque ; je l'y trouvai avec Méton et Anaxarque. Le premier étoit d'Agrigente en Sicile, et de la même famille que le célèbre Empédocle ; le second étoit d'Abdère en Thrace, et de l'école de Démocrite: tous deux un livre à la main, paroissoient ensevelis dans une méditation profonde.

Euclide me montra quelques traités sur les animaux, sur les plantes, sur les fossiles. Je ne suis pas fort riche en ce genre, me dit-il ; le goût de l'histoire naturelle et de la physique proprement dite, ne s'est intro-

UNIVERSIDAD CENTRAL
BIBLIOTECA

duit parmi nous que depuis quelques années. Ce n'est pas que plusieurs hommes de génie ne se soient anciennement occupés de la nature ; je vous ai montré autrefois leurs ouvrages, et vous vous rappelez sans doute ce discours où le grand-prêtre de Cérès vous donna une idée succincte de leurs systêmes *. Vous apprîtes alors qu'ils cherchèrent à connoître les causes plutôt que les effets, la matière des êtres plutôt que leurs formes [1].

Socrate dirigea la philosophie vers l'utilité publique ; et ses disciples, à son exemple, consacrèrent leurs veilles à l'étude de l'homme [2]. Celle du reste de l'univers, suspendue pendant près d'un siècle, et renouvelée de nos jours, procède avec plus de lumières et de sagesse. On agite, à la vérité, ces questions générales qui avoient divisé les anciens philosophes ; mais on tâche en même temps de remonter des effets aux causes, du connu à l'inconnu [3]. En conséquence on s'occupe des détails avec un soin particulier, et l'on commence à recueillir les faits et à les comparer.

Un défaut essentiel arrêtoit autrefois les pro-

* Voyez le chapitre XXX de cet ouvrage.

1 Aristot. de nat. auscult. l. 2, c. 2, t. 1, pag. 329. Id. de part. anim. l. 1, c. 1, t. 1, pag. 967 et 968.

2 Id. de part. anim. p. 971.

3 Id. ibid. p. 967. Id, de nat. auscult. l. 1, c. 1, p. 315.

grès de la science ; on n'étoit pas assez attentif à expliquer l'essence de chaque corps [1], ni à définir les termes dont on se servoit ; cette négligence avoit fini par inspirer tant de dégoût, que l'étude de la physique fut abandonnée au moment précis où commença l'art des définitions. Ce fût au temps de Socrate [2].

A ces mots, Anaxarque et Méton s'approchèrent de nous. Est-ce que Démocrite, dit le premier, n'a pas donné des définitions exactes ? Est-ce qu'Empédocle, dit le second, ne s'est pas attaché à l'analyse des corps? Plus fréquemment que les autres philosophes, répondit Euclide, mais pas aussi souvent qu'ils l'auroient dû [3]. La conversation devint alors plus animée : Euclide défendoit avec vivacité la doctrine d'Aristote son ami ; Anaxarque et Méton, celle de leurs compatriotes ; ils accusèrent plus d'une fois Aristote d'avoir altéré, dans ses ouvrages, les systêmes des anciens, pour les combattre avec avantage [4]. Méton alla plus loin ; il prétendit qu'Aristote, Platon, Socrate même, avoient puisé dans les écrits des Pythagoriciens

1 Aristot. de nat. auscult. l. 2, c. 2, p. 329.
2 Id. de part. anim. l. 1, c. 1, p. 971. Id. metaph. l. 1, c. 6, t. 2, p. 848.
3 Id. de part. anim. l. 1, c. 1, t. 1, p. 970.
4 Porphyr. vit. Pythag. §. 53, p. 49. Bruck. histor. philos. dissert prælim. p. 14 ; lib. 2, c. 1, pag. 464. Moshem. ad Cudw c. 1, §. 7, not. y.

d'Italie et de Sicile, presque tout ce qu'ils ont enseigné sur la nature, la politique et la morale. C'est dans ces heureuses contrées, ajouta-t-il, que la vraie philosophie a pris naissance, et c'est à Pythagore que l'on doit ce bienfait [1].

J'ai une profonde vénération pour ce grand homme, reprit Euclide; mais puisque lui et d'autres philosophes se sont approprié, sans en avertir, les richesses de l'Egypte, de l'Orient et de tous les peuples que nous nommons barbares [2], n'avions-nous pas le même droit de les transporter dans la Grèce? Ayons le courage de nous pardonner mutuellement nos larcins; ayez celui de rendre à mon ami la justice qu'il mérite. Je lui ai souvent ouï dire, qu'il faut discuter les opinions avec l'équité d'un arbitre impartial [3]; s'il s'est écarté de cette règle, je le condamne. Il ne cite pas toujours les auteurs dont il emprunte des lumières, parce qu'il a déclaré en général que son dessein étoit d'en profiter [4]. Il les cite plus souvent, quand il les réfute, parce que la célébrité de leur nom n'étoit que trop capable d'accréditer les erreurs qu'il vouloit détruire.

Aristote s'est emparé du dépôt des con-

1 Porphyr. vit Pyth. p. 49. Anonym. ap. Phot. p. 1316.

2 Tatian. orat. ad Græc. p. 2. Clem. Alexand. stromat. l. 1, p. 355. Bruck. hist. philos. l. 1, c. 1, pag. 47.

3 Aristot. de cœl. l. 1, c. 10, t. 1, p. 446.

4 Aristot. de mor. lib. 10, c. 10, t. 2, p. 144.

noissances, accru par vos soins et par les nôtres ; il l'augmentera par ses travaux, et, en le faisant passer à la postérité, il élevera le plus superbe des monumens, non à la vanité d'une école en particulier, mais à la gloire de toutes nos écoles.

Je le connus à l'Académie ; nos liens se fortifièrent avec les années, et, depuis qu'il est sorti d'Athènes, j'entretiens avec lui une correspondance suivie. Vous, qui ne pouvez le juger que d'après le petit nombre d'ouvrages qu'il a publiés, apprenez quelle est l'étendue de ses projets, et reprochez-lui, si vous l'osez, des erreurs et des omissions.

La nature, qui ne dit rien à la plupart des hommes, l'avertit de bonne heure qu'elle l'avoit choisi pour son confident et son interprète. Je ne vous dirai pas que, né avec les plus heureuses dispositions, il fit les plus rapides progrès dans la carrière des sciences et des arts ; qu'on le vit, dès sa tendre jeunesse, dévorer les ouvrages des philosophes, se délasser dans ceux des poètes, s'approprier les connoissances de tous les pays et de tous les temps [1] : ce seroit le louer, comme on loue le commun des grands hommes. Ce qui le distingue, c'est le goût et le génie de l'observation ; c'est d'allier, dans les recherches, l'activité la plus surprenante, avec la constance la plus opiniâtre ; c'est enco-

[1] Ammon vit. Aristot.

re cette vue perçante, cette sagacité extraordinaire, qui le conduit, dans un instant, aux résultats, et qui feroit croire souvent que son esprit agit plutôt par instinct que par réflexion ; c'est enfin d'avoir conçu que tout ce que la nature et l'art présentent à nos yeux, n'est qu'une suite immense de faits, tenant tous à une chaîne commune, souvent trop semblables pour n'être pas facilement confondus, et trop différens pour ne devoir pas être distingués. De là le parti qu'il a pris d'assurer sa marche par le doute [1] ; de l'éclairer par l'usage fréquent des définitions, des divisions et subdivisions, et de ne s'avancer vers le séjour de la vérité, qu'après avoir reconnu les dehors de l'enceinte qui la tient renfermée.

Telle est la méthode qu'il suivra dans l'exécution d'un projet qui effrayeroit tout autre que lui ; c'est l'histoire générale et particulière de la nature. Il prendra d'abord les grandes masses ; l'origine ou l'éternité du monde [2] ; les causes, les principes et l'essence des êtres [3] ; la nature et l'action réciproque des élémens ; la composition et la décomposition des corps [4]. Là seront rappelées et discutées les questions sur l'infini, sur

1 Aristot. metaph. l. 3, c. 1, t. 2, p. 858.
2 Aristot. de cœl. lib. 1, c. 2, t. 1, p. 432.
3 Id de nat. auscult. l. 1 et 2, t. 1, p. 315, etc. Id. metaph. t. 2, p. 838.
4 Id. de gener. et corrupt. t. 1, p. 493, etc. Diog. Laert. l. 5, §. 25.

le mouvement, le vide, l'espace et le temps [1].

Il décrira, en tout ou en partie, ce qui existe, et ce qui s'opère dans les cieux, dans l'intérieur et sur la surface de notre globe; dans les cieux, les météores [2], les distances et les révolutions des planètes, la nature des astres et des sphères auxquelles ils sont attachés [3]; dans le sein de la terre, les fossiles, les mineraux [4], les secousses violentes qui bouleversent le globe [5]; sur sa surface, les mers, les fleuves [6], les plantes [7], les animaux [8].

Comme l'homme est sujet à une infinité de besoins et de devoirs, il sera suivi dans tous ses rapports. L'anatomie du corps humain [9], la nature et les facultés de l'ame [10], les objets et les organes des sensations [11], les règles propres à diriger les plus fines opéra-

1 Aristot. de nat. auscult. l. 3, 4, etc.

2 Id. meteor. t. 1, pag. 528.

3 Id. de cœl. l. 2, t. 1, p. 452. Id. astronom. ap. Diog. Laert. l. 5, §. 26.

4 Aristot. meteor. l. 3, c. 6, t. 1, p. 583.

5 Id. ibid. l. 2, c. 8, p. 566.

6 Aristot. meteor. l. 2, c. 2, p. 551, etc.

7 Diogen. Laert. l. 5, §. 25.

8 Aristot. hist. anim. Id. de animal. incess. part. gener. t. 1. Diogen. Laert. ibid.

9 Aristot. hist. anim. l. 1, c. 7, p. 768, etc. Diog. Laert. ibid.

10 Aristot. de anim. t. 1, p. 616. De mem. t. 1, pag. 678.

11 Id. de sens. ibid. pag. 662.

tions de l'esprit [1], et les plus secrets mouvemens du cœur [2], les lois [3], les gouvernemens [4], les sciences, les arts [5]; sur tous ces objets intéressans, l'historien joindra ses lumières à celles des siècles qui l'ont précédé; et conformément à la méthode de plusieurs philosophes, appliquant toujours la physique à la morale, il nous rendra plus éclairés, pour nous rendre plus heureux.

Voilà le plan d'Aristote, autant que je l'ai pu comprendre par ses conversations et par ses lettres: je ne sais s'il pourra s'assujettir à l'ordre que je viens d'indiquer. Et pourquoi ne le suivroit-il pas, lui dis-je? C'est, répondit Euclide, que certaines matières exigent des éclaircissemens préliminaires. Sans sortir de son cabinet, où il a rassemblé une bibliothèque précieuse [6], il est en état de traiter quantité de sujets; mais quand il faudra tracer l'histoire et les mœurs de tous les animaux répandus sur la terre, de quelle longue et pénible suite d'observations n'aura-t-il pas besoin! Cependant son courage s'enflamme par les obstacles; outre les

1 Id. categ. analyt. topic. t. 1, p. 14, etc. Diog. Laert. ibid. 23 et 24.

2 Aristot. de mor; magn. mor; eudem; de virt. et vit. t. 2, p. 3, etc.

3 Diog. Laert. ibid. §. 26.

4 Aristot. de rep. t. 2, p. 296.

5 Diog. Laert. ibid. Fabric. bibl. Græc. l. 3, c. 6 et 7, t. 2, p. 107, etc.

6 Strab. l. 13, p. 608. Aul. Gell. l. 3, c. 17.

matériaux qui sont entre ses mains, il fonde de justes espérances sur la protection de Philippe, dont il a mérité l'estime [1], et sur celle d'Alexandre, dont il va diriger l'éducation. S'il est vrai, comme on le dit, que ce jeune prince montre un goût très vif pour les sciences [2], j'espère que, parvenu au trône, il mettra son instituteur à portée d'en hâter les progrès [3].

A peine Euclide eut achevé, qu'Anaxarque prenant la parole : Je pourrois, dit-il, attribuer à Démocrite le même projet que vous prêtez à Aristote. Je vois ici les ouvrages sans nombre qu'il a publiés sur la nature et les différentes parties de l'univers ; sur les animaux et les plantes ; sur notre ame, nos sens, nos devoirs, nos vertus ; sur la médecine, l'anatomie, l'agriculture, la logique, la géométrie, l'astronomie, la géographie ; j'ajoute sur la musique et la poésie [4] : et je ne parle pas de ce style enchanteur qui répand des grâces sur les matières les plus abstraites [5]. L'estime publique l'a placé au premier rang des physiciens qui ont appliqué les effets aux causes. On admire dans ses écrits une suite d'idées neuves, quelque-

1 Aul. Gell. l. 9, c. 3. Ammon. vit. Aristot. Ælian. var. hist. l. 4, c. 19.

2 Plut. de fort. Alexand. t. 2, p. 327, 328, etc.

3 Plin. l. 8, c. 16, t. 1, p. 443.

4 Diog. Laert. l. 9, §. 46. Fabric. bibl. Græc. t. 1, p. 803.

5 Cicer. de orat. l. 1, c. 11, t. 1, p. 141.

fois trop hardies, souvent heureuses. Vous savez qu'à l'exemple de Leucippe son maître, dont il perfectionna le système [1], il admit le vide, les atômes, les tourbillons; qu'il regarda la lune comme une terre couverte d'habitans [2]; qu'il prit la voie lactée pour une multitude de petites étoiles [3]; qu'il réduisit toutes nos sensations à celle du toucher [4], et qu'il nia toujours que les couleurs et les autres qualités sensibles fussent inhérentes aux corps [5].

Quelques-unes de ces vues avoient été proposées [6]: mais il eut le mérite de les adopter et de les étendre. Il fut le premier à concevoir les autres, et la postérité jugera si ce sont des traits de génie, ou des écarts de l'esprit: peut-être même découvrira-t-elle ce qu'il n'a pu que deviner. Si je pouvois soupçonner vos philosophes de jalousie, je dirois que, dans leurs ouvrages, Platon affecte de ne le point nommer, et Aristote de l'attaquer sans cesse.

Euclide se récria contre ce reproche. On reprit les questions déja traitées; tantôt chaque athlète combattoit sans second; tantôt

1 Bruck. hist. philos. t. 1, p. 1187.

2 Plut. de plac. Philos. l. 2, c. 25, t. 2, pag. 891.

3 Arist. meteor. l. 1, c. 8, t. 1, p. 538. Plut ibid. p. 893.

4 Aristot. de sens. c. 4, t. 1, p. 669

5 Id. de anim. l. 3, c. 1, p. 649. Sext. Empir. adv. logic. l. 7, p. 399.

6 Aristot. de sens. c. 4, t. 1, p. 669.

le troisième avoit à soutenir les efforts des deux autres. En supprimant les discussions, pour m'en tenir aux résultats, je vais exposer en peu de mots l'opinion d'Aristote et celle d'Empédocle, sur l'origine et l'administration de l'univers. J'ai rapporté dans un autre endroit celle de Démocrite sur le même sujet *.

PHYSIQUE GÉNÉRALE. SYSTEME D'ARISTOTE.

Tous les philosophes, dit Euclide, ont avancé que le monde avoit été fait pour toujours subsister, suivant les uns; pour finir un jour, suivant les autres; pour finir et se reproduire dans des intervalles périodiques, suivant les troisièmes. Aristote soutient que le monde à toujours été, et sera toujours [1]. Permettez que je vous interrompe, dit Méton; avant Aristote, plusieurs de nos Pythagoriciens, et entre autres Ocellus de Lucanie, avoient admis l'éternité du monde [2]. Je l'avoue, répondit Euclide; mais Aristote a fortifié ce sentiment par de nouvelles preuves. Je me borne à celles qu'il tire du

* Voyez le chapitre XXX de cet ouvrage.

[1] Aristot. de nat. auscult. l. 8, c. 1, t. 1, pag. 409. Id. de cœl. l. 1, c. 10, p. 447.

[2] Ocell. Lucan c. 2.

mouvement. En effet, dit-il, si le mouvement a commencé, il fut dans l'origine imprimé à des êtres préexistans ; ces êtres avoient été produits, ou existoient de toute éternité. Dans le premier cas, ils ne purent être produits que par un mouvement antérieur à celui que nous supposons être le premier ; dans le second cas, il faut dire que les êtres, avant d'être mus, étoient en repos ; or, l'idée du repos entraîne toujours celle d'un mouvement suspendu, dont il est la privation [1]. Le mouvement est donc éternel.

Quelques-uns admettent l'éternité de la matière, et donnent une origine à l'univers: les parties de la matière, disent-ils, furent agitées sans ordre dans le chaos, jusqu'au moment où elles se réunirent pour former les corps. Nous répondons que leur mouvement devoit être conforme ou contraire aux lois de la nature [2], puisque nous n'en connoissons pas d'autres. S'il leur étoit conforme, le monde a toujours été ; s'il leur étoit contraire, il n'a jamais pu être : car, dans la première supposition, les parties de la matière auroient pris d'elles-mêmes, et de toute éternité, l'arrangement qu'elles conservent aujourd'hui ; dans la seconde, elles n'auroient jamais pu le prendre, puisque le

[1] Aristot. de nat. auscult. l. 8, c. 1, t. 1, pag. 408.

[2] Aristot. de cœl. l. 3, c. 2, t. 1, p. 475.

mouvement contre nature, sépare et détruit, au lieu de réunir et de construire [1]. Et qui concevra jamais que des mouvemens irréguliers aient pu composer des substances telles que les os, la chair et les autres parties de notre corps [2] ?

Nous apercevons par-tout une suite de forces motrices qui, en opérant les unes sur les autres, produisent une continuité de causes et d'effets. Ainsi la pierre est remuée par le bâton [3], le bâton par le bras, le bras par la volonté, etc. La série de ces forces ne pouvant se prolonger à l'infini [4], s'arrête à des moteurs, ou plutôt à un moteur unique qui existe de toute éternité : c'est l'être nécessaire [5], le premier et le plus excellent des êtres ; c'est Dieu lui-même ; il est immuable, intelligent, indivisible, sans étendue [6] ; il réside au dessus de l'enceinte du monde ; il y trouve son bonheur dans la contemplation de lui-même [7].

Comme sa puissance est toujours en action,

1 Aristot. ibid. l. 1, c. 2, t. 1, p. 433.

2 Id. ibid. l. 3, c. 2, p. 475.

3 Id. de nat. auscult. l. 8, c. 5, t. 1, p. 415.

4 Aristot. de cœl. Id. metaph. l. 14, c. 8, t. 2, p. 1003.

5 Id. ibid. l. 4, c. 8, p. 882, E ; l. 14, c. 7, t. 2, p. 1000, D.

6 Id. de nat. auscult, l. 8, c. 6 et 7, t. 1, pag. 418 ; c. 15, pag. 430. Id. metaph. l. 14, c. 7 et 8, t. 2, p. 1001.

7 Id. metaph. l. 14, c. 9, t. 2, p. 1004. Id. de mor. l. 10, c. 8, t. 2, p. 139, E. Id. mag. mor. l. 2, c. 15, p. 193.

il communique et communiquera, sans interruption, le mouvement au premier mobile [1], à la sphère des cieux où sont les étoiles fixes ; il l'a communiqué de toute éternité. Et en effet quelle force auroit enchaîné son bras, ou pourroit l'enchaîner dans la suite ? pourquoi le mouvement auroit-il commencé dans une époque plutôt que dans une autre ? pourquoi finiroit-il un jour [2] ?

Le mouvement du premier mobile se communique aux sphères inférieures, et les fait rouler tous les jours d'orient en occident: mais chacune d'elles a de plus un ou plusieurs mouvemens dirigés par des substances éternelles et immatérielles [3].

Ces agens secondaires sont subordonnés au premier moteur [4], à peu près comme dans une armée, les officiers le sont au général [5]. Ce dogme n'est pas nouveau. Suivant les traditions antiques, la divinité embrasse la nature entière. Quoiqu'on les ait altérées par des fables monstrueuses, elles n'en conservent pas moins les débris de la vraie doctrine [6].

1 Aristot. metaph. lib. 14, c. 6, p. 999 ; c. 7, t. 2, p. 1001. Id. de nat. auscult. l. 8, c. 15, t. 1, pag. 430.

2 Id. de nat. auscult. l. 8, c. 1. p. 409 et 410.

3 Id. metaph. lib. 14, c. 8, t. 2, p. 1002. Bruck. t. 1, p. 831.

4 Aristot. de gener. l. 2, c. 10, t. 1, p. 525.

5 Id. metaph. l. 14, c. 10, t. 2, p. 1004.

6 Id. metaph. l. 14, c. 8, t. 2, p. 1003. D.

Le premier mobile étant mu par l'action immédiate du premier moteur, action toujours simple, toujours la même, n'éprouve point de changement, point de génération ni de corruption [1]. C'est dans cette uniformité constante et paisible que brille le caractère de l'immortalité.

Il en est de même des sphères inférieures; mais la diversité de leurs mouvemens produit sur la terre et dans la région sublunaire, des révolutions continuelles, telles que la destruction et la réproduction des corps [2].

Euclide, après avoir tâché de montrer la liaison de ces effets aux causes qu'il venoit de leur assigner, continua de cette manière:

L'excellence et la beauté de l'univers consistent dans l'ordre qui le perpétue [3]; ordre qui éclate plus dans les cieux que sur la terre [4]; ordre auquel tous les êtres tendent plus ou moins directement. Comme dans une maison bien réglée [5], les hommes libres, les esclaves, les bêtes de somme concourent au maintien de la communauté, avec plus ou moins de zèle et de succès, suivant qu'ils approchent plus ou moins de la per-

1 Aristot. de gener. l. 2, c. 10, t. 1, p. 524.
2 Id. metaph. et lib. 2, c. 10, p. 525.
3 Id. ibid. l. 14, c. 10, t. 2, p. 1004.
4 Id. de part. anim. l. 1, c. 1, t. 1, p. 970. A.
5 Id. metaph. l. 14, c. 10, t. 2, p. 1005.

sonne du chef ; de même dans le système général des choses, tous les efforts sont dirigés à la conservation du tout, avec plus de promptitude et de concert dans les cieux, où l'influence du premier moteur se fait mieux sentir ; avec plus de négligence et de confusion dans les espaces sublunaires, parce qu'ils sont plus éloignés de ses regards [1].

De cette tendance universelle des êtres à un même but, il résulte que la nature, loin de rien faire d'inutile, cherche toujours le mieux possible [2], et se propose une fin dans toutes ses opérations [3].

A ces mots, les deux étrangers s'écrièrent à-la-fois : Eh ! pourquoi recourir à des causes finales ? et qui vous a dit que la nature choisit ce qui convient le mieux à chaque espèce d'êtres ? Il pleut sur nos campagnes, est-ce pour les fertiliser ? non sans doute ; c'est parce que les vapeurs attirées par le soleil, et condensées par le froid, acquièrent par leur réunion, une gravité qui les précipite sur la terre. C'est par accident qu'elles font croître votre blé, et le pourrissent quand il est amoncelé dans votre aire. C'est par accident que vous avez des dents propres à di-

[1] Aristot. de gener. l. 2. c. 10, t. 1, p. 524. Id. de part. anim. l. 1, c. 1, t. 1, p. 970.

[2] Id. de cœl. l. 2, c. 5, t. 1, p. 458 ; c. 11, p. 463. Id. de gener. ibid. p. 525.

[3] Id. de nat. auscult. l. 2, c. 8. t. 1, p. 336. Id. de anim. incess. c. 2, p. 734.

viser les alimens, et d'autres propres à les broyer [1]. Dans l'origine des choses, ajouta Méton, quand le hasard ébauchoit les animaux, il forma des têtes qui n'étoient point attachées à des cous [2]. Bientôt il parut des hommes à tête de taureau, des taureaux à face humaine [3]. Ces faits sont confirmés par la tradition, qui place, après le débrouillement du chaos, des géans, des corps armés de quantité de bras, des hommes qui n'avoient qu'un œil [4]. Ces races périrent par quelque vice de conformation; d'autres ont subsisté. Au lieu de dire que ces dernières étoient mieux organisées, on a supposé une proportion entre leurs actions et leur fin prétendue.

Presque aucun des anciens philosophes, répondit Euclide, n'a cru devoir admettre comme principe, ce qu'on appelle hasard ou fortune [5]. Ces mots vagues n'ont été employés que pour expliquer des effets qu'on n'avoit pas prévus, et ceux qui tiennent à des causes éloignées, ou jusqu'à présent ignorées [6]. A proprement parler, la fortune et le

2 Aristot. de nat. auscult. lib. 2, c. 8, t. 1, pag. 336.

2 Emped. ap. Aristot. de anim. l. 3, c. 7, t. 1, p. 654. Id. de cœl. l. 3, c. 2, t. 1, p. 476.

3 Aristot. de nat. auscult. l. 2, c. 8, t. 1, p. 336. Plut. adv. Colot. t. 2, pag. 1123. Ælian. hist. anim. l. 16, c. 29.

4 Hom. Hesiod. Æschyl. ap. Strab. l. 1, p. 43; l. 7. p. 299

5 Aristot. de nat. auscult. lib. 2, c. 4, t. 1, pag. 332.

6 Id. ibid. c. 5, p. 333.

hasard ne produisent rien par eux-mêmes; et si, pour nous conformer au langage vulgaire, nous les regardons comme des causes accidentelles, nous n'en admettons pas moins l'intelligence et la nature pour causes premières [1].

Vous n'ignorez pas, dit alors Anaxarques que le mot nature a diverses acceptions. Dan, quel sens le prenez-vous ici? J'entends par ce mot, répondit Euclide, le principe du mouvement subsistant par lui-même dans les élémens du feu, de l'air, de la terre et de l'eau [2]. Son action est toujours uniforme dans les cieux; elle est souvent contrariée par des obstacles dans la région sublunaire. Par exemple, la propriété naturelle du feu est de s'élever; cependant une force étrangère l'oblige souvent à prendre une direction opposée [3]. Aussi, quand il s'agit de cette région, la nature est non-seulement le principe du mouvement, mais elle l'est encore, par accident, du repos et du changement [4].

Elle nous présente des révolutions constantes et régulières, des effets qui sont invariables, ou presque toujours les mêmes. Permettez que je ne m'arrête qu'à ceux-là. Oseriez-vous les regarder comme des cas fortuits [5]? Sans

1 Aristot. de nat. auscult. l. 2, c. 6, p. 335.
2 Id. ibid. p. 327; l. 3, c. 1, p. 339.
3 Id. de gener. l. 2, c. 6, t. 1, p. 521.
4 Id. de nat. auscult. l. 2, c. 1, t. 1. p. 327.
5 Id. ibid. c. 5, p. 333.

m'étendre sur l'ordre admirable qui brille dans les sphères supérieures, direz-vous que c'est par hasard que les pluies sont constamment plus fréquentes en hiver qu'en été, les chaleurs plus fortes en été qu'en hiver [1]? Jetez les yeux sur les plantes, et principalement sur les animaux, où la nature s'exprime avec des traits plus marqués : quoique les derniers agissent sans recherche et sans délibération, leurs actions néanmoins sont tellement combinées, qu'on a douté si les araignées et les fourmis ne sont pas douées d'intelligence. Or, si l'hirondelle a un objet en construisant son nid, et l'araignée en ourdissant sa toile ; si les plantes se couvrent de feuilles pour garantir leurs fruits, et si leurs racines, au lieu de s'élever, s'enfoncent dans la terre pour y puiser des sucs nourriciers, ne reconnoîtrez-vous pas que la cause finale se montre clairement dans ces effets toujours reproduits de la même manière [2]?

L'art s'écarte quelquefois de son but, même lorsqu'il délibère ; il atteint quelquefois, même sans délibérer: il n'en est pas moins vrai qu'il a toujours une fin. On peut dire la même chose de la nature. D'un côté, des obstacles l'arrêtent dans ses opérations, et les monstres sont ses écarts [3]; d'un autre côté,

1 Aristot. ibid. lib. 2, c. 8, p. 336 et 337.
2 Id. de nat. auscult. l. 2, c. 8.
3 Id. ibid. p. 337.

en forçant des êtres incapables de délibération à se reproduire, elle les conduit à l'objet qu'elle se propose. Quel est cet objet ? la perpétuité des espèces. Quel est le plus grand bien de ces espèces ? leur existence et leur conservation [1].

Pendant qu'Euclide exposoit ainsi les idées d'Aristote, Anaxarque et Méton lui arrachoient des aveux qu'ils tournèrent bientôt contre lui.

Vous reconnoissez, lui dirent-ils, un dieu, un premier moteur, dont l'action immédiate entretient éternellement l'ordre dans les cieux ; mais vous nous laissez ignorer jusqu'à quel point son influence agit sur la terre. Pressé par nos instances vous avez d'abord avancé que le ciel et la nature sont dans sa dépendance [2] ; vous avez dit ensuite avec restriction, que tous les mouvemens lui sont, *en quelque façon*, subordonnés [3], qu'il *paroît* être la cause et le principe de tout [4] ; qu'il *paroît* prendre quelque soin des choses humaines [5] : vous avez enfin ajouté qu'il ne peut voir dans l'univers que lui-même ; que l'aspect du crime et du désordre souilleroit ses regards [6] ; qu'il ne sauroit être

1 Aristot. de gener. lib. 2, c. 10, p. 525, B.
2 Id. metaph. l. 14, c. 7, t. 2. p. 1000, E.
3 Id. de gener. l. 2, c. 10, t. 1, p. 525, E.
4 Id. metaph. l. 1, c. 2, p. 841, D.
5 Id. de mor. l. 10, c. 9, t. 2, p. 140, E.
6 Id. metaph. l. 14, c. 9, t. 2, pag. 1004. Du Val. Synops. analyt. ibid. pag. 122.

l'auteur ni de la prospérité des méchans, ni de l'infortune des gens de bien [1]. Pourquoi ces doutes, ces restrictions ? expliquez-vous nettement. Sa vigilance s'étend-elle sur les hommes ?

Comme celle d'un chef de famille, répondit Euclide, s'étend sur ses derniers esclaves [2]. La règle établie chez lui pour le maintien de la maison, et non pour leur bien particulier, n'en subsiste pas moins, quoiqu'ils s'en écartent souvent ; il ferme les yeux sur leurs divisions et sur les vices inséparables de leur nature : si des maladies les épuisent, s'ils se détruisent entre eux, ils sont bientôt remplacés. Ainsi dans ce petit coin du monde, où les hommes sont relégués, l'ordre se soutient par l'impression générale de la volonté de l'Etre suprême. Les bouleversemens qu'éprouve ce globe, et les maux qui affligent l'humanité, n'arrêtent point la marche de l'univers ; la terre subsiste, les générations se renouvellent, et le grand objet du premier moteur est rempli [3].

Vous m'excuserez, dit Euclide, si je n'entre pas dans de plus grands détails : Aristote n'a pas encore développé ce point de doctrine, et peut-être le négligera-t-il ; car il s'attache plus aux principes de la physique

1 Aristot. magn. mor. l. 2, c. 8, t. 2, p. 185, A.
2 Aristot. metaph. l. 14, c. 10, t. 2, p. 1004.
3 Id. de gener. l. 2, c. 10, t. 1, p. 525.

qu'à ceux de la théologie [1]. Je ne sais même si j'ai bien saisi ses idées ; le récit d'une opinion que l'on ne connoît que par de courts entretiens, sans suite et sans liaison, ressemble souvent à ces ouvrages défigurés par l'inattention et l'ignorance des copistes.

SYSTEME D'EMPÉDOCLE.

Euclide cessa de parler, et Méton prenant la parole : Empédocle, disoit-il, illustra sa patrie par ses lois [2], et la philosophie par ses écrits : son poème sur la nature [3], et tous ses ouvrages en vers fourmillent de beautés qu'Homère n'auroit pas désavouées [4]. Je conviéns néanmoins que ses métaphores, quelque heureuses qu'elles soient, nuisent à la précision de ses idées, et ne servent quelquefois qu'à jeter un voile brillant sur les opérations de la nature [5]. Quant aux dogmes, il suivit Pythagore, non avec la déférence aveugle d'un soldat, mais avec la noble audace d'un chef de parti, et l'indépendance d'un homme qui avoit mieux aimé vivre en simple particulier dans une ville libre, que de régner sur des esclaves [6]. Quoiqu'il se soit principalement occupé des

1 Procl. in Tim. p. 90.
2 Diog. Laert. lib. 8, §. 66.
3 Id. ibid. §. 77.
4 Id. ibid. §. 57.
5 Aristot. meteor. l. 2, c. 3, t. 1, p. 555.
6 Xanth. et Aristot. ap. Diog. Laert. l. 8, §. 63.

phénomènes de la nature, il n'en expose pas moins son opinion sur les premières causes.

Dans ce monde, qui n'est qu'une petite portion du tout, et au-delà duquel il n'y a ni mouvement, ni vie [1], nous distinguons deux principes, l'un actif, qui est dieu, l'autre passif, qui est la matière [2].

Dieu intelligence suprême, source de vérité, ne peut être conçu que par l'esprit [3]; la matière n'étoit qu'un assemblage de parties subtiles, similaires, rondes [4], immobiles, possédant par essence deux propriétés, que nous désignons sous le nom d'amour et de haîne, destinées, l'une à joindre ces parties, l'autre à les séparer [5]. Pour former le monde, dieu se contenta de donner de l'activité à ces deux forces motrices, jusqu'alors enchaînées : aussitôt elles s'agitèrent, et le chaos fut en proie aux horreurs de la haîne et de l'amour. Dans son sein bouleversé de fond en comble, des torrens de matière rouloient avec impétuosité, et se brisoient les uns contre les autres ; les parties similaires, tour-à-tour attirées et repoussées, se réuni-

1 Plut. de plac. philos. l. 1, c. 5, t. 2, p. 879. Stob. eclog. phys. l. 1, p. 52.

2 Bruck. hist. philos. t. 1, p. 1112.

3 Onat. ap. Stob. eclog. phys. p. 1 et 4.

4 Plut. de plac. phil. l. 1, c. 13 et 17, pag. 883. Stob. eclog. phys. l. 1, p. 33.

5 Aristot. de nat. auscult. l. 1, c. 6, t. 1, p. 322. Id. metaph. l. 1, c. 4, t. 2, p. 844.

rent enfin, et formèrent les quatre élémens [1], qui, après de nouveaux combats, produisirent des natures informes, des êtres monstrueux [2], remplacés dans la suite par des corps dont l'organisation étoit plus parfaite.

C'est ainsi que le monde sortit du chaos; c'est ainsi qu'il y rentrera; car ce qui est composé a un commencement, un milieu et une fin. Tout se meut et subsiste, tant que l'amour fait une seule chose de plusieurs, et que la haîne en fait plusieurs d'une seule [3]; tout s'arrête et se décompose, quand ces deux principes contraires ne se balancent plus. Ces passages réciproques du mouvement au repos, de l'existence des corps à leur dissolution, reviennent dans des intervalles périodiques [4]. Des dieux et des génies dans les cieux [5], des ames particulières dans les animaux et dans les plantes, une ame universelle dans le monde [6], entretiennent par-tout le mouvement et la vie. Ces intelligences, dont un feu très pur et très subtil compose l'essence,

1 Bruck. t. 1, p. 1115. Moshem. in Cudw. c. 1, §. 13, t. 1, p. 24 et 210.

2 Aristot. de nat. auscult. lib. 2, c. 8, t. 1, pag. 336.

3 Id. ibid. l. 8, c. 1, t. 1, p. 408.

4 Aristot. de nat. auscult. l. 1, c. 5, t. 1, p. 319; l. 8, c. 1, pag. 409. Id. de cœl. lib. 1, c. 10, t. 1, pag. 447.

5 Diog. Laert. lib. 8, §. 22. Pythag. aur. carm. v. 3. Hierocl. ibid. p. 16. Plut. de plac. philos. l. 1, c. 8, t. 2, p. 882.

6 Bruck. hist. philos. t. 1, p. 1113.

sont subordonnées à l'Etre suprême, de même qu'un chœur de musique l'est à son coryphée, une armée à son général [1] : mais comme elles émanent de cet être, l'école de Pythagore leur donne le nom de substances divines [2] ; et de là viennent ces expressions qui lui sont familières : »Que le sage est un »dieu [3] ; que la divinité est l'esprit et l'ame »du monde [4] ; qu'elle pénètre la matière, »s'incorpore avec elle et la vivifie [5]." Gardez-vous d'en conclure que la nature divine est divisée en une infinité de parcelles. Dieu est l'unité même [6] ; il se communique, mais il ne se partage point.

Il réside dans la partie la plus élevée des cieux ; ministres de ses volontés, les dieux inférieurs président aux astres, et les génies à la terre, ainsi qu'à l'espace dont elle est immédiatement entourée. Dans les sphères voisines du séjour qu'il habite, tout est bien, tout est dans l'ordre, parce que les êtres les plus parfaits ont été placés auprès de son trône, et qu'ils obéissent aveuglément au destin, je veux dire aux lois qu'il a lui-même éta-

1 Onat. ap. Stob. eclog. phys. p. 4. Plat. apud Stob. p. 1.

2 Id. Onat. ibid. p. 5.

3 Pythag. aur carm. v. ultim. Diog. Laert. l. 8, §. 62. Bruck. p. 1107.

4 Onat. ibid. p. 4.

5 Cicer. de nat. deor. l. 1, c. 11, t. 2, p. 405. Id. de senect. c. 21, t. 3, pag. 319.

6 Beausobr. hist. du manich. l. 1, t. 2, p. 170.

blies [1]. Le désordre commence à se faire sentir dans les espaces intermédiaires ; et le mal prévaut totalement sur le bien [2] dans la région sublunaire, parce que c'est là que se déposèrent le sédiment et la lie de toutes ces substances que les chocs multipliés de la haîne et de l'amour ne purent conduire à leur perfection [3]. C'est là que quatre causes principales influent sur nos actions ; dieu, notre volonté, le destin et la fortune [4] : dieu, parce qu'il prend soin de nous [5] ; notre volonté, parce que nous délibérons avant que d'agir ; le destin et la fortune [6], parce que nos projets sont souvent renversés par des événemens conformes ou contraires en apparence aux loix établies.

Nous avons deux ames, l'une sensitive, grossière, corruptible, périssable, composée des quatre élémens ; l'autre intelligente, indissoluble, émanée de la divinité même [7]. Je ne parlerai que de cette dernière ; elle établit les rapports les plus intimes entre nous, les dieux, les génies, les animaux, les plantes, tous les êtres dont les ames ont une commune origine avec la nôtre [8]. Ainsi la

1 Bruck. hist. phil. t. 1, p. 1084.
2 Ocell. Lucan. c. 2.
3 Anonym. ap. Phot. p. 1316.
4 Id. ibid. Bruck. ibid.
5 Diog. Laert. lib. 8, §. 27. Ammon. ap. Bruck. t. 1, p. 1115.
6 Aristot. de nat. auscult. l. 2, n. 4, t. 1, p. 332, etc. Anonym. ap. Phot. p. 1317.
7 Bruck. t. 1, p. 1117.
8 Id. ibid. p. 1118.

nature animée et vivante, n'est qu'une seule famille, dont dieu est le chef.

C'est sur cette affinité qu'est fondé le dogme de la métempsychose, que nous avons emprunté des Egyptiens [1], que quelques-uns admettent avec différentes modifications, et auquel Empédocle s'est cru permis de mêler les fictions qui parent la poésie.

Cette opinion suppose la chute [2], la punition et le rétablissement des ames. Leur nombre est limité [3]; leur destinée, de vivre heureuses dans quelqu'une des planètes. Si elles se rendent coupables, elles sont proscrites et exilées sur la terre. Alors, condamnées à s'envelopper d'une matière grossière, elles passent continuellement d'un corps dans un autre, épuisant les calamités attachées à toutes les conditions de la vie, ne pouvant supporter leur nouvel état, assez infortunées pour oublier leur dignité primitive [4]. Dès que la mort brise les liens qui les enchaînent à la matière, un des génies célestes s'empare d'elles; il conduit aux enfers, et livre pour un temps aux Furies, celles qui se sont souillées par des crimes atroces [5]; il transporte dans les astres, celles qui ont

1 Herodot. l. 2, c. 123.
2 Bruck. t. 1, p. 1091. Moshem. in Cudw. c. 1, §. 31, p. 64.
3 Bruck. ibid. p. 1092.
4 Plut. de exil. t. 2, p. 607. Id. de esu carn. pag. 996. Stob. eclog. phys. p. 112. Bruck. t. 1, p. 1118.
5 Diogen. Laert. lib. 8, §. 31. Bruck. t. 1, p. 1092.

marché dans la voie de la justice. Mais souvent les décrets immuables des dieux, soumettent les unes et les autres à de plus rudes épreuves ; leur exil et leurs courses durent des milliers d'années [1] ; il finit lorsque, par une conduite plus régulière, elles ont mérité de se rejoindre à leur auteur, et de partager en quelque façon avec lui les honneurs de la divinité [2].

Empédocle décrit ainsi les tourmens qu'il prétendoit avoir éprouvés lui-même. »J'ai »paru successivement sous la forme d'un »jeune homme, d'une jeune fille, d'une »plante, d'un oiseau, d'un poisson [3] : dans »une de ces transmigrations, j'errai pendant quelque temps comme un fantôme lé»ger dans le vague des cieux ; mais bientôt »je fus plusieurs fois précipité dans la mer, »rejeté sur la terre, lancé dans le so»leil, relancé dans les tourbillons des airs [4]. »En horreur aux autres et à moi-même, »tous les élémens me repoussoient comme un »esclave qui s'étoit dérobé aux regards de son »maître [5]."

Méton, en finissant, observa que la plupart de ces idées étoient communes aux dis-

1 Herodot. l. 2, c. 123. Emped. ap. Plut. de exil. t. 2, p. 607.

2 Hierocl. aer. carm. v. ult. Bruck. t. 1, p. 1094.

3 Diog. Laert. l. 8, §. 77. Anthol. l. 2, p. 127. Ælian. de animal. lib. 12, c. 7.

4 Emped. ap. Plut. de vit. ære alien. t. 2, pag. 830.

5 Id. ap. Plut. de exil. t. 2, p. 607.

ciples de Pythagore, mais qu'Empédocle avoit le premier supposé la destruction et la reproduction alternatives du monde, établi les quatre élémens comme principes [1], et mis en action les élémens par le secours de l'amour et de la haîne.

Convenez, me dit alors Anaxarque en riant, que Démocrite avoit raison de prétendre que la vérité est reléguée dans un puits d'une profondeur immense [2]. Convenez aussi, lui répondis-je, qu'elle seroit bien étonnée si elle venoit sur la terre, et principalement dans la Grèce. Elle s'en retourneroit bien vîte, reprit Euclide; nous la prendrions pour l'erreur.

Les systêmes précédens concernent l'origine du monde. On ne s'est pas moins partagé sur l'état de notre globe après sa formation, et sur les révolutions qu'il a éprouvées jusqu'à présent. Il fut long-temps enseveli sous les eaux de la mer, disoit Anaxarque; la chaleur du soleil en fit évaporer une partie, et la terre se manifesta [3]; du limon resté sur sa surface, et mis en fermentation par la même chaleur, tirèrent leur origine les diverses espèces d'animaux et de plantes. Nous en avons encore un exemple frap-

1 Aristot. metaph. l. 1, c. 4, t. 2, p. 845.

2 Cicer. quæst. acad. l. 12, t. 2, p. 75.

3 Aristot. meteor. l. 2, c. 1, t. 1, p. 549. Anaxim. ap. Plut. de plac. philos. l. 3, t. 2, p. 896.

pant en Egypte : après l'inondation du Nil, les matières déposées sur les campagnes produisent un nombre infini de petits animaux [1]. Je doute de ce fait, dis-je alors; on me l'avoit raconté dans la Thébaïde, et je ne pus jamais le vérifier. Nous ne ferions aucune difficulté de l'admettre, repondit Euclide, nous qui n'attribuons d'autre origine à certaines espèces de poissons, que la vase et les sables de la mer [2].

Anaxarque continua : J'ai dit que dans la suite des siècles, le volume des eaux qui couvroient la terre, diminua par l'action du soleil. La même cause subsistant toujours, il viendra un temps où la mer sera totalement épuisée [3]. Je crois, en vérité, reprit Euclide, entendre Esope raconter à son pilote la fable suivante : Charybde a deux fois ouvert sa bouche énorme, et deux fois les eaux qui couvroient la terre se sont précipitées dans son sein : à la première, les montagnes parurent ; à la seconde, les îles ; à la troisième, la mer disparoîtra [4]. Comment Démocrite a-t-il pu ignorer que si une immense quantité de vapeurs est attirée par la chaleur du soleil, elles se convertissent bientôt en pluies, retombent sur la terre,

1 Diod. Sic. l. 1, p. 7 et 8.

2 Aristot. hist. animal. l. 6, c. 15, t. 1, p. 871.

3 Democr. ap. Aristot. meteor. lib. 2, c. 3, t. 1, p. 554.

4 Id. ibid.

et vont rapidement restituer à la mer ce qu'elle avoit perdu [1] ? N'avouez-vous pas, dit Anaxarque, que des champs aujourd'hui chargés de moissons étoient autrefois cachés sous ses eaux ? Or, puisqu'elle a été forcée d'abandonner ces lieux-là, elle doit avoir diminué de volume. Si en certains endroits, répondit Euclide, la terre a gagné sur la mer, en d'autres la mer a gagné sur la terre [2].

Anaxarque alloit insister ; mais, prenant aussitôt la parole. Je comprends à présent, dis-je à Euclide, pourquoi on trouve des coquilles dans les montagnes et dans le sein de la terre, des poissons pétrifiés dans les carrières de Syracuse [3]. La mer a une marche lente et réglée qui lui fait parcourir successivement toutes les régions de notre globe; elle ensevelira sans doute un jour Athènes, Lacédémone et les plus grandes villes de la Grèce. Si cette idée n'est pas flatteuse pour les nations qui comptent sur l'éternité de leur renommée, elle rappelle du moins ces étonnantes révolutions des corps célestes, dont me parloient les prêtres Egyptiens. A-t-on fixé la durée de celles de la mer ?

Votre imagination s'échauffe, me répondit Euclide ; calmez-vous ; la mer et le con-

1 Aristot. ibid. l. 2, c. 2, p. 552.

2 Aristot. meteor. l. 1, c. 14, p. 546 et 548.

3 Xenoph. ap. Origen. philosoph. c. 14, t. 1, pag. 893.

tinent, suivant nous, sont comme deux grands empires qui ne changent jamais de place, et qui se disputent souvent la possession de quelques petits pays limitrophes. Tantôt la mer est forcée de retirer ses bornes par le limon et les sables que les fleuves entraînent dans son sein, tantôt elle les recule par l'action de ses flots, et par d'autres causes qui lui sont étrangères. Dans l'Acarnanie, dans la plaine d'Ilion, auprès d'Éphèse et de Milet, les attérrissemens formés à l'embouchure des rivières, ont prolongé le continent [1].

Quand je passai, lui dis-je, au Palus-Méotide, on m'apprit que les dépôts qu'y laisse journellement le Tanaïs, avoient tellement exhaussé le fond de ce lac, que depuis quelques années les vaisseaux qui venoient y trafiquer, étoient plus petits que ceux d'autrefois [2]. J'ai un exemple plus frappant à vous citer, répondit-il : cette partie de l'Egypte qui s'étend du nord au midi depuis la mer jusqu'à la Thebaïde, est l'ouvrage et un présent du Nil. C'est là qu'existoit, dans les plus anciens temps, un golfe qui s'étendoit dans une direction à-peu-près parallèle à celle de la mer Rouge [3]; le Nil

1 Herodot. l. 2, c. 10. Strab. l. 1, p. 58; l. 13, p. 595 et 598. Diod. Sic. l. 1, p. 37.

2 Aristot. meteor. l. 1, c. 14, t. 1, p. 549. Polyb. l. 4, p. 308.

3 Herodot. l. 2, c. 11. Aristot. meteor. ibid. pag. 548. Strab. l. 1, p. 50; l. 12, pag. 536. Ephor. ap. Diod. Sic. lib. 1, pag. 37. Diod. l. 3, p. 144.

l'a comblé par les couches de limon qu'il y dépose tous les ans. Il est aisé de s'en convaincre, non seulement par les traditions des Egyptiens, par la nature du terrain, par les coquilles que l'on trouve dans les montagnes situées au dessus de Memphis [1] *; mais encore par une observation qui prouve que malgré son exhaussement actuel, le sol de l'Egypte n'a pas encore atteint le niveau des régions voisines. Sésostris, Nécos, Darius, et d'autres princes ayant essayé d'établir des canaux de communication entre la mer Rouge et le Nil, s'aperçurent que la surface de cette mer étoit plus haute que celle du sol de l'Egypte [2].

Pendant que la mer se laisse ravir sur ses frontières quelques portions de ses domaines, elle s'en dédommage de temps à autre par ses usurpations sur la terre. Ses efforts continuels lui ouvrent tout-à-coup des passages à travers des terrains qu'elle minoit sourdement; c'est elle qui, suivant les apparences, à séparé de l'Italie, la Sicile [3]; de la Béo-

1 Herodot. l. 2, c. 12.

* Les anciens croyoient qu'une grande partie de l'Egypte etoit l'ouvrage du Nil. Les modernes se sont partagés sur cette question. (Voyez Bochard, geogr. sacr. lib. 4, c. 24, col 261. Frér. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 16, pag. 333. Wood, an essay on the orig. gen. of. Homer. pag. 103, etc, etc.)

2 Herodot. l. 2, c. 158. Aristot. meteor. lib. 1, c. 14, t. 1, p. 548. Diod. Sic. l. 1, p. 29.

3 Æschyl. ap. Strab. l. 6, p. 258. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 37, p. 66.

tie, l'Eubée [1]; du continent voisin, quantité d'autres îles: de vastes régions ont été englouties par une soudaine irruption de ses flots. Ces révolutions effrayantes n'ont point été décrites par nos historiens, parce que l'histoire n'embrasse que quelques momens de la vie des nations; mais elles ont laissé quelquefois des traces ineffaçables dans le souvenir des peuples.

Allez à Samothrace, vous apprendrez que les eaux du Pont-Euxin, long-temps resserrées dans un bassin fermé de tous côtés, et sans cesse accrues par celles de l'Europe et de l'Asie, forcèrent les passages du Bosphore et de l'Hellespont, et se précipitant avec impétuosité dans la mer Egée, étendirent ses bornes aux dépens des rivages dont elle étoit entourée. Des fêtes établies dans l'île, attestent encore le malheur dont les anciens habitans furent menacés, et le bienfait des dieux qui les en garantirent [2]. Consultez la mythologie: Hercule, dont on s'est plu à confondre les travaux avec ceux de la nature, cet Hercule séparant l'Europe de l'Afrique, ne désigne-t-il pas que la mer Atlantique détruisit l'isthme qui unissoit ces deux parties de la terre, et se répandit dans la mer intérieure [3]?

D'autres causes ont multiplié ces funestes

1 Strab. l. 1, p. 60.

2 Diod. Sic. l. 5, pag. 322.

3 Strat. ap. Strab. l. 1, p. 49. Plin. l. 3, c. 1, t. 1, p. 135.

et prodigieux effets. Au-delà du détroit dont je viens de parler, existoit, suivant les traditions anciennes, une île aussi grande que l'Asie et l'Afrique ; un tremblement de terre l'engloutit avec ses malheureux habitans, dans les gouffres profonds de la mer Atlantique [1]. Combien de régions ont été submergées par les eaux du ciel ! Combien de fois des vents impétueux ont transporté des montagnes de sable, sur des plaines fertiles ! L'air, l'eau et le feu semblent conjurés contre la terre: cependant ces terribles catastrophes, qui menacent le monde entier d'une ruine prochaine, affectent à peine quelques points de la surface d'un globe qui n'est qu'un point de l'univers [2].

Nous avons vu plus haut la mer et le continent anticiper l'un sur l'autre par droit de conquête, et par conséquent aux dépens des malheureux mortels. Les eaux qui coulent ou restent stagnantes sur la terre, n'altèrent pas moins sa surface. Sans parler de ces fleuves qui portent tour-à-tour l'abondance et la désolation dans un pays, nous devons observer que sous différentes époques, la même contrée est surchargée, suffisamment fournie, absolument dépourvue des eaux dont elle a besoin. Du temps de la guerre de Troie,

1 Plat. in Tim. t. 3, p. 25; in Crit. p. 112, etc.

2 Aristot. meteor. l. 1, c. 14, t. 1, p. 548.

on voyoit aux environs d'Argos un terrain marécageux, et peu de mains pour le cultiver; tandis que le territoire de Mycènes, renfermant encore tous les principes de la végétation, offroit de riches moissons et une nombreuse population; la chaleur du soleil ayant, pendant huit siècles, absorbé l'humidité superflue du premier de ces cantons, et l'humidité nécessaire au second, a rendu stériles les champs de Mycènes, et fécondé ceux d'Argos [1].

Ce que la nature a fait ici en petit, elle l'opère en grand sur toute la terre, elle la dépouille sans cesse, par le ministère du soleil, des sucs qui la fertilisent: mais, comme elle finiroit par les épuiser, elle ramène de temps à autre des déluges qui, semblables à de grands hivers, réparent en peu de temps les pertes que certaines régions ont essuyées pendant une longue suite de siècles [2]. C'est ce qui est indiqué par nos annales, où nous voyons les hommes sans doute échappés au naufrage de leur nation, s'établir sur des hauteurs [3], construire des digues, et donner un écoulement aux eaux restées dans les plaines. C'est ainsi que, dans les plus anciens temps, un roi de Lacédémone asservit dans un ca-

1 Aristot. meteor. l. 1, c. 14, t. 1, p. 547.
2 Id. ibid. p. 548.
3 Id. ibid. p. 547. Plat. ap. Strab. l. 13, p. 592.

nal celles dont la Laconie étoit couverte, et fit couler l'Eurotas [1].

D'après ces remarques, nous pourrons présumer que le Nil, le Tanaïs et tous les fleuves qu'on nomme éternels, ne furent d'abord que des lacs formés dans des plaines stériles par des inondations subites, et contraints ensuite par l'industrie des hommes, ou par quelque autre cause, à se frayer une route à travers les terres [2]. Nous devons présumer encore qu'ils abandonnèrent leur lit, lorsque de nouvelles révolutions les forcèrent à se répandre dans des lieux qui sont aujourd'hui arides et déserts. Telle est, suivant Aristote, la distribution des eaux que la nature accorde aux différentes régions de la terre.

Mais où les tient-elle en réserve, avant que de les montrer à nos yeux? où a-t-elle placé l'origine des fontaines et des rivières? Elle a creusé, disent les uns, d'immenses réservoirs dans les entrailles de la terre : c'est là que se rendent, en grande partie, les eaux du ciel; c'est de là qu'elles coulent avec plus ou moins d'abondance et de continuité, suivant la capacité du vase qui les renferme [3]. Mais, répondent les autres, quel espace pourroit jamais contenir le volume d'eau que

1 Pausan. l. 3, c. 1, p. 204.

2 Aristot. meteor. l. 1, c. 14, t. 1, p. 549.

3 Id. ibid. l. 1, c. 13, t. 1, pag. 544.

les grands fleuves entraînent pendant toute une année ? Admettons, si l'ont veut, des cavités souterraines pour l'excédent des pluies; mais comme elles ne suffiroient pas à la dépense journalière des fleuves et des fontaines, reconnoissons qu'en tout temps, en tout lieu, l'air, ou plutôt les vapeurs dont il est chargé, condensées par le froid, se convertissent en eau dans le sein de la terre et sur sa surface, comme elles se changent en pluie dans l'atmosphère. Cette opération se fait encore plus aisément sur les montagnes, parce que leur superficie arrête une quantité prodigieuse de vapeurs ; aussi a-t-on remarqué que les plus grandes montagnes donnent naissance aux plus grands fleuves [1],

PHYSIQUE PARTICULIERE.

Anaxarque et Méton ayant pris congé d'Euclide, je restai, et je le priai de me communiquer quelques-unes de ses idées sur cette partie de la physique, qui considère en particulier l'essence, les propriétés et l'action réciproque des corps. Cette science, répondit Euclide, a quelque rapport avec la divination : l'une doit manifester l'intention de la nature, dans les cas ordinaires ; l'autre, la volonté des dieux, dans les événemens extraordinaires : mais les lumières de

1 Aristot. meteor. l. 1, c. 13, t. 1, p. 5.

la première dissiperont tôt ou tard les impostures de sa rivale. Il viendra un temps où les prodiges qui alarment le peuple, seront rangés dans la classe des choses naturelles, où son aveuglement actuel sera seul regardé comme une sorte de prodige.

Les effets de la nature étant infiniment variés, et leurs causes infiniment obscures, la physique n'a, jusqu'à présent, hasardé que des opinions ; point de vérité peut-être qu'elle n'ait entrevue ; point d'absurdité qu'elle n'ait avancée. Elle devroit donc, quant à présent, se borner à l'observation, et renvoyer la décision aux siècles suivans. Cependant, à peine sortie de l'enfance, elle montre déja l'indiscrétion et la présomption d'un âge plus avancé ; elle court dans la carrière, au lieu de s'y traîner ; et, malgré les règles sévères qu'elle s'est prescrites, on la voit tous les jours élever des systêmes sur de simples probabilités, ou sur de frivoles apparences.

Je ne rapporterai point ce qu'ont dit les différentes écoles sur chacun des phénomènes qui frappent nos sens. Si je m'arrête sur la théorie des élémens et sur l'application qu'on a faite de cette théorie, c'est que rien ne me paroît donner une plus juste idée de la sagacité des philosophes Grecs. Peu importe que leurs principes soient bien ou mal fondés : on leur reprochera peut-être un jour de n'avoir pas eu des notions exactes sur la physique, mais on conviendra du moins

qu'ils se sont égarés en hommes d'esprit.

Pouvoient-ils se flatter du succès, les premiers physiciens qui voulurent connoître les principes constitutifs des êtres sensibles? L'art ne fournissoit aucun moyen pour décomposer ces êtres ; la division, à quelque terme qu'on puisse la conduire, ne présente à l'œil ou à l'imagination de l'observateur, que des surfaces plus ou moins étendues : cependant, on crut s'apercevoir, après bien des tentatives, que certaines substances se réduisoient en d'autres substances ; et de là on conclut successivement qu'il y avoit dans la nature, des corps simples et des corps mixtes ; que les derniers n'étoient que les résultats des combinaisons des premiers ; enfin, que les corps simples conservoient, dans les mixtes, les mêmes affections, les mêmes propriétés qu'ils avoient auparavant. La route fut dès-lors ouverte, et il parut essentiel d'étudier d'abord la nature des corps simples. Voici quelques-unes des observations qu'on a faites sur ce sujet ; je les tiens d'Aristote.

La terre, l'eau, l'air et le feu, sont les élémens de tous les corps ; ainsi chaque corps peut se résoudre en quelques-uns de ces élémens [1].

Les élémens étant des corps simples, ne peuvent se diviser en des corps d'une autre nature ; mais ils s'engendrent mutuelle-

[1] Aristot. de cœl. l. 3, c. 3, t. 1, p. 477.

ment, et se changent sans cesse l'un dans l'autre [1].

Il n'est pas possible de fixer d'une manière précise quelle est la combinaison de ces principes constitutifs dans chaque corps ; ce n'est donc que par conjecture, qu'Empédocle a dit qu'un os est composé de deux parties d'eau, deux de terre, quatre de feu [2].

Nous ne connoissons pas mieux la forme des parties intégrantes des élémens : ceux qui ont entrepris de la déterminer, ont fait de vains efforts. Pour expliquer les propriétés du feu, les uns ont dit : Ses parties doivent être de forme pyramidale ; les autres ont dit : Elles doivent être de forme sphérique. La solidité du globe que nous habitons a fait donner aux parties de l'élément terrestre, la forme cubique [3].

Les élémens ont en eux-mêmes un principe de mouvement et de repos qui leur est inhérent [4] : ce principe oblige l'élément terrestre à se réunir vers le centre de l'univers; l'eau, à s'élever au dessus de la terre ; l'air, au dessus de l'eau ; le feu, au dessus de l'air [5] : ainsi la pesanteur positive, et sans mélange

1 Id. ibid. cap. 4, pag. 479. Id. de gener. l. 2, c. 10, t. 1, p. 525. Moshem. in Cudw. t. 1, p. 14.

2 Aristot. de anim. lib. 1, c. 7, t. 1, p. 627.

3 Id. de cœl. l. 3, c. 8, p. 483.

4 Id. de nat. auscult. l. 2, c. 1, t. 1, p. 327. Id. de cœl. l. 1, c. 2, t. 1, pag. 432.

5 Id. ibid. l. 1, c. 4, p. 489.

de légéreté, n'appartient qu'à la terre ; la légéreté positive, et sans mélange de pesanteur, qu'au feu ; les deux intermédiaires, l'air et l'eau, n'ont, par rapport aux deux extrêmes, qu'une pesanteur et une légéreté relatives, puisqu'ils sont plus légers que la terre et plus pesans que le feu. La pesanteur relative s'évanouït, quand l'élément qui la possède, descend dans une région inférieure à la sienne : c'est ainsi que l'air perd sa pesanteur dans l'eau, et l'eau dans la terre [1].

Vous croyez donc, dis-je à Euclide, que l'air est pesant ? On n'en sauroit douter, répondit-il ; un ballon enflé pèse plus que s'il étoit vide [2].

Aux quatre élémens sont attachées quatre propriétés essentielles : froideur, chaleur, sécheresse et humidité. Les deux premières sont actives, les deux secondes passives [3] ; chaque élément en possède deux : la terre est froide et sèche; l'eau, froide et humide ; l'air, chaud et humide ; le feu, sec et chaud [4]. L'opposition de ces qualités seconde les vues de la nature, qui agit toujours par les contraires; aussi sont-elles les seuls agens qu'elle emploie pour produire tous ses effets [5].

1 Aristot. de cœl. l. 4, p. 490.
2 Id. ibid.
3 Id. meteor. lib. 4, c. 1, t. 1, p. 583.
4 Id. de gener. l. 2, c. 3, p. 516.
5 Id. de nat. auscult. l. 1, c. 6, t. 1, p. 321. Plut. adv. Col. t. 2, p. 1111.

Les élémens qui ont une propriété commune, se changent facilement l'un dans l'autre : il suffit pour cela de détruire, dans l'un ou dans l'autre, la propriété qui les différencie [1]. Qu'une cause étrangère dépouille l'eau de sa froideur, et lui communique la chaleur, l'eau sera chaude et humide ; elle aura donc les deux propriétés caractéristiques de l'air, et ne sera plus distinguée de cet élément : et voilà ce qui fait que par l'ébullition, l'eau s'évapore et monte à la région de l'air. Que dans ces lieux élevés, une autre cause la prive de sa chaleur, et lui rende sa froideur naturelle, elle reprendra sa première forme, et retombera sur la terre; et c'est ce qui arrive dans les pluies. De même, ôtez à la terre sa froideur naturelle, vous la convertirez en feu ; otez-lui la sécheresse, vous la changerez en eau [2].

Les élémens, qui n'ont aucune qualité commune, se métamorphosent aussi réciproquement ; mais ces permutations sont plus rares et plus lentes [3].

D'après ces assertions établies sur des faits ou sur des inductions [4], on conçoit aisément que les corps mixtes doivent être plus ou moins pesans, suivant qu'ils contiennent plus ou

1 Aristot. de gener. l. 2, c. 4, p. 517.

2 Id. de meteor. l. 2, c. 4, t. 1, p. 558.

3 Id. de gener. l. 2, c. 4, p. 517.

4 Id. meteor. lib. 4, c. 1, t. 1, p. 583.

moins de parties des élémens qui ont la pesanteur positive ou relative [1]. Prenez deux corps d'un volume égal : si l'un est plus pesant que l'autre, concluez que l'élément terrestre domine dans le premier, et l'eau ou l'air dans le second.

L'eau s'évapore par la chaleur, et se gèle par le froid ; ainsi les liquides sujets aux mêmes vicissitudes, seront en grande partie composés de cet élément [2]. La chaleur sèche et durcit la terre ; ainsi tous les corps sur les quels elle agit de même, seront principalement composés de l'élément terrestre.

De la nature des quatre élémens, de leurs propriétés essentielles, qui sont, comme je l'ai dit, la chaleur et la froideur, la sécheresse et l'humidité, dérivent non-seulement la pesanteur et la légéreté, mais encore la densité et la rareté, la mollesse et la dureté, la fragilité, la flexibilité, et toutes les autres qualités des corps mixtes [3]. C'est par là qu'on peut rendre raison de leurs changemens continuels ; c'est par là qu'on explique les phénomènes du ciel, et les productions de la terre. Dans le ciel, les météores [4] ; dans le sein de notre globe, les fossiles, les métaux, etc. ne sont que le pro-

1 Aristot. de cœl. l. 4, c. 4, p. 490.
2 Id. meteor. lib. 4, c. 10, t. 1, p. 597.
3 Id. de part. anim. l. 2, c. 1, t. 1, pag. 976, Id. meteor. l. 4, c. 2, 3; etc. t. 1, p. 585.
4 Id. meteor. l. 2, c. 4, p. 558.

duit des exhalaisons sèches, ou des vapeurs humides [1].

L'exemple suivant montrera, d'une manière plus claire, l'usage que l'on fait des notions précédentes. Les physiciens s'étoient partagés sur la cause des tremblemens de terre : Démocrite entre autres les attribuoit aux pluies abondantes qui pénétroient la terre, et qui en certaines occasions, ne pouvant être contenues dans les vastes réservoirs d'eau qu'il supposoit dans l'intérieur du globe, faisoient des efforts pour s'échapper [2]. Aristote, conformément aux principes que je viens d'établir, prétend au contraire que l'eau des pluies, raréfiée par la chaleur interne de la terre, ou par celle du soleil, se convertit en un volume d'air, qui, ne trouvant pas d'issue, ébranle et soulève les couches supérieures du globe [3].

HISTOIRE NATURELLE.

Les anciens philosophes vouloient savoir comment les choses avoient été faites, avant que de savoir comment elles sont [4]. Le livre de la nature étoit ouvert devant leurs yeux ; au lieu de le lire, ils entreprirent de le com-

[1] Id. ibid. l. 3, c. 6, p. 583.

[2] Arist. meteor. l. 2, c. 7, t. 1, p. 566.

[3] Id. ibid. c. 8.

[4] Id. de part. anim. l. 1, c. 1, t. 1, pag. 967 et 968.

menter. Après de longs et inutiles détours, on comprit enfin que pour connoître les animaux, les plantes et les différentes productions de la nature, il falloit les étudier avec une constance opiniâtre. Il est résulté de là un corps d'observations, une nouvelle science, plus curieuse, plus féconde, plus intéressante que l'ancienne physique. Si celui qui s'en occupe veut me faire part de ses veilles long-temps consacrées à l'étude des animaux, il doit remplir deux devoirs essentiels; d'abord celui d'historien, ensuite celui d'interprète.

Comme historien, il traitera de leur génération, de leur grandeur, de leur forme, de leur couleur, de leur nourriture, de leur caractère, de leurs mœurs. Il aura soin de donner l'exposition anatomique de leurs corps, dont les parties lui seront connues par la voie de la dissection [1].

Comme interprète, il doit me faire admirer la sagesse de la nature [2] dans les rapports de leur organisation avec les fonctions qu'ils ont à remplir, avec l'élément où ils doivent subsister, avec le principe de vie qui les anime [3]; il doit me la montrer dans le jeu des divers ressorts qui produisent le

1 Aristot. de anim. Incess. c. 7, t. 1, p. 738. Id. hist. anim. l. 2, c. 11, t. 1, p. 785.

2 Id. de part. animal. passim.

3 Id. ibid. l. 1, c. 5, t. 1, p. 976.

mouvement [1], ainsi que dans les moyens employés pour conserver et perpétuer chaque espèce [2].

Quelque bornée que soit l'étude des corps célestes et éternels, elle excite plus nos transports que celle des substances terrestres et périssables. On diroit que le spectacle des cieux fait sur un physicien la même impression que feroit la beauté sur un homme qui, pour avoir l'objet dont il est épris, consentiroit à fermer les yeux sur le reste du monde [3]. Mais si la physique, en montant dans les régions supérieures, nous étonne par la sublimité de ses découvertes, du moins en restant sur la terre, elle nous attire par l'abondance des lumières qu'elle nous procure, et nous dédommage avec usure des peines qu'elle nous coûte. Quels charmes en effet la nature ne répand-elle pas sur les travaux du philosophe qui, persuadé qu'elle ne fait rien en vain [4], parvient à surprendre le secret de ses opérations, trouve par-tout l'empreinte de sa grandeur, et n'imite pas ces esprits puérilement superbes, qui n'osent abaisser leurs regards sur un insecte! Des étrangers étoient venus pour consulter Héraclite; ils le trouvèrent assis auprès d'un four, où la

1 Aristot. de anim. incess. t. 1, p. 733.
2 Id. de gener. t. 1, p. 493.
3 Id. de part. anim. l. 1, c. 5, t. 1, pag. 974.
4 Id. de cœl. l. 2, cap. 11, t. 1, p. 463. Id. de animal. incess. c. 2, t. 1, p. 734.

rigueur de la saison l'avoit obligé de se réfugier. Comme une sorte de honte les arrêtoit sur le seuil de la porte: »Entrez, leur »dit-il; les dieux immortels ne dédaignent »pas d'honorer ces lieux de leur présence.» La majesté de la nature ennoblit de même les êtres les plus vils à nos yeux; par-tout cette mère commune agit avec une sagesse profonde, et par des voies sûres, qui la conduisent à ses fins [1].

Quand on parcourt d'un premier coup-d'œil le nombre infini de ses productions, on sent aisément que, pour les étudier avec fruit, saisir leurs rapports, et les décrire avec exactitude, il faut les ranger dans un certain ordre, et les distribuer d'abord en un petit nombre de classes, telles que celles des animaux, des plantes, et des minéraux. Si l'on examine ensuite chacune de ces classes, on trouve que les êtres dont elles sont composées, ayant entre eux des ressemblances et des différences plus ou moins sensibles, doivent être divisés et subdivisés en plusieurs espèces, jusqu'à ce qu'on parvienne aux individus.

Ces sortes d'échelles seroient faciles à dresser, s'il étoit possible de reconnoître le passage d'une espèce à l'autre. Mais de telles transitions, se faisant d'une manière imper-

[1] Aristot. de part. anim. l. 1, c. 5, t. 1, pag. 975.

ceptible [1], on risque à tout moment de confondre ce qui doit être distingué, et de distinguer ce qui doit être confondu. C'est le défaut des méthodes publiées jusqu'à présent [2]; dans quelques-uns de ces tableaux de distribution, on voit avec surprise certains oiseaux rangés parmi les animaux aquatiques, ou dans une espèce qui leur est également étrangère. Les auteurs de ces tableaux se sont trompés dans le principe; ils ont jugé du tout par une partie : en prenant les ailes pour une différence spécifique, ils ont divisé tous les animaux en deux grandes familles : l'une, de ceux qui sont ailés; l'autre, de ceux qui ne le sont pas; sans s'apercevoir que parmi les individus d'une même espèce, les fourmis, par exemple, il en est qui sont doués de cet organe, d'autres qui en sont privés [3].

La division en animaux domestiques et sauvages, quoique adoptée par quelques naturalistes, est également défectueuse; car l'homme et les animaux dont il a su adoucir les mœurs, ne diffèrent pas spécifiquement de l'homme, du cheval et du chien qui vivent dans les bois [4].

Toute division, pour être exacte, doit établir une dlstinction réelle entre les objets

1 Aristot. hist. anim. l. 8, c. 1, t. 1, p. 897.
2 Id. de part. anim. l. 1, c. 2, t. 1, p. 971.
3 Id. ibid. c. 3, p. 972.
4 Id. ibid.

qu'elle sépare ; toute différence, pour être spécifique, doit réunir, dans une seule et même espèce, tous les individus qui lui appartiennent [1] ; c'est-à-dire tous ceux qui sont absolument semblables, ou qui ne diffèrent que du plus au moins.

Comme ces conditions sont très difficiles à remplir [2], Aristote a conçu un plan de distribution qui réunit tous les avantages, sans aucun des inconvéniens des méthodes précédentes. Il l'exposera dans un de ses traités [3]; et ce traité sera certainement l'ouvrage d'un homme laborieux qui ne néglige rien, et d'un homme de génie qui voit tout *.

Parmi les observations dont il enrichira son histoire des animaux, il en est quelques-unes qu'il m'a communiquées, et que je vais rapporter pour vous instruire de la manière dont on étudie à présent la nature. 1.° En envisageant les animaux par rapport au climat, on a trouvé que les sauvages sont plus farouches en Asie, plus forts en Europe, plus variés dans leurs formes en Afrique, où, suivant le proverbe, il paroît sans cesse quelque nouveau monstre [4] ; ceux qui vivent sur les montagnes, sont plus méchans que ceux des

1 Aristot. de part. animal. l. 1, c. 3, t. 1, p. 971.
2 Id. ibid. c. 4, p. 974.
3 Id. hist. anim. t. 1, p. 761.
* M. de Buffon a très-bien développé ce plan dans la preface du premier volume de l'histoire naturelle.
4 Aristot. hist. anim. l. 8, c. 28, t. 1, p. 920, A.

plaines [1]. Je ne sais pourtant si cette différence vient des lieux qu'ils habitent, plutôt que du défaut de vivres ; car en Egypte, où l'on pourvoit à la subsistance de plusieurs sortes d'animaux, les plus féroces et les plus doux vivent paisiblement ensemble, et le crocodile flatte la main du prêtre qui le nourrit [2].

Le climat influe puissamment sur leurs mœurs [3]. L'excès du froid et de la chaleur les rend agrestes et cruelles [4] ; les vents, les eaux, les alimens suffisent quelquefois pour les altérer [5]. Les nations du midi sont timides et lâches ; celles du nord courageuses et confiantes : mais les premières sont plus éclairées, peut-être parce qu'elles sont plus anciennes, peut-être aussi parce qu'elles sont plus amollies. En effet, les ames fortes sont rarement tourmentées du desir inquiet de s'instruire [6].

La même cause qui produit ces différences morales parmi les hommes, influe encore sur leur organisation. Entre autres preuves, les yeux sont communement bleus dans les pays froids, et noirs dans les pays chauds [7].

2.° Les oiseaux sont très sensibles aux ri-

1 Aristot. hist. anim. l. 8, c. 20, p. 920, C.
2 Id. ibid. l. 9, c. 1, p. 923.
3 Plat. de leg. l. 5, t. 2, p. 747.
4 Aristot. problem. sect. 14, t. 2, p. 750.
5 Plat. de leg. ibid.
6 Aristot. ibid. p. 752.
7 Id. ibid. p. 751.

gueurs des saisons [1]. A l'approche de l'hiver ou de l'été, les uns descendent dans la plaine ou se retirent sur les montagnes ; d'autres quittent leur demeure, et vont au loin respirer un air plus tempéré. C'est ainsi que, pour éviter l'excès du froid et de la chaleur, le roi de Perse transporte successivement sa cour au nord et au midi de son empire [2].

Le temps du départ et du retour des oiseaux est fixé vers les équinoxes. Les plus foibles ouvrent la marche ; presque tous voyagent ensemble et comme par tribus : ils ont quelquefois un long chemin à faire avant que de parvenir à leur destination ; les grues viennent de Scythie, et se rendent vers des marais qui sont au dessus de l'Egypte, et d'où le Nil tire son origine : c'est là qu'habitent les Pygmées. Quoi ! repris-je, vous croyez aux Pygmées ? sont-ils encore en guerre avec les grues, comme ils l'étoient du temps d'Homère [3] ? Cette guerre, répondit-il, est une fiction du poète, qui ne sera point adoptée par l'historien de la nature * ; mais les Pygmées existent ; c'est une race d'hommes très petits, ainsi que leurs chevaux ; ils sont noirs,

1 Aristot. hist. anim. l. 8, c. 12, t. 1, p. 908.

2 Xenoph. instit. Cyr. l. 8, p. 233. Plut. de exil. t. 2, p. 604. Athen. l. 12, p. 313. Ælian. de anim. l. 3, c. 13.

3 Homer. iliad. lib. 3, v. 4.

* Aristote n'a point rapporté cette fable, quoique des auteurs l'en aient accusé sur la foi de la traduction latine.

et passent leur vie dans des cavernes, à la manière des Troglodytes [1].

La même cause, ajouta Euclide, qui oblige certain oiseaux à s'expatrier tous les ans, agit dans le sein des eaux [2]. Quand on est à Byzance, on voit, à des époques marquées, plusieurs espèces de poissons, tantôt remonter vers le Pont-Euxin, tantôt descendre dans la mer Egée: ils vont en corps de nation, comme les oiseaux; et leur route, comme notre vie, est marquée par des piéges qui les attendent au passage.

3.° On a fait des recherches sur la durée de la vie des animaux, et l'on croit s'être aperçu que dans plusieurs espèces, les femelles vivent plus long-temps que les mâles. Mais sans nous attacher à cette différence, nous pouvons avancer que les chiens vont pour l'ordinaire jusqu'à 14 ou 15 ans, et quelquefois jusqu'à 20 [3]; les bœufs, à peu près au même terme [4]; les chevaux, communément à 18 ou 20, quelquefois à 30 et même à 50 [5]; les ânes, à plus de 30 [6] *; les

1 Aristot. hist. anim. l. 8, c. 12, p. 907. Herodot. lib. 2, cap. 32. Nonnos. ap. Phot. pag. 8. Ctesias, ap. eumd. pag. 144. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 28, p. 306.

2 Aristot. ibid. c. 13, p. 909.

3 Aristot. hist. anim. l. 6, c. 20, t. 1, p. 878. Buff. hist. nat. t. 5, p. 223.

4 Arist. ib. c. 21, p. 879.

5 Id. ibid. l. 6, c. 22, p. 880.

6 Id. ibid. c. 23, pag. 881.

* Suivant M. de Buffon, les ânes comme les chevaux, vivent 25 ou 30 ans. (Hist. nat. t. 4, pag. 226).

chameaux à plus de 50 [1] *, quelques-uns jusqu'à 100 [2]; les éléphans parviennent, suivant les uns, à 200 ans, suivant les autres, à 300 [3]. On prétendoit anciennement que le cerf vivoit quatre fois l'âge de la corneille, et cette dernière, neuf fois l'âge de l'homme [4]. Tout ce qu'on sait de certain aujourd'hui à l'égard des cerfs, c'est que le temps de la gestation et leur rapide accroissement, ne permettent pas de leur attribuer une très longue vie [5].

La nature fait quelquefois des exceptions à ses lois générales. Les Athéniens vous citeront l'exemple d'un mulet qui mourut à l'âge de 80 ans. Lors de la construction du temple de Minerve, on lui rendit sa liberté, parce qu'il étoit extrêmement vieux; mais il continua de marcher à la tête des autres, les animant par son exemple, et cherchant à partager leurs peines. Un décret du peuple défendit aux marchands de l'écarter, quand il s'approcheroit des corbeilles de grains ou de fruits exposés en vente [6].

4.° On a remarqué, ainsi que je vous l'ai dit, que la nature passe d'un genre et d'une

1 Aristot. hist. animal. c. 26, p. 882.

* Suivant M. de Buffon, 40 ou 50 ans. (t. 2, p. 239).

2 Aristot. hist. anim. l. 8, c. 9, p. 906.

3 Id. ibid.

4 Hesiod. ap. Plut. de orac. def. t. 2, p. 415.

5 Aristot. hist. anim. l. 6, c. 29, p. 883.

6 Id. ibid. c. 24, pag. 882. Plin. l. 8, c. 44, t. 1, p. 470. Plut. de soler animal. t. 2, p. 970.

espèce à l'autre par des gradations imperceptibles [1], et que depuis l'homme jusqu'aux êtres les plus insensibles, toutes ses productions semblent se tenir par une liaison continue.

Prenons les minéraux, qui forment le premier anneau de la chaîne; je ne vois qu'une matière passive, stérile, sans organes, et par conséquent sans besoins et sans fonctions. Bientôt je crois distinguer dans quelques plantes une sorte de mouvement, des sensations obscures, une étincelle de vie; dans toutes, une reproduction constante, mais privée de soins maternels qui la favorisent. Je vais sur les bords de la mer, et je douterois volontiers si ses coquillages appartiennent au genre des animaux, ou à celui des végétaux. Je retourne sur mes pas, et les signes de vie se multiplient à mes yeux. Voici des êtres qui se meuvent, qui respirent, qui ont des affections et des devoirs. S'il en est qui, de même que les plantes dont je viens de parler, furent dès leur enfance abandonnés au hasard, il en est aussi dont l'éducation fut plus ou moins soignée. Ceux-ci vivent en société avec le fruit de leurs amours; ceux-là sont devenus étrangers à leurs familles. Plusieurs offrent à mes regards l'esquisse de nos mœurs; je trouve parmi eux des caractères faciles; j'en trouve d'indomptables; j'y

[1] Aristot. ibid. l. 8, c. 1, t. 1, p. 897.

vois des traits de douceur, de courage, d'audace, de barbarie, de crainte, de lâcheté, quelquefois même l'image de la prudence et de la raison. Nous avons l'intelligence, la sagesse et les arts ; ils ont des facultés qui suppléent à ces avantages [1].

Cette suite d'analogies nous conduit enfin à l'extrémité de la chaîne, où l'homme est placé. Parmi les qualités qui lui assignent le rang suprême, j'en remarque deux essentielles : la première est cette intelligence qui, pendant sa vie, l'élève à la contemplation des choses célestes [2], la seconde est son heureuse organisation, et sur-tout ce tact, le premier, le plus nécessaire et le plus exquis de nos sens [3], la source de l'industrie et l'instrument le plus propre à seconder les opérations de l'esprit. C'est à la main, disoit le philosophe Anaxagore, que l'homme doit une partie de sa supériorité [4].

1 Aristot. hist. anim. l. 8, c. 1, p. 897 ; l. 9, c. 7, p. 928.

2 Aristot. de mor. l. 10, c. 9, t. 2, p. 140.

3 Id. de part. anim. l. 2, c. 8, t. 1, pag. 987. De sens. c. 4, t. 1, p. 668. Hist. anim. l. 1, c. 15, t. 1, p. 773. De anim. l. 2, c. 9, t. 1, p. 642; l. 3, c. 12, p. 661. Anonym. ap. Phot. p. 1316.

4 Plut. de frat. amor. t. 2, p. 478.

GÉNIES.

Pourquoi, dis-je alors, placez-vous l'homme à l'extrémité de la chaîne ? L'espace immense qui le sépare de la divinité, ne seroit-il qu'un vaste désert ? Les Egyptiens, les mages de Chaldée, les Phrygiens, les Thraces, le remplissent d'habitans aussi supérieurs à nous, que nous le sommes aux brutes [1].

Je ne parlois, répondit Euclide, que des êtres visibles. Il est à présumer qu'il en existe au dessus de nous une infinité d'autres qui se dérobent à nos yeux. De l'être le plus grossier, nous sommes remontés par des degrés imperceptibles, jusqu'à notre espèce; pour parvenir de ce terme jusqu'à la divinité, il faut sans doute passer par divers ordres d'intelligences, d'autant plus brillantes et plus pures, qu'elles approchent plus du trône de l'Eternel.

Cette opinion, conforme à la marche de la nature, est aussi ancienne que générale parmi les nations ; c'est d'elles que nous l'avons empruntée ; nous peuplons la terre et les cieux de génies auxquels l'Etre suprême a confié l'administration de l'univers [2] ; nous

[1] Aristot. metaph. l. 14, c. 4, t. 2, p. 1003. Plut. de orac. def. t. 2, p. 415.

[2] Pythag. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 32. Thales, ap. eumd. lib. 1, §. 27. Id. ap. Aristot. de anim. l. 1, c. 8, t. 1, p. 628. Id. ap. Cicer.

en distribuons par-tout où la nature paroît animée, mais principalement dans ces régions qui s'étendent autour et au dessus de nous, depuis la terre jusqu'à la sphère de la lune. C'est-là qu'exerçant une immense autorité, ils dispensent la vie et la mort, les biens et les maux, la lumière et les ténèbres.

Chaque peuple, chaque particulier trouve dans ces agens invisibles, un ami ardent à le protéger, un ennemi non moins ardent à le poursuivre. Ils sont revêtus d'un corps aérien [1]; leur essence tient le milieu entre la nature divine et la nôtre [2]; il nous surpassent en intelligence; quelques-uns sont sujets à nos passions [3], la plupart à des changemens qui les font passer à un rang supérieur. Car le peuple innombrable des esprits est divisé en quatre classes principales; la 1.re est celle des dieux, que le peuple adore, et qui résident dans les astres; la 2.e celle des génies proprement dits; la 3.e celle des héros qui, pendant leur vie, ont rendu de grands services à l'humanité; la 4.e celle de nos ames après qu'elles sont séparées de leurs corps. Nous décernons aux trois premières classes, des honneurs qui deviendront un jour le partage

de leg. l. 2, c. 11, t. 3, p. 145. Plat. de leg. l. 10, t. 2, p. 899.

[1] Plut. de orac. def. t. 2, p. 431.

[2] Id. ibid. p. 415.

[3] Id. ibid. p. 416.

de la nôtre, et qui nous élèveront successivement à la dignité des héros, des génies et des dieux [1].

Euclide, qui ne comprenoit pas mieux que moi les motifs de ces promotions, ajouta que certains génies étoient, comme nous, dévorés de chagrins, comme nous, destinés à la mort [2]. Je demandai quel terme on assignoit à leur vie. Suivant Hésiode, répondit-il, les Nymphes vivent des milliers d'années; suivant Pindare, une Hamadryade meurt avec l'arbre qui la renferme dans son sein [3].

On ne s'est pas assez occupé, repris-je, d'un objet si intéressant: il seroit pourtant essentiel de connoître l'espèce d'autorité que ces intelligences exercent sur nous: peut-être doit-on leur attribuer plusieurs effets dont nous ignorons la cause; ce sont elles peut-être qui amènent les événemens imprévus, soit dans les jeux de hasard; soit dans ceux de la politique. Je vous l'avouerai, je suis dégoûté de l'histoire des hommes; je voudrois qu'on écrivit celle des êtres invisibles. Voici quelqu'un, répondit Euclide, qui pourra vous fournir d'excellens mémoires.

Le Pythagoricien Télésiclès étant entré dans ce moment, il s'informa du sujet de notre

1 Hesiod. ap. Plut. de orac. def. t. 2, p. 415. Pythag. ap. Diog. Laert. l. 8, §. 23.

2 Plut. de orac. def. t. 2, p. 419.

3 Id. ibid. p. 415.

entretien, et parut surpris de ce que nous n'avions jamais vu de génies [1]. Il est vrai, dit-il, qu'ils ne se communiquent qu'aux ames depuis long-temps préparées par la méditation et par la prière. Il convint ensuite que le sien l'honoroit quelquefois de sa présence, et que, cédant un jour à ses instances réitérées, il le transporta dans l'empire des esprits. Daignez, lui dis-je, nous raconter votre voyage, je vous en conjure *au nom de celui qui vous enseigna la vertu des nombres* 1, 2, 3, 4 [2] *. Télésiclès ne fit plus de résistance, et commença par ces mots :

Le moment du départ étant arrivé, je sentis mon ame se dégager des liens qui l'attachoient au corps, et je me trouvai au milieu d'un nouveau monde de substances animées, bonnes ou malfaisantes [3], gaies ou tristes, prudentes ou étourdies ; nous les suivîmes pendant quelque temps, et je crus reconnoître qu'elles dirigent les intérêts des états et ceux des particuliers, les recherches des sages et les opinions de la multitude [4].

1 Aristot. ap. Apul. de deo Socr. t. 2, p. 83.

2 Jamblic. c. 28, pag. 127; c. 29, pag. 138. Pythag. aur. carm. v. 47. Hierocl. ibid. p. 170.

* C'est-à-dire, *au nom de Pythagore.* J'ai rapporté la formule du serment usité parmi les disciples de ce grand homme, qui avoit découvert les proportions harmoniques dans ces nombres.

3 Thal. Pythag. Plat. ap. Plut. de plac. philos. l. 1, c. 8, t. 8, p. 882.

4 Moshem. in Cudw, c. 4, §. 34. p. 798. Bruck. t. 1, p. 1113.

Bientôt une femme de taille gigantesque, étendit ses crêpes noirs sous la voûte des cieux, et étant descendue lentement sur la terre, elle donna ses ordres au cortège dont elle étoit accompagnée. Nous nous glissâmes dans plusieurs maisons ; le sommeil et ses ministres y répandoient des pavots à pleines mains ; et, tandis que le silence et la paix s'asséyoient doucement auprès de l'homme vertueux, les remords et les spectres effrayans secouoient avec violence le lit du scélérat. Platon écrivoit sous la dictée du génie d'Homère, et des songes agréables voltigeoient autour de la jeune Lycoris.

L'aurore et les heures ouvrent les barrières du jour, me dit mon conducteur ; il est temps de nous élever dans les airs. Voyez les génies tutélaires d'Athènes, de Corinthe, de Lacédémone, planer circulairement au dessus de ces villes [1] ; ils en écartent, autant qu'il est possible, les maux dont elles sont menacées ; cependant leurs campagnes vont être dévastées ; car les génies du midi, enveloppés de nuages sombres, s'avancent en grondant contre ceux du nord. Les guerres sont aussi fréquentes dans ces régions que dans les vôtres, et le combat des Titans et des Typhons ne fut que celui de deux peu-

[1] Pausan. l. 8, c. 10, p. 620. Clem. Alex. cohort. ad gent. p. 35.

plades des génies [1].

Observez maintenant ces agens empressés, qui, d'un vol aussi rapide, aussi inquiet que celui de l'hirondelle, rasent la terre, et portent de tous côtés des regards avides et perçans; ce sont les inspecteurs des choses humaines; les uns répandent leurs douces influences sur les mortels qu'ils protègent [2]; les autres détachent contre les forfaits l'implacable Némésis [3]. Voyez ces médiateurs, ces interprètes, qui montent et descendent sans cesse; ils portent aux dieux vos vœux et vos offrandes; ils vous rapportent les songes heureux ou funestes, et les secrets de l'avenir [4], qui vous sont ensuite révélés par la bouche des oracles.

O mon ptotecteur! m'écriai-je tout-à-coup, voici des êtres dont la taille et l'air sinistre inspirent la terreur; ils viennent à nous. Fuyons, me dit-il; ils sont malheureux, le bonheur des autres les irrite, et ils n'épargnent que ceux qui passent leur vie dans les souffrances et dans les pleurs [5].

Echappés à leur fureur, nous trouvâmes d'autres objets non moins affligeans: Até, la

1 Plut. de Isid. t. 2, p. 360. Id. de orac. def. pag. 421.

2 Id. de orac. def. pag. 417. Hesiod. ibid.

3 Tim. Locr. in oper. Plat. t. 3, p. 105.

4 Plat. in conviv. t. 3, pag. 202 et 203. Plut. de Isid. t. 2, pag. 361. Id. de orac. def. pag. 416. Diog. Laert. l. 8, §. 32.

5 Xenocr. ap. Plut. de Isid. t. 2, p. 361.

détestable Até, source éternelle des dissentions qui tourmentent les hommes, marchoit fiérement au dessus de leur tête, et soufloit dans leur cœur l'outrage et la vengeance [1]. D'un pas timide, et les yeux baissés, les prières se traînoient sur ses traces, et tâchoient de ramener le calme par-tout où la discorde venoit de se montrer [2]. La gloire étoit poursuivie par l'envie, qui se déchiroit elle-même les flancs; la vérité, par l'imposture, qui changeoit à chaque instant de masque; chaque vertu, par plusieurs vices qui portoient des filets ou des poignards.

La fortune parut tout-à-coup; je la félicitai des dons qu'elle distribuoit aux mortels. Je ne donne point, me dit-elle d'un ton sévère, mais je prête à grosse usure [3]. En proférant ces paroles, elle trempoit les fleurs et les fruits qu'elle tenoit d'une main, dans une coupe empoisonnée qu'elle soutenoit de l'autre.

Alors passèrent auprès de nous deux puissantes divinités qui laissoient après elles de longs sillons de lumière. C'est l'impétueux Mars et la sage Minerve, me dit mon conducteur : deux armées se rapprochent en Béotie; la déesse va se placer auprès d'Epaminondas, chef des Thébains; et le dieu court

1 Hom. iliad. l. 19, v. 91.
2 Id. ibid. l. 9, v. 500.
3 Bion. ap. Stob. serm. 103, p. 563.

se joindre aux Lacédémoniens, qui seront vaincus ; car la sagesse doit triompher de la valeur.

Voyez en même temps se précipiter sur la terre ce couple de génies, l'un bon, l'autre mauvais ; ils doivent s'emparer d'un enfant qui vient de naître ; ils l'accompagneront jusqu'au tombeau ; dans ce premier moment, ils chercheront à l'envi, à le douer de tous les avantages ou de toutes les difformités du cœur et de l'esprit : dans le cours de sa vie, à le porter au bien ou au mal, suivant que l'influence de l'un prévaudra sur celle de l'autre [1].

Cependant je voyois monter et descendre des êtres dont les traits me paroissoient plus grossiers que ceux des génies. J'appris que c'étoient les ames qui alloient s'unir à des corps mortels, ou qui venoient de les quitter. Il en parut tout-à-coup de nombreux essaims ; ils se suivoient par intervalles, et se repandoient dans les plaines des airs, comme ces amas de poussière blanchâtre qui tourbillonnent dans nos campagnes. La bataille a commencé, me dit le génie ; le sang coule à gros bouillons. Aveugles et malheureux mortels ! Voilà les ames des Lacédémoniens et des Thébains, qui viennent de périr dans les

1 Empedocl. ap. Plut. de anim. tranquil. t. 2, p. 474. Xenocr. et Plat. ap. eumd. de orac. def. p. 419. Van Dale de orac. p. 6.

champs de Leuctres. Où vont-elles ? lui dis-je. Suivez-moi, répondit-il, et vous en serez instruit.

Nous franchîmes les limites de l'empire des ténèbres et de la mort ; et, nous étant élancés au dessus de la sphère de la lune, nous parvînmes aux régions qu'éclaire un jour éternel. Arrêtons-nous un instant, me dit le guide ; jetez les yeux sur le magnifique spectacle qui vous entoure ; écoutez l'harmonie divine que produit la marche régulière des corps célestes [1] ; voyez comme à chaque planète, à chaque étoile, est attaché un génie qui dirige sa course. Ces astres sont peuplés d'intelligences sublimes et d'une nature supérieure à la nôtre.

Pendant que, les yeux fixés sur le soleil, je contemplois avec ravissement le génie dont le bras vigoureux poussoit ce globe étincelant dans la carrière qu'il décrit [2], je le vis écarter avec fureur la plupart des ames que nous avions rencontrées, et ne permettre qu'au plus petit nombre de se plonger dans les flots bouillonnans de cet astre [3]. Ces dernières, moins coupables que les autres, disoit mon conducteur, seront purifiées par la flamme ; elles s'envoleront ensuite dans les

1 Jamblic. de vit. Pythag. c. 15, p. 52. Empedocl. ap. Porphyr. de vit. Pythag. p. 35.

2 Plat. de leg. l. 10, t. 2, p. 819.

3 Porphyr. de abstin. l. 4, §. 10, p. 329. Bruck. t. 1, p. 296.

différens astres, où elles furent distribuées lors de la formation de l'univers; elles y resteront en dépôt jusqu'à ce que les lois de la nature les rappellent sur la terre pour animer d'autres corps [1]. Mais celles que le génie vient de repousser, lui dis-je, quelle sera leur destinée? Elles vont se rendre au champ de la vérité, répondit-il; des juges intègres condamneront les plus criminelles aux tourmens du Tartare [2]; les autres, à des courses longues et désespérantes. Alors, dirigeant mes regards, il me montra des millions d'ames, qui depuis des milliers d'années, erroient tristement dans les airs, et s'épuisoient en vains efforts pour obtenir un asyle dans un des globes célestes [3]. Ce ne sera, me dit-il, qu'après ces rigoureuses épreuves qu'elles parviendront, ainsi que les premières, au lieu de leur origine [4].

Touché de leur infortune, je le priai de m'en dérober la vue, et de me conduire au loin, vers une enceinte d'où s'échappoient les rayons d'une lumière plus éclatante. J'espérois entrevoir le souverain de l'univers, entouré des assistans de son trône, de ces êtres purs que nos philosophes appellent nom-

1 Plat. in Tim. t. 3, p. 42.

2 Axioch. ap. Plut. t. 3, p. 371.

3 Empedocl. ap. Plut. de vitand. ære alien. t. 2, p. 830. Diog. Laert. lib. 8, §. 77.

4 Plat. in Tim. t. 3, p. 42.

bres, idées éternelles, génies immortels [1]. Il habite des lieux inaccessibles aux mortels, me dit le génie : offrez-lui votre hommage, et descendons sur la terre.

Après que Télésiclès se fut retiré, je dis à Euclide : Quel nom donner au récit que nous venons d'entendre ? Est-ce un songe ? est-ce une fiction ? L'un ou l'autre, répondit-il ; mais enfin, Télésiclès n'a presque rien avancé qui ne soit conforme aux opinions des philosophes. Il faut lui rendre justice : il pouvoit, en adoptant celles de la multitude, augmenter considérablement la population des airs ; nous parler de ces ombres, que l'art des devins ou des sorciers attire du fond des tombeaux [2] ; de ces ames infortunées qui s'agitent tumultueusement autour de leurs corps privés de sépulture ; de ces dieux et de ces phantômes qui rodent la nuit dans les rues, pour effrayer les enfans ou pour les dévorer [3].

Je lui sais gré de cette modération, repris-je ; mais j'aurois souhaité qu'il se fût un peu plus étendu sur la nature de cet être bienfaisant auquel j'appartiens. Dieu l'a commis, à ce qu'on prétend, pour veiller sur mes sen-

1 Anonym. de vit. Pythag. ap. Phot. pag. 1316. Beausobr. hist. du manich. t. 1, p. 576.

2 Homer. odyss. l. 11, v. 37.

3 Plat. de rep. l. 2, t. 2, p. 381. Theocr. idyl. 15, v. 40.

timens et sur mes actions [1] ; pourquoi ne m'est-il pas permis de le connoître et de l'aimer ? Télésiclès vous a répondu d'avance, dit Euclide : Le bonheur de voir les génies n'est réservé qu'aux ames pures. — J'ai ouï cependant citer des apparitions dont tout un peuple avoit été témoin. — Sans doute, et telle est celle dont la tradition s'est conservée en Italie, et qu'on eut autrefois l'attention de représenter dans un tableau que j'ai vu. Attendez-vous à un tissu d'absurdités ; elles vous montreront du moins, jusqu'à quel excès on a porté quelquefois l'imposture et la crédulité.

Ulysse ayant abordé à Témèse, ville des Brutiens, un de ses compagnons, nommé Polités, fut massacré par les habitans, qui, bientôt après, éprouvèrent tous les fléaux de la vengeance céleste. L'oracle, interrogé, leur ordonna d'appaiser le génie de Polités, d'élever en son honneur un édifice sacré, et de lui offrir tous les ans la plus belle fille de la contrée. Ils obéirent, et jouïrent d'un calme profond. Vers la 66.e olympiade, un fameux athlète, nommé Euthyme, arriva au moment qu'on venoit d'introduire dans le temple une de ces malheureuses victimes. Il obtint la permission de la suivre, et, frappé de ses attraits, il lui demanda si elle consentiroit à l'épouser, dès qu'il auroit bri-

[1] Plat. de leg. l. 10, t. 2, p. 903 et 906.

sé ses chaînes. Elle y consentit; le génie parut, et, ayant succombé sous les coups de l'athlète, il renonça au tribut qu'on lui avoit offert pendant sept à huit siècles, et alla se précipiter dans la mer voisine [1].

CHAPITRE LXV.

Suite de la Bibliothèque. L'Histoire.

Le lendemain, Euclide me voyant arriver de bonne heure : Vous me rassurez, me dit-il; je craignois que vous ne fussiez dégoûté de la longueur de notre dernière séance: nous allons aujourd'hui nous occuper des historiens, et nous ne serons point arrêtés par des opinions et par des préceptes. Plusieurs auteurs ont écrit l'histoire; aucun ne s'est expliqué sur la manière de l'écrire, ni sur le style qui lui convient [2].

Nous placerons à leur tête Cadmus, qui vivoit il y a environ deux siècles, et qui se proposa d'éclaircir les antiquités de Milet, sa patrie [3]; son ouvrage fut abrégé par Bion de Proconnèse [4].

1 Strab. lib. 6, p. 255. Pausan. lib. 6, c. 6, pag. 419.

2 Cicér. de orat. l. 2, c. 15, t. 1, p. 206.

3 Suid. in *Kadm.*

4 Clem. Alex. strom. l. 6, p. 752.

Depuis Cadmus, nous avons une suite non interrompue d'historiens. Je cite parmi les plus anciens, Eugéon de Samos, Deïochus de Proconnèse, Eudémus de Paros, Démoclès de Pygèle [1]. Quand je lus ces auteurs, dis-je alors, non-seulement je fus révolté des fables absurdes qu'ils rapportent ; mais à l'exception des faits dont ils ont été les témoins, je les rejetai tous. Car enfin, dès qu'ils ont été les premiers à nous les transmettre, dans quelles sources les avoient-ils puisés ?

Euclide me répondit : Ils subsistoient dans la tradition qui perpétue d'âge en âge le souvenir des révolutions qui ont affligé l'humanité ; dans les écrits des poètes qui avoient conservé la gloire des héros, les généalogies des souverains, l'origine et les émigrations de plusieurs peuples [2] ; dans ces longues inscriptions qui contenoient des traités entre les nations [3], et l'ordre successif des ministres attachés aux principaux temples de la Grèce [4] ; dans les fêtes, les autels, les statues, les édifices consacrés à l'occasion de certains événemens que l'aspect continuel des lieux et des cérémonies sembloit renouveler tous les ans.

1 Dion. Halic. de Thucyd. jud. t. 6, p. 818.
2 Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 6, p. 165.
3 Tacit. ann. 4, c. 43.
4 Thucyd. lib. 2, c. 2. Schol. ibid. Dionys. Halic. antiq. Roman. l. 1, t. 1, p. 181. Polyb. excerpt. p. 50. Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 23, p. 394.

Il est vrai que le récit de ces événemens s'étoit, peu à peu, chargé de circonstances merveilleuses, et que nos premiers historiens adoptèrent sans examen cet amas confus de vérités et d'erreurs. Mais bientôt, Acusilaüs, Phérécyde, Hécatée, Xanthus, Hellanicus, et d'autres encore, montrèrent plus de critique; et s'ils ne débrouillèrent pas entièrement le chaos, ilt donnèrent au moins un exemple du mépris que méritent les fictions des premiers siècles.

Voici l'ouvrage dans lequel Acusilaüs, en rapportant les généalogies des anciennes familles royales [1], remonte aux siècles antérieurs à la guerre de Troie, et jusqu'à Phoronée roi d'Argos. Je le sais, répondis-je, et j'ai bien ri quand j'ai vu cet auteur et ceux qui l'ont suivi, nommer Phoronée le premier des humains [2]. Cependant Acusilaüs mérite de l'indulgence; s'il rapproche trop de nous l'origine du genre humain, il relève celle de l'Amour, qu'il regarde comme un des dieux les plus anciens, et qu'il fait naître avec le monde [3].

Peu de temps après Acusilaüs, dit Euclide, florissoit Phérécyde d'Athènes, ou plutôt de Léros, une des îles Sporades [4]; il a

1 Suid. in *Acousil.*

2 Clem. Alex. strom. l. 1, p. 380. Solon. ap. Plat. in Tim. t. 3, p. 22.

3 Plat. in conv. t. 3, p. 178.

4 Salm. in Pher. p. 846. Voss. de hist. Græc. lib. 4, p. 445. Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 29. p. 67.

recueilli les traditions relatives à l'ancienne histoire d'Athènes, et par occasion à celle des peuples voisins [1]. Son ouvrage contient des détails intéressans, tels que la fondation de plusieurs villes, et les émigrations des premiers habitans de la Grèce [2]. Ses généalogies ont un défaut qui, dans l'origine des sociétés, assuroit la gloire d'une maison : après être parvenues aux siècles les plus reculés, elles se dénouent par l'intervention de quelque divinité. On y voit, par exemple, qu'Orion étoit fils de Neptune et d'Euryalé : Triptolème, fils de l'Océan et de la Terre [3].

Vers le même temps, parurent Hécatée de Milet et Xanthus de Lydie. Ils jouïrent l'un et l'autre d'une réputation affoiblie et non détruite par les travaux de leurs successeurs. Le premier, dans son histoire et dans ses généalogies, se proposa de même d'éclaircir les antiquités des Grecs. Il a quelquefois l'attention de les discuter et d'en écarter le merveilleux. »Voici, dit-il au commencement de son histoire, ce que raconte Hécatée de Milet; j'écris ce qui me paroît »vrai. Les Grecs, à mon avis, ont rapporté »beaucoup de choses contradictoires et ridicules [4]." Croiroit-on qu'après cette pro-

1 Suid. in Schol. Apoll. Rhod. passim.

2 Dion. Halic. antiq. Rom. l. 1, t. 1, p. 35.

3 Apollod. biblioth. l. 1, p. 15 et 17.

4 Demetr. Phaler. de eloc. c. 12.

messe, il accorde le don de la parole au bélier qui transporta Phryxus en Colchide [1]?

L'histoire ne s'étoit encore occupée que de la Grèce. Hécatée étendit son domaine; il parcourut l'Egypte et d'autres contrées jusqu'alors inconnues [2]. Sa description de la terre ajouta de nouvelles lumières à la géographie [3], et fournit des matériaux aux historiens qui l'ont suivi [4].

Voici l'histoire de Lydie par Xanthus, écrivain exact et très instruit des antiquités de son pays [5]; elle est accompagnée de plusieurs ouvrages qu'Hellanicus de Lesbos a publiés sur les différentes nations de la Grèce [6]. Cet auteur, qui mourut dans la vingt-unième année de la guerre du Péloponèse [7]*, manque quelquefois d'ordre et d'étendue [8]; mais il termine avec honneur la classe de nos premiers historiens.

Tous s'étoient bornés à tracer l'histoire d'une ville ou d'une nation; tous ignoroient l'art de lier à la même chaîne les événemens qui intéressent les divers peuples de la ter-

1 Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 6, p. 478.

2 Herod. lib. 2, c. 143. Agathem. de geogr. lib. 1, c. 1.

3 Strab. l. 1, p. 1, et 7; l. 6, p. 271; l. 12, p. 550.

4 Porph. ap. Euseb. præp. evang. l. 10, c. 3, p. 466.

5 Dionys. Halic. antiq. Rom. l. 1, t. 1, p. 73.

6 Voss. de hist. Græc. l. 1, c. 1, p. 7; l. 5, c. 5, p. 448.

7 Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 29, p. 70.

* Vers l'an 410 avant J. C.

8 Thucyd. l. 1, c. 97.

re, et de faire un tout régulier, de tant de parties détachées. Hérodote eut le mérite de concevoir cette grande idée, et de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les annales de l'univers connu, et leur offrit sous un même point de vue, tout ce qui s'étoit passé de mémorable dans l'espace d'environ 240 ans [1]. On vit alors, pour la première fois, une suite de tableaux qui, placés les uns auprès des autres, n'en devenoient que plus effrayans : les nations, toujours inquiètes et en mouvement, quoique jalouses de leur repos désunies par l'intérêt, et rapprochées par la guerre, soupirant pour la liberté, et gémissant sous la tyrannie ; partout le crime triomphant, la vertu poursuivie, la terre abreuvée de sang, et l'empire de la destruction établi d'un bout du monde à l'autre. Mais la main qui peignit ces tableaux, sut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris et par des images agréables ; aux beautés de l'ordonnance, elle joignit tant de grâces, d'harmonie et de variété ; elle excita si souvent cette douce sensibilité, qui se réjouït du bien et s'afflige du mal [2], que son ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'esprit humain.

Permettez-moi de hasarder une réflexion.

[1] Dion. Halic. de Thucyd. judic. t. 6, p. 820.

[2] Dion. Halic. epist. ad Pomp. t. 6, p. 774.

Il semble que dans les lettres, ainsi que dans les arts, les talens entrent d'abord dans la carrière, et luttent pendant quelque temps contre les difficultés. Après qu'ils ont épuisé leurs efforts, il paroît un homme de génie qui va poser le modèle au-delà des bornes connues. C'est ce que fit Homère pour le poème épique; c'est ce qu'a fait Hérodote pour l'histoire générale. Ceux qui viendront après lui, pourront se distinguer par des beautés de détail, et par une critique plus éclairée : mais pour la conduite de l'ouvrage et l'enchaînement des faits, ils chercheront sans doute moins à le surpasser qu'à l'égaler.

Quant à sa vie, il suffira d'observer qu'il naquit dans la ville d'Halicarnasse en Carie, vers la 4.e année de la 73.e olympiade [1] *; qu'il voyagea dans la plupart des pays dont il vouloit écrire l'histoire; que son ouvrage lu dans l'assemblée des jeux Olympiques, et ensuite dans celle des Athéniens, y reçut des applaudissemens universels [2]; et que, forcé de quitter sa patrie déchirée par des factions, il alla finir ses jours dans une ville de la grande Grèce [3].

Dans le même siècle vivoit Thucydide,

[1] Scalig. ad Euseb. p. 102. Corsin. fast. Att. t. 3, p. 157.

* Vers l'an 484 avant J. C.

[2] Lucian. in Herodot. t. 1, p. 833. Euseb. chron. p. 169. Plut. de Herodot. malign. t. 2, p. 862.

[3] Suid. in *Erodot.*

plus jeune qu'Hérodote d'environ 13 ans [1]. Il étoit d'une des premières familles d'Athènes [2] : placé à la tête d'un corps de troupes, il tint pour quelque temps en respect celles de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone [3] ; mais ce dernier ayant surpris la ville d'Amphipolis, Athènes se vengea sur Thucydide, d'un revers qu'il n'avoit pu prévenir.

Pendant son exil, qui dura 20 ans [4], il rassembla des matériaux pour l'histoire de la guerre du Péloponèse, et n'épargna ni soins ni dépenses, pour connoître non-seulement les causes qui la produisirent, mais encore les intérêts particuliers qui la perpétuèrent [5]. Il se rendit chez les différentes nations ennemies, consulta par-tout les chefs de l'administration, les généraux, les soldats, et fut lui-meme témoin de la plupart des événemens qu'il avoit à décrire. Son histoire, qui comprend les 21 premières années de cette fatale guerre, se ressent de son amour extrême pour la vérité, et de son caractère qui le portoit à la réflexion. Des Athéniens, qui l'avoient vu après son retour de l'exil, m'ont assuré qu'il étoit assez sérieux, pensant beaucoup, et parlant peu [6].

1 Pamph. ap Aul. Gell. l. 15, c. 23.
2 Marcell. vit. Thucyd.
3 Thucyd. l. 4, c. 107.
4 Id. l. 5, c. 26.
5 Marcell. vit. Thucyd.
6 Id. ibid.

Il étoit plus jaloux d'instruire que de plaire, d'arriver à son but que de s'en écarter par des digressions [1]. Aussi son ouvrage n'est point, comme celui d'Hérodote une espèce de poème, où l'on trouve les traditions des peuples sur leur origine, l'analyse de leurs usages et de leurs mœurs, la description des pays qu'ils habitent, et des traits d'un merveilleux qui réveille presque toujours l'imagination ; ce sont des annales, ou, si l'on veut, les mémoires d'un militaire qui, tout-à-la-fois homme d'état et philosophe, a mêlé dans ses récits et dans ses harangues, les principes de sagesse qu'il avoit reçus d'Anaxagore, et les leçons d'éloquence qu'il tenoit de l'orateur Antiphon [2]. Ses réflexions sont souvent profondes, toujours justes : son style, énergique, concis, et par-là même quelquefois obscur [3], offense l'oreille par intervalles ; mais il fixe sans cesse l'attention, et l'on diroit que sa dureté fait sa majesté [4]. Si cet auteur estimable emploie des expressions surannées, ou des mots nouveaux, c'est qu'un esprit tel que le sien, s'accommode rarement de la langue que tout le monde parle. On

[1] Thucyd. l. 1, c. 22. Quintil. lib. 10, c. 1, pag. 634.

[2] Marcell. vit. Thucyd.

[3] Cicer. de orat. l. 2, c. 13 et 22, t. 1, p. 204 et 214. Id. de clar. orat. c. 83, t. 1, p. 406. Id. orat. c. 9, p. 426. Dionys. Halic. de Thucyd. jud. t. 6, pag. 867.

[4] Demetr. Phal. de eloc. c. 48 et 49.

prétend qu'Hérodote, pour des raisons personnelles, a rapporté des traditions injurieuses à certains peuples de la Grèce [1]. Thucydide n'a dit qu'un mot de son exil, sans se défendre, sans se plaindre [2], et a représenté comme un grand homme, Brasidas dont la gloire éclipsa la sienne, et dont les succès causèrent sa disgrâce. L'histoire de Thucydide fut continuée avec succès par Xénophon, que vous avez connu [3].

Hérodote, Thucydide et Xénophon seront sans doute regardés, à l'avenir, comma les principaux de nos historiens, quoiqu'ils diffèrent essentiellement par le style. Et sur-tout, dis-je alors, par la manière dont ils envisagent communément les objets. Hérodote voit par-tout une divinité jalouse, qui attend les hommes et les empires au point de leur élévation, pour les précipiter dans l'abyme [4] : Thucydide ne découvre dans les revers que les fautes des chefs de l'administration ou de l'armée: Xénophon attribue presque toujours à la faveur ou à la colère des dieux, les bons ou les mauvais succès. Ainsi tout dans le monde dépend de la fatalité, suivant le premier; de la prudence, suivant le second; de la piété envers les dieux, sui-

1 Plut de Herodot. malign. t. 2, p. 854.
2 Thucyd. l. 5, c. 26.
3 Xenoph. hist. Græc. p. 428.
4 Herod. l. 1, c. 32; l. 3, c. 40, etc.

vant le troisième : tant il est vrai que nous sommes naturellement disposés à tout rapporter à un petit nombre de principes favoris.

Euclide poursuivit : Hérodote avoit ébauché l'histoire des Assyriens et des Perses; ses erreurs ont été relevées par un auteur qui connoissoit mieux que lui ces deux célèbres nations. C'est Ctésias de Cnide, qui a vécu de notre temps. Il fut médecin du roi Artaxarxès, et fit un long séjour à la cour de Suze [1] : il nous a communiqué ce qu'il avoit trouvé dans les archives de l'empire [2], ce qu'il avoit vu, ce que lui avoient transmis des témoins oculaires [3] ; mais s'il est plus exact qu'Hérodote [4], il lui est inférieur quant au style, quoique le sien ait beaucoup d'agrémens [5], et se distingue sur-tout par une extrême clarté [6]. Entre plusieurs autres ouvrages [7], Ctésias nous a laissé une histoire des Indes, où il traite des animaux et des productions naturelles de ces climats éloignés; mais comme il n'eut pas d'assez bons mémoires, on commence à douter de la vérité de ses récits [8].

1 Phot. bibl. p. 105.
2 Diod. Sic. lib. 2, pag. 118.
3 Phot. ibid. p. 108.
4 Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 6, p. 176 ; t. 14, pag. 247.
5 Dion. Halic. de compos. verb. t. 5, p. 53.
6 Demetr. Phal. de eloc. c. 218.
7 Fabr. bibl. Græc. t. 1, p. 881.
8 Aristot. hist. animal. l. 8, c. 28, t. 1, p. 919. Id. de gener. animal. l. 2, c. 2, pag. 1076. Lucian. var. hist. l. 1, t. 2, p. 71.

Voici les antiquités de la Sicile, la vie de Denys l'Ancien et celle de son fils, par Phylistus [1], mort il y a quelques années, après avoir vu dissiper la flotte qu'il commandoit au nom du plus jeune de ces princes. Phylistus avoit des talens qui l'ont en quelque façon rapproché de Thucydide [2]; mais il n'avoit pas les vertus de Thucydide. C'est un esclave qui n'écrit que pour flatter les tyrans [3], et qui montre, à chaque instant, qu'il est encore plus ami de la tyrannie que des tyrans mêmes.

Je termine ici cette énumération déja trop longue. Vous ne trouverez peut-être pas un peuple, une ville, un temple célèbre, qui n'ait son historien. Quantité d'écrivains s'exercent actuellement dans ce genre : je vous citerai Ephore et Théopompe qui s'y sont déja signalés; deux Béotiens, nommés Anaxis et Dionysiodore, qui viennent de publier l'histoire de la Grèce [4]; Anaximène de Lampsaque qui nous a donné celle des Grecs et des barbares, depuis la naissance du genre humain jusqu'à la mort d'Epaminondas [5].

Un titre si pompeux, lui dis-je, me préviendroit contre l'ouvrage : votre chronologie

1 Suid in *Philist.* Diod. Sic. l. 15, p. 397.

2 Cicer. de orat. l. 2, c. 13, t. 1, p. 205.

3 Dion. Halic. de prisc. script. t. 5, p. 427. Tim. et Ephor. ap. Plut. in Dion. t. 1, p. 974.

4 Diod. Sic. l. 15, pag. 403.

5 Id. ibid. p. 397.

se traîne avec peine à cinq ou six siècles au de là de la guerre de Troie; après quoi les temps finissent pour vous : à l'exception d'un petit nombre de peuples étrangers, toute la terre vous est inconnue. Vous n'apercevez qu'un point dans la durée ainsi que dans l'espace, et votre auteur prétend nous instruire de ce qui s'est fait dans les siècles et les pays les plus éloignés!

Quand on connoît les titres d'ancienneté que les Egyptiens et les Chaldéens produisent en leur faveur, de quel œil de pitié regarde-t-on l'imperfection et la nouveauté des vôtres! Combien furent surpris les prêtres de Saïs, lorsqu'ils entendirent Solon leur étaler vos traditions, leur parler du règne de Phoronée, du déluge de Deucalion et de tant d'époques si récentes pour eux, si anciennes pour lui! »Solon, Solon! lui dit un de ces »prêtres, vos Grecs ne sont que des enfans [1]."

Ils n'ont pas cessé de l'être depuis. Les uns ne cherchent, dans un historien que les charmes du style; les autres, que des aventures surnaturelles et puériles [2] : d'autres dévorent avec intérêt ces fatigantes listes de noms inconnus et de faits stériles, qui, étayés d'un long amas de fables et de prodiges, remplissent presque entièrement votre ancien-

[1] Plat. in Crit. t. 3, p. 22.

[2] Isosr. Panathen. t. 2, p. 180.

ne histoire ; cette histoire sur laquelle Homère avoit répandu un éclat immortel, à laquelle vos chroniqueurs n'ont ajouté que l'ennui le plus excessif.

Je voudrois que désormais vos auteurs ne s'occupassent que des deux ou trois derniers siècles, et que les temps antérieurs restassent en proie aux poètes. Vous avez interprété la pensée d'Isocrate, me dit Euclide; il engagea deux de ses disciples, Ephore et Théopompe, à se consacrer uniquement à l'histoire [1]. Ephore est lent et incapable de pénibles recherches ; Théopompe, actif, ardent, et propre aux discussions [2] : que fit Isocrate ? il lâcha le premier sur l'histoire ancienne, et destina le second à l'histoire moderne.

Ephore et Théopompe arrivèrent dans ce moment. Euclide qui les attendoit, me dit tout bas, qu'ils devoient nous lire quelques fragmens des ouvrages dont ils s'occupoient alors. Ils amenoient avec eux deux ou trois de leurs amis; Euclide en avoit invité quelques-uns des siens. Avant qu'ils fussent tous réunis, les deux historiens déclarèrent qu'ils n'avoient pas consumé leur temps à éclaircir les fictions des siècles antérieurs à la guerre de Troie [3], et, faisant profession d'un vif

1 Cicer. de orat. l. 2, c. 13, t. 1, p. 205. Senec. de tranquill. anim. c. 6, Phot. bibl. p. 1456.

2 Cicer. de clar. orat. c. 56, t. 1, p. 383.

3 Diod. Sic. l. 4, pag. 209.

amour pour la vérité, ils ajoutèrent qu'il seroit à désirer qu'un auteur eût été présent à tous les faits qu'il raconte [1].

Je me suis proposé, dit ensuite Ephore, d'écrire tout ce qui s'est passé parmi les Grecs et les Barbares, depuis le retour des Héraclides jusqu'à nos jours, pendant l'espace de 850 ans. Dans cet ouvrage, divisé en XXX livres, précédés chacun d'un avant-propos [2], on trouvera l'origine des différens peuples, la fondation des principales villes, leurs colonies, leurs lois, leurs mœurs, la nature de leurs climats, et les grands hommes qu'elles ont produits [3]. Ephore finit par reconnoître que les nations barbares étoient plus anciennes que celles de la Grèce [4], et cet aveu me prevint en sa faveur.

Ce préambule fut suivi de la lecture d'un morceau tiré du onzième livre de son histoire, et contenant une description de l'Egypte. C'est là qu'aux diverses opinions hasardées sur le débordement du Nil [5], il en substitue une qui ne s'accorde, ni avec les lois de la physique, ni avec les circonstances de ce phénomène [6]. J'étois auprès d'Euclide; je lui dis: Ephore ne connoît pas l'Egypte, et n'a

1 Polyb. l. 12, p. 669. Strab. l. 9, p. 422.
2 Diod. Sic. lib. 4, p. 209; l. 16, p. 468.
3 Polyb. l. 6, p. 488; l. 9, p. 540. Strab. l. 1, p. 33: l. 10, p. 465.
4 Diod. Sic. l. 1, p. 9.
5 Theon. progymn. p. 13.
6 Diod. Sic. ibid. pag. 26.

point consulté ceux qui la connoissent [1].

Je me convainquis bientôt que l'auteur ne se piquoit pas d'exactitude, et que, trop fidèle imitateur de la plupart de ceux qui l'ont précédé, il affectoit d'assaisonner sa narration, de fables consignées dans les traditions des peuples, et dans les récits des voyageurs [2].

Il me parut s'abandonner volontiers à des formes oratoires. Comme plusieurs écrivains placent l'orateur au dessus de l'historien, Ephore crut ne pouvoir mieux leur répondre, qu'en s'efforçant de réussir dans les deux genres [3].

Malgré ces défauts, son ouvrage sera toujours regardé comme un trésor d'autant plus précieux, que chaque nation y trouvera séparément, et dans un bel ordre, tout ce qui peut l'intéresser : le style en est pur, élégant, fleuri [4], quoique trop souvent assujetti à certaines harmonies [5], et presque toujours dénué d'élévation et de chaleur [6].

Après cette lecture, tous les yeux se tournèrent vers Théopompe [7], qui commença par nous parler de lui. Mon père Damos-

1 Diod. Sic. l. 1, p. 37.
2 Id. ibid. Strab. lib. 5, p. 244; l. 9, p. 422. Senec. quæst. nat. l. 7, c. 16.
3 Polyb. l. 12, p. 670.
4 Dion. Halic. de compos. verb. t. 5, p. 173.
5 Cicer. orat. c. 57, t. 1, p. 469.
6 Suid. in *Ephor.* Dio. Chrysost. orat. 18, pag. 256.
7 Voss. de hist. Græc. lib. 1, cap. 7. Bayle, art. Théopompe.

trate, nous dit-il, ayant été banni de l'île de Chio, sa patrie, pour avoir montré trop d'attachement aux Lacédémoniens, m'amena dans la Grèce, et quelque temps après, je vins dans cette ville, où je m'appliquai sans relâche à l'étude de la philosophie et de l'eloquence [1].

Je composai plusieurs discours; je voyageai chez différens peuples; je parlai dans leurs assemblées, et, après une longue suite de succès, je crois pouvoir me placer parmi les hommes les plus éloquens de ce siècle, au dessus des plus éloquens du siècle dernier : car tel qui jouïssoit alors du premier rang, n'obtiendroit pas le second aujourd'hui [2].

Isocrate me fit passer, de la carrière brillante où je m'étois signalé, dans celle qu'avoient illustrée les talens d'Hérodote et de Thucydide; j'ai continué l'ouvrage de ce dernier [3] : je travaille maintenant à la vie de Philippe de Macédoine [4]; mais, loin de me borner à décrire les actions de ce prince, j'ai soin de les lier avec l'histoire de presque tous les peuples, dont je rapporte les mœurs et les lois. J'embrasse un objet aussi vaste que celui d'Éphore; mon plan diffère du sien.

1 Phot. bibl. p. 392.
2 Id. ibid. p. 393.
3 Polyb. excerpt. p. 26. Marcell. vit. Thucyd.
4 Dionys. Halic. ep. ad Pomp. t. 6. p. 783.

A l'exemple de Thucydide, je n'ai rien épargné pour m'instruire des faits : plusieurs des événemens que je raconte se sont passés sous mes yeux ; j'ai consulté sur les autres, ceux qui en ont été les acteurs ou les témoins [1] ; il n'est point de canton dans la Grèce que je n'aie parcouru [2] ; il n'en est point, où je n'aie contracté des liaisons avec ceux qui ont dirigé les opérations politiques ou militaires. Je suis assez riche pour ne pas craindre la dépense, et trop ami de la vérité pour redouter la fatigue [3].

Une si sotte vanité nous indisposa contre l'auteur : mais il s'engagea tout-à-coup dans une route si lumineuse, il développa de si grandes connoissances sur les affaires de la Grèce et des autres peuples, tant d'intelligence dans la distribution des faits [4], tant de simplicité, de clarté, de noblesse et d'harmonie dans son style [5], que nous fûmes forcés d'accabler d'éloges, l'homme du monde qui méritoit le plus d'être humilié.

Cependant il continuoit de lire, et notre admiration commençoit à se refroidir ; nous vîmes reparoître des fables ; nous entendîmes des recits incroyables [6]. Il nous dit qu'un

1 Dionys. Halic. ep. ad Pomp. t. 6, p. 783.
2 Phot. bibl. p. 892.
3 Athen. l. 3, c. 7, pag. 85.
4 Dionys. ibid. p. 782, etc.
5 Id. ibid. p. 786.
6 Cicer. de leg. l. 1, c. 1, t. 3, p. 116. Ælian. var. hist. l. 3, c. 18.

homme qui, malgré la défense des dieux, peut entrer dans un temple de Jupiter en Arcadie, jouït pendant toute sa vie d'un privilége singulier : son corps, frappé des rayons du soleil, ne projette plus d'ombre [1]. Il nous dit encore que dans les premières années du règne de Philippe, on vit tout-à-coup, en quelques villes de Macédoine, les figuiers, les vignes et les oliviers, porter des fruits mûrs au milieu du printemps, et que depuis cette époque, les affaires de ce prince ne cessèrent de prospérer [2].

Ses digressions sont si fréquentes, qu'elles remplissent près des trois quarts de son ouvrage [3], et quelquefois si longues, qu'on oublie à la fin l'occasion qui les a fait naître [4]. Les harangues qu'il met dans la bouche des généraux, au moment du combat, impatientent le lecteur, comme elles auroient lassé les soldats [5].

Son style, plus convenable à l'orateur qu'à l'historien, a de grandes beautés et de grands défauts [6] : il n'est pas assez négligé quand il s'agit de l'arrangement des mots ; il l'est trop quand il est question de leur choix. Vous voyez l'auteur quelquefois tourmenter ses périodes pour les arrondir, ou pour en

1 Polyb. l. 16, p. 732.
2 Theop. ap. Athen. l. 3, c. 4, p. 77.
3 Phot. bibl. p. 393.
4 Theon. progymn. p. 34.
5 Plut. præcept. reip. ger. t. 2, p. 803.
6 Quintil. instit. l. 10, c. 1, p. 634.

écarter le choc des voyelles [1] ; d'autres fois les défigurer par des expressions ignobles et des ornemens déplacés [2].

Pendant le cours de ces lectures, je me convainquis souvent du mépris ou de l'ignorance des Grecs, à l'égard des peuples éloignés. Ephore avoit pris l'Ibérie * pour une ville [3], et cette erreur ne fut point relevée; j'avois appris par un marchand Phénicien, dont le commerce s'étendoit jusqu'à Gadir, que l'Ibérie est une région vaste et peuplée. Quelques momens après, Théopompe ayant cité la ville de Rome, on lui demanda quelques détails sur cette ville. Elle est en Italie, répondit-il ; tout ce que j'en sais, c'est qu'elle fut prise une fois par un peuple des Gaules [4].

Ces deux auteurs s'étant retirés, on leur donna les éloges qu'ils méritoient à bien des égards. Un des assistans, qui étoit couvert d'un manteau de philosophe, s'écria d'un ton d'autorité : Théopompe est le premier qui ait cité le cœur humain au tribunal de l'histoire : voyez avec quelle supériorité de lumières, il creuse dans cet abyme profond; avec quelle impétuosité d'eloquence il met

1 Dionys. Halic. ep. ad Pomp. t. 6, p. 786. Quintil. l. 9, p. 593.

2 Longin. de subl. cap. 42. Demetr. Phaler. de eloc. c. 75.

* L'Espagne.

3 Joseph. in App. l. 1, t. 2, p. 444.

4 Plin. l. 3, c. 5, t. 1, p. 152.

sous nos yeux ses affreuses découvertes. Toujours en garde contre les belles actions, il tâche de surprendre les secrets du vice déguisé sous le masque de la vertu [1].

Je crains bien, lui dis-je, qu'on ne démêle un jour dans ses écrits le poison de la malignité caché sous les dehors de la franchise et de la probité [2]. Je ne puis souffrir ces esprits chagrins qui ne trouvent rien de pur et d'innocent parmi les hommes. Celui qui se défie sans cesse des intentions des autres, m'apprend à me défier des siennes.

Un historien ordinaire, me répondit-on, se contente d'exposer les faits; un historien philosophe remonte à leurs causes. Pour moi, je hais le crime, et je veux connoître le coupable, pour l'accabler de ma haîne. Mais il faut du moins, lui dis-je, qu'il soit convaincu. Il est coupable, repondit mon adversaire, s'il avoit intérêt de l'être. Qu'on me donne un ambitieux, je dois reconnoître dans toutes ses démarches, non ce qu'il a fait, mais ce qu'il a voulu faire, et je saurai gré à l'historien de me révéler les odieux mystères de cette passion. Comment, lui dis-je, de simples présomptions qu'on ne risque devant les juges, que pour étayer des preuves plus fortes et qu'en les exposant à la con-

[1] Dionys. Halic. ep. ad Pomp. t. 6, p. 785.
[2] Nep. in Alcib. c. 11. Plut. in Lysand. t. 1, pag. 450. Joseph. in Appion. l. 1, t. 2, p. 459.

tradiction, suffiront dans l'histoire pour imprimer, sur la mémoire d'un homme, un opprobre éternel!

Théopompe paroît assez exact dans ses récits; mais il n'est plus qu'un déclamateur, quand il distribue à son gré le blâme et la louange. Traite-t-il d'une passion? elle doit être attroce et conséquente. S'agit-il d'un homme contre lequel il est prévenu [1]? il juge de son caractère par quelques actions, et du reste de sa vie par son caractère. Il seroit bien malheureux que de pareils imposteurs pussent disposer des réputations.

Il le seroit bien plus, répliqua-t-on avec chaleur, qu'il ne fût pas permis d'attaquer les réputations usurpées. Théopompe est comme ces juges de l'enfer qui lisent clairement dans le cœur des coupables; comme ces médecins qui appliquent le fer et le feu sur le mal, sans offenser les parties saines [2]. Il ne s'arrête à la source des vices, qu'après s'être assuré qu'elle est empoisonnée. Et pourquoi donc, répondis-je, se contredit-il lui-même? Il nous annonce au commencement de son ouvrage, qu'il ne l'entreprend que pour rendre à Philippe l'hommage dû au plus grand homme qui ait paru en Europe; et bientôt il le représente comme le plus dissolu, le plus injuste et le plus perfide des

[1] Lucian. quom. hist. conscrib. t. 2, p. 67.

[2] Dionys. Halic. ep. ad Pomp. t. 6, p. 785.

hommes [1]. Si ce prince daignoit jeter un regard sur lui, il le verroit se traîner honteusement à ses pieds. On se récria ; j'ajoutai: Apprenez donc qu'à présent même, Théopompe compose en l'honneur de Philippe un éloge rempli d'adulations [2]. Qui croire sur ce point ? l'historien, ou le philosophe?

Ni l'un ni l'autre, répondit Léocrate, ami d'Euclide. C'étoit un homme de lettres qui, s'étant appliqué à l'étude de la politique et de la morale, méprisoit celle de l'histoire. Acusilaüs, disoit il, est convaincu de mensonge par Hellanicus, et ce dernier par Ephore, qui le sera bientôt par d'autres. On découvre tous les jours de nouvelles erreurs dans Hérodote, et Thucydide même n'en est pas exempt [3]. Des écrivains ignorans ou prévenus, des faits incertains dans leur cause et dans leurs circonstances, voilà quelques-uns des vices inhérens à ce genre.

En voici les avantages, répondit Euclide: de grandes autorités pour la politique, de grands exemples pour la morale. C'est à l'histoire que les nations de la Grèce sont à tout moment forcées de recourir pour connoître leurs droits respectifs, et terminer leurs différends; c'est là que chaque république trouve les titres de sa puissance et de sa gloi-

[1] Polyb. excerpt. p. 21 et 22. Athen. l. 6, p. 260; l. 10, p. 439, etc.

[2] Theon. progymn. p. 15 et 77.

[3] Joseph. in App. l. 1, t. 2, p. 439.

re ; c'est enfin à son témoignage que remontent sans cesse nos orateurs pour nous éclairer sur nos intérêts. Quant à la morale, ses préceptes nombreux sur la justice, sur la sagesse, sur l'amour de la patrie, valent-ils les exemples éclatans d'Aristide, de Socrate et de Léonidas ?

Nos auteurs varient quelquefois, lorsqu'il s'agit de notre ancienne chronologie, ou lorsqu'ils parlent des nations étrangères : nous les abandonnerons, si vous voulez, sur ces articles ; mais, depuis nos guerres avec les Perses, où commence proprement notre histoire, elle est devenue le dépôt précieux des experiences que chaque siècle laisse aux siècles suivans [1]. La paix, la guerre, les impositions, toutes les branches de l'administration sont discutées dans des assemblées générales ; ces délibérations se trouvent consignées dans des registres publics ; le récit des grands événemens est dans tous les écrits, dans toutes les bouches ; nos succès, nos traités sont gravés sur des monumens exposés à nos yeux. Quel écrivain seroit assez hardi pour contredire des témoins si visibles et si authentiques?

Direz-vous qu'on se partage quelquefois sur les circonstances d'un fait ? Et qu'importe qu'à la bataille de Salamine, les Corinthiens se soient bien ou mal compor-

[1] Thucyd. l. 1, c. 22.

tés [1] ? Il n'en est pas moins vrai qu'à Salamine, à Platée et aux Thermopyles, quelques milliers de Grecs résistèrent à des millions de Perses, et qu'alors fut dévoilée, pour la première fois peut-être, cette grande et insigne vérité, que l'amour de la patrie est capable d'opérer des actions qui semblent être au dessus des forces humaines.

L'histoire est un théâtre où la politique et la morale sont mises en action ; les jeunes gens y reçoivent ces premières impressions, qui décident quelquefois de leur destinée ; il faut donc qu'on leur présente de beaux modèles à suivre, et qu'on ne leur inspire que de l'horreur pour le faux héroïsme. Les souverains et les nations peuvent y puiser des leçons importantes ; il faut donc que l'historien soit impassible, comme la justice dont il doit soutenir les droits, et sincère comme la vérité dont il prétend être l'organe. Ses fonctions sont si augustes, qu'elles devroient être exercées par des hommes d'une probité reconnue, et sous les yeux d'un tribunal aussi sévère que celui de l'Aréopage. En un mot, dit Euclide en finissant, l'utilité de l'histoire n'est affoiblie que par ceux qui ne savent pas l'écrire, et n'est méconnue que de ceux qui ne savent pas la lire.

1 Herodot. l. 8, c. 94. p. 456.
Dio. Chrysost. orat. 37,

CHAPITRE LXVI.

Sur les Noms propres usités parmi les Grecs.

Platon a fait un traité dans lequel il hasarde plusieurs étymologies sur les noms des héros, des génies et des dieux [1]. Il y prend des licences dont cette espèce de travail n'est que trop susceptible. Encouragé par son exemple, et moins hardi que lui, je place ici quelques remarques touchant les noms propres usités chez les Grecs; le hasard les avoit amenées pendant les deux entretiens que je viens de rapporter. Des écarts d'un autre genre, ayant dans ces mêmes séances arrêté plus d'une fois notre attention sur la philosophie et sur la mort de Socrate, j'appris des détails dont je ferai usage dans le chapitre suivant.

On distingue deux sortes de noms; les uns simples, les autres composés. Parmi les premiers, il en est qui tirent leur origine de certains rapports qu'on avoit trouvés entre un tel homme et un tel animal. Par exemple, Léo, *le lion*; Lycos, *le loup*; Moschos, *le veau*; Corax, *le corbeau*; Sauros, *le lézard*; Batrachos, *la grenouil-*

[1] Plat. in Cratyl. t. 1, p. 383.

le [1] ; Alectryon, *le coq ;* etc. [2]. Il en est encore qui paroissent tirés de la couleur du visage ; Argos *le blanc ;* Mélas, *le noir ;* Xantos, *le blond ;* Pyrrhos, *le roux* *.

Quelquefois un enfant reçoit le nom d'une divinité, auquel on donne une légère inflexion. C'est ainsi qu'Apollonios vient d'Apollon ; Poséidonios, de Poséidon ou Neptune ; Démétrios, de Déméter ou Cérès ; Athénée, d'Athéné ou Minerve.

Les noms composés sont en plus grand nombre que les simples. Si des époux croient avoir obtenu par leurs prières la naissance d'un fils, l'espoir de leur famille, alors, par reconnoissance, on ajoute, avec un très léger changement, au nom de la divinité protectrice, le mot doron, qui signifie *présent*. Et de là les noms de Théodore, Diodore, Olympiodore, Hypatodore, Hérodore, Athénodore, Hermodore, Héphestiodore, Héliodore, Asclépiodore, Céphisodore, etc. c'est-à-dire, *présent* des dieux, de Jupiter, du dieu d'Olympie, du très haut, de Junon, de Minerve, de Mercure, de Vulcain, du Soleil, d'Esculape, du fleuve Céphise, etc.

Quelques familles prétendent descendre des dieux : et de là les noms de Théogène ou

[1] Plin. l. 36. c. 5, t. 2, p. 731.

[2] Homer. iliad. l. 17, v. 602.

* Argos est la même chose qu'Argus ; Pyrrhos que Pyrrhus, etc. les Latins ayant terminé en *us*, les noms propres qui, parmi les Grecs, finissoient en *os*.

Théagène, *né des dieux;* Diogène *né de Jupiter;* Hermogène, *né de Mercure,* etc.

C'est une remarque digne d'attention, que la plupart des noms rapportés par Homère, sont des marques de distinction. Elles furent accordées comme récompense, aux qualités qu'on estimoit le plus dans les siècles héroïques; telles que la valeur, la force, la légéreté à la course, la prudence, et d'autres vertus. Du mot polémos, qui désigne *la guerre*, on fit Tlépolème [1], c'est-à-dire, *propre à soutenir les travaux de la guerre* [2]; Archéptolème [3], *propre à diriger les travaux de la guerre.*

En joignant au mot maqué, *combat*, des prépositions, et diverses parties d'oraison qui en modifient le sens d'une manière toujours honorable, on composa les noms d'Amphimaque, d'Antimaque, de Promaque, de Télémaque. En procédant de la même manière sur le mot hénoréa, *force*, *intrépidité*, on eut Agapénor, *celui qui estime la valeur* [4]; Agénor, *celui qui la dirige;* Prothoénor, *le premier par son courage* [5]: quantité d'autres encore, tels que Alégénor, Anténor, Eléphénor, Euchénor, Pésénor, Hypsénor, Hypérénor, etc. Du mot damao, *je dompte, je soumets*, on

1 Homer. iliad. l. 2, v. 657.
2 Etymol. magn. in *Tle.*
3 Homer. iliad. l. 8, v. 128.
4 Id. l. 2, v. 609. Schol. in l. 8, v. 114.
5 Schol. Hom. in iliad. l. 2, v. 495.

fit Damastor, Amphidamas, Chersidamas, Iphidamas, Polydamas etc.

De thoos, *léger à la course*, dérivèrent les noms d'Aréithoos, d'Alcathoos, de Panthoos, de Pirithoos, etc. De noos, *esprit, intelligence*, ceux d'Astynoos, Arsinoos, Autonoos, Iphinoos, etc. De médos, *conseil*, ceux d'Agamède, Eumède, Lycomède, Périmède, Thrasymède. De cléos, *gloire*, ceux d'Amphiclès, Agaclès, Bathyclès, Doriclos, Echéclos, Iphiclos, Patrocle, Cléobule, etc.

Il suit de là que plusieurs particuliers avoient alors deux noms [1], celui que leur avoient donné leurs parens, et celui qu'ils méritèrent par leurs actions; mais le second fit bientôt oublier le premier.

Les titres d'honneur que je viens de rapporter, et d'autres en grand nombre que je supprime, tels que ceux d'Orménos [2] *l'impétueux*; d'Astéropéos [3], *le foudroyant*, se transmettoient aux enfans pour leur rappeler les actions de leurs pères, et les engager à les imiter [4].

Ils subsistent encore aujourd'hui; et comme ils ont passé dans les différentes classes des citoyens, ils n'imposent aucune obliga-

1 Eustath. in l. 1, iliad. t. 1, p. 124. Id. in l. 2, p. 351.

2 Homer. iliad. l. 8, v. 274.

3 Id. ibid. l. 17, v. 217.

4 Eustath. in iliad. t. 2, p. 650, lin. 35. Schol. Homer. in l. 2, v. 495.

tion. Quelquefois même il en résulte un singulier contraste avec l'état ou le caractère de ceux qui les ont reçus dans leur enfance.

Un Perse, qui fondoit tout son mérite sur l'éclat de son nom, vint à Athènes. Je l'avois connu à Suze; je le menai à la place publique. Nous nous assîmes auprès de plusieurs Athéniens qui conversoient ensemble. Il me demanda leurs noms, et me pria de les lui expliquer. Le premier, lui dis-je, s'appelle Eudoxe, c'est-à-dire, *illustre*, *honorable*; et voilà mon Perse qui s'incline devant Eudoxe. Le second, repris-je, se nomme Polyclète, ce qui signifie *fort célèbre*; autre révérence plus profonde. Sans doute, me dit-il, ces deux personnages sont à la tête de la république. Point du tout, répondis-je; ce sont des gens du peuple à peine connus. Le troisième qui paroît si foible, se nomme Agasthène, ou peut-être, Mégasthène, ce qui signifie *le fort*, ou même *le très fort*. Le quatrième, qui est si gros et si pesant s'appelle Prothoos, mot qui désigne *le léger, celui qui devance les autres à la course*. Le cinquième, qui vous paroît si triste, se nomme Epicharès, *le gai*. Et le sixième, me dit le Perse avec impatience? Le sixième, c'est Sostrate, c'est-à-dire, *le sauveur de l'armée*.— Il a donc commandé? — Non, il n'a jamais servi. Le septième, qui s'appelle Clitomaque, *illustre guerrier*, a tou-

jours pris la fuite, et on l'a déclaré infâme. Le huitième s'appelle Dicæus [1], *le juste*.—Eh bien?—Eh bien, c'est le plus insigne fripon qui existe. J'allois lui citer encore le neuvième, qui s'appeloit Evelthon, *le bien venu* [2], lorsque l'étranger se leva, et me dit: Voilà des gens qui déshonorent leurs noms. Mais du moins, repris-je, ces noms ne leur inspirent point de vanité.

On ne trouve presque aucune dénomination flétrissante dans Homère. Elles sont plus fréquentes aujourd'hui, mais beaucoup moins qu'on n'auroit dû l'attendre d'un peuple qui est si aisément frappé des ridicules et des défauts.

[1] Herodot. l. 8, c. 65. [2] Herodot. l. 4, c. 162. Marmor. Nointel.

CHAPITRE LXVII.

Socrate.

Socrate étoit fils d'un sculpteur nommé Sophronisque [1]; il quitta la profession de son père, après l'avoir suivie pendant quelque temps [2]. Phénarète, sa mère, exerçoit celle de sage-femme [3].

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection; et cette idée s'élevant par degrés, il sentit qu'il devoit régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties, et dans l'homme un rapport exact entre ses actions et ses devoirs.

Pour développer ces premières notions, il porta dans tous les genres d'études l'ardeur et l'obstination d'une ame forte et avide d'instruction. L'examen de la nature [4], les sciences exactes [5] et les arts agréables, fixèrent tour-à-tour son attention.

1 Plat. in Alcib. 1, t. 2, p. 131. Diog. Laert. lib. 2, §. 18.

2 Id. ibid. §. 19. Paus. l. 1, c. 22, p. 53; l. 9, c. 35, p. 782. Suid. in *Socrat.*

3 Plat. in Theæt. t. 1, p. 149.

4 Id. in Phædon. t. 1, p. 96.

5 Xenoph. memor. l. 4, p. 814.

Il parut dans un temps où l'esprit humain sembloit tous les jours s'ouvrir de nouvelles sources de lumières. Deux classes d'hommes se chargeoient du soin de les recueillir ou de les répandre : les philosophes, dont la plupart passoient leur vie à méditer sur la formation de l'univers, et sur l'essence des êtres; et les sophistes qui, à la faveur de quelques notions legères et d'une éloquence fastueuse, se faisoient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale et de la politique, sans en éclaircir aucun.

Socrate fréquenta les uns et les autres [1]; il admira leurs talens, et s'instruisit par leurs écarts. A la suite des premiers, il s'aperçut que plus il avançoit dans la carrière, plus les ténèbres s'épaississoient autour de lui : alors il reconnut que la nature, en nous accordant sans peine les connoissances de première nécessité, se fait arracher celles qui sont moins utiles, et nous refuse avec rigueur toutes celles qui ne satisferoient qu'une curiosité inquiète. Ainsi, jugeant de leur importance par le degré d'évidence ou d'obscurité dont elles sont accompagnées, il prit le parti de renoncer à l'étude des premières causes, et de rejeter ces théories abstraites qui ne servent qu'à tourmenter ou égarer l'esprit [2].

1 Plat. in Men. t. 2, p. 96. Diog. Laert. l. 2, §. 19.

2 Xenoph. memor. l. 1, p. 710; l. 4, p. 815. Diog. Laert. l. 2, §. 21.

UNIVERSIDAD CENTRAL BIBLIOTECA

S'il regarda comme inutiles les méditations des philosophes, les sophistes lui parurent d'autant plus dangereux que, soutenant toutes les doctrines, sans en adopter aucune, ils introduisoient la licence du doute dans les vérités les plus essentielles au repos des sociétés.

De ses recherches infructueuses, il conclut que la seule connoissance nécessaire aux hommes, étoit celle de leurs devoirs; la seule occupation digne du philosophe, celle de les en instruire; et soumettant à l'examen de sa raison les rapports que nous avons avec les dieux et nos semblables, il s'en tint à cette théologie simple dont les nations avoient tranquillement écouté la voix depuis une longue suite de siècles.

PRINCIPES DE SOCRATE.

La sagesse suprême conserve dans une éternelle jeunesse, l'univers qu'elle a formé [1]; invisible en elle même, les merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat: les dieux étendent leur providence sur la nature entière: présens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout [2]. Parmi cette infinité d'êtres sortis de leurs mains, l'homme distingué des

[1] Xenoph. cyrop. l. 8, p. 237. Id. memor. l. 4, p. 802.

[2] Id. ibid. lib. 1, p. 711 et 728.

autres animaux par des qualités éminentes, et sur-tout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour et de leur prédilection [1]; ils lui parlent sans cesse par ces lois souveraines, qu'ils ont gravées dans son cœur : »Prosternez-vous devant les dieux: »honorez vos parens; faites du bien à ceux »qui vous en font [2]." Ils lui parlent aussi par leurs oracles répandus sur la terre, et par une foule de prodiges et de présages, indices de leurs volontés [3].

Qu'on ne se plaigne donc plus de leur silence; qu'on ne dise point qu'ils sont trop grands pour s'abaisser jusqu'à notre foiblesse [4]. Si leur puissance les élève au dessus de nous, leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils? le culte établi dans chaque contrée [5]; des prières qui se borneront à solliciter en général leur protection; des sacrifices où la pureté du cœur est plus essentielle que la magnificence des offrandes [6]. Ils exigent encore plus: c'est les honorer, que de leur obéir [7]; c'est leur obéir, que d'être utile à la société. L'homme d'état qui travaille au bonheur du peuple, le laboureur qui rend

1 Xenoph. memor. l. 1, p. 727: l. 4, p. 800 et 802. Plat. in Phædon. t. 1, pag. 62.

2 Xenoph. memor. l. 4, p. 807 et 808.

3 Id. ibid. l. 1, p. 708 et 709; l. 4, p. 802.

4 Id. ibid. l. 1, p. 728.

5 Id. ibid. l. 4, p. 803.

6 Id. ibid. l. 1, p. 722.

7 Id. ibid. l. 4, p. 803.

la terre plus fertile, tous ceux qui s'acquittent exactement de leurs devoirs, rendent aux dieux le plus beau des hommages [1]; mais il faut qu'il soit continuel : leurs faveurs sont le prix d'une piété fervente, et accompagnée d'espoir et de confiance [2]. N'entreprenons rien d'essentiel sans les consulter, n'exécutons rien contre leurs ordres [3], et souvenons-nous que la présence des dieux éclaire et remplit les lieux les plus obscurs et les plus solitaires [4].

Socrate ne s'expliqua point sur la nature de la divinité; mais il s'énonça toujours clairement sur son existence et sur sa providence; vérités dont il étoit intimement convaincu, et les seules auxquelles il lui fut possible et important de parvenir. Il reconnut un Dieu unique, auteur et conservateur de l'univers [5]; au dessous de lui, des dieux inférieurs, formés de ses mains, revêtus d'une partie de son autorité, et dignes de notre vénération. Pénétré du plus profond respect pour le souverain, par-tout il se fût prosterné devant lui, par-tout il eût honoré ses ministres, sous quelque nom qu'on les invoquât, pourvu qu'on ne leur attribuât aucune de nos foiblesses, et qu'on écartât de leur culte les superstitions

1 Xenoph. memor. l. 3, p. 780.
2 Id. ibid. l. 4, p. 803.
3 Id. ibid. l. 1, p. 709.
4 Id. ibid. p. 728.
5 Cudw. syst. intellect. c. 4, §. 23. Bruck. histor. philos. t. 1, p. 560, etc.

qui le défigurent. Les cérémonies pouvoient varier chez les différens peuples ; mais elles devoient être autorisées par les lois, et accompagnées de la pureté d'intention [1].

Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral, ainsi que dans le physique; mais il connut les biens et les maux qui font le bonheur et le malheur de l'homme, et c'est sur cette connoissance qu'il fonda sa morale.

Le vrai bien est permanent et inaltérable; il remplit l'ame sans l'épuiser, et l'établit dans une tranquillité profonde pour le présent, dans une entière sécurité pour l'avenir. Il ne consiste donc point dans la jouïssance des plaisirs, du pouvoir, de la santé, des richesses et des honneurs. Ces avantages, et tous ceux qui irritent le plus nos désirs, ne sont pas des biens par eux-mêmes, puisqu'ils peuvent être utiles ou nuisibles par l'usage qu'on en fait [2], ou par les effets qu'ils produisent naturellement : les uns sont accompagnés de tourmens, les autres suivis de dégoûts et de remords ; tous sont détruits, dès qu'on en abuse ; et l'on cesse d'en jouïr, dès qu'on craint de les perdre.

Nous n'avons pas de plus justes idées des maux que nous redoutons : il en est, com-

[1] Xenoph. memor. l. 4, p. 803.

[2] Plat. in Men. t. 2, p. 88. Xenoph. memor. l. 3, p. 777; l. 4, p. 798.

me la disgrâce, la maladie, la pauvreté, qui, malgré la terreur qu'ils inspirent, procurent quelquefois plus d'avantages que le crédit, les richesses et la santé [1].

Ainsi, placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre esprit flottant et incertain, ne discerne qu'à la faveur de quelques lueurs sombres, le bon et le mauvais, le juste et l'injuste, l'honnête et le malhonnête [2]; et, comme toutes nos actions sont des choix, et que ces choix sont d'autant plus aveugles qu'ils sont plus importans, nous risquons sans cesse de tomber dans les piéges qui nous entourent. De là tant de contradictions dans notre conduite, tant de vertus fragiles, tant de systêmes de bonheur renversés.

Cependant les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines: ce guide est la sagesse, qui est le plus grand des biens, comme l'ignorance est le plus grand des maux [3]. La sagesse est une raison éclairée [4], qui, dépouillant de leurs fausses couleurs les objets de nos craintes et de nos espérances, nous les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes, fixe l'instabilité de nos jugemens, et déter-

1 Xenoph. memor. l. 4, p. 798 et 799.

2 Plat. in Alcib. 1, t. 1, p. 117. Id. in Protag. t. 2, p. 357.

3 Plat. in Euthyd. t. 1, p. 281. Diog. Laert. lib. 2, §. 31.

4 Xenoph. memor. l. 4, p. 812.

mine notre volonté par la seule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumière vive et pure, l'homme est juste, parce qu'il est intimement persuadé que son intérêt est d'obéir aux lois, et de ne faire tort à personne [1]; il est frugal et tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaisirs entraîne, avec la perte de la santé, celle de la fortune et de la réputation [2]; il a le courage de l'ame, parce qu'il connoît le danger, et la nécessité de le braver [3]. Ses autres vertus émanent du même principe, ou plutôt elles ne sont toutes que la sagesse appliquée aux différentes circonstances de la vie [4].

Il suit de là que toute vertu est une science qui s'augmente par l'exercice et la méditation [5]; tout vice, une erreur qui, par sa nature, doit produire tous les autres vices [6].

Ce principe, discuté encore aujourd'hui par les philosophes, trouvoit des contradicteurs du temps de Socrate. On lui disoit: Nous devons nous plaindre de notre foiblesse, et non de notre ignorance; et si nous faisons le mal, ce n'est pas faute de le connoître [7].

1 Id. ibid. p. 803, 805 et 806.

2 Plat. in Protag. t. 1, p. 353.

3 Xenoph. ibid. p. 812.

4 Xenoph. memor. l. 3, p. 778; l. 4, p. 812.

5 Id. ibid. l. 2, p. 754. Aristot. de mor. l. 6, c. 13, t. 2, p. 82. Id. magn. moral. l. 1, c. 1, t. 2, p. 145.

6 Plat. in Euthydem. t. 1, p. 281. Id. in Protag. p. 357.

7 Plat. in Protag. t. 1, p. 352.

Vous ne le connoissez pas, répondoit-il ; vous le rejetteriez loin de vous, si vous le regardiez comme un mal [1] : mais vous le préférez au bien, parce qu'il vous paroît un bien plus grand encore.

On insistoit : Cette préférence, nous la condamnons avant et après nos chûtes [2] ; mais il est des momens où l'attrait de la volupté nous fait oublier nos principes, et nous ferme les yeux sur l'avenir [3]. Et pouvons-nous, après tout, éteindre les passions qui nous asservissent malgré nous?

Si vous êtes des esclaves, répliquoit Socrate, vous ne devez plus compter sur votre vertu, et par conséquent sur le bonheur. La sagesse qui peut seule le procurer, ne fait entendre sa voix qu'à des hommes libres, ou qui s'efforcent de le devenir [4]. Pour vous rendre votre liberté, elle n'exige que le sacrifice des besoins que la nature n'a pas donnés ; à mesure qu'on goûte et qu'on médite ses leçons, on secoue aisément toutes ces servitudes qui troublent et obscurcissent l'esprit ; car ce n'est pas la tyrannie des passions qu'il faut craindre, c'est celle de l'ignorance qui vous livre entre leurs mains, en exagérant leur puissance : détruisez son empire, et

[1] Id. ibid. p. 358. Id. in Men. t. 2, p. 77.

[2] Aristot. de mor. l. 7, c. 3, t. 2, p. 86.

[3] Plat. in Protag. pag. 352 et 356.

[4] Xenoph. memor. l. 4, p. 808.

vous verrez disparoître ces illusions qui vous éblouïssent, ces opinions confuses et mobiles que vous prenez pour des principes. C'est alors que l'éclat et la beauté de la vertu font une telle impression sur nos ames, qu'elles ne résistent plus à l'attrait impérieux qui les entraîne. Alors on peut dire que nous n'avons pas le pouvoir d'être méchans [1], parce que nous n'aurons jamais celui de préférer avec connoissance de cause le mal au bien, ni même un plus petit avantage à un plus grand [2].

Pénétré de cette doctrine, Socrate conçut le dessein aussi extraordinaire qu'intéressant, de détruire, s'il en étoit temps encore, les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité. On vit donc un simple particulier, sans naissance, sans crédit, sans aucune vue d'intérêt, sans aucun désir de la gloire, se charger du soin pénible et dangereux d'instruire les hommes et de les conduire à la vertu par la vérité; on le vit consacrer sa vie, tous les momens de sa vie à ce glorieux ministère, l'exercer avec la chaleur et la modération qu'inspire l'amour éclairé du bien public, et soutenir, autant qu'il lui étoit possible, l'empire chancelant des lois et des mœurs.

Socrate ne chercha point à se mêler de

[1] Aristot. magn. mor. l. 1, t. 2. c. 9, p. 153.

[2] Plat. in Protag. t. 1, p. 358. Id. in Men. t. 2, p. 77.

l'administration ; il avoit de plus nobles fonctions à remplir. En formant de bons citoyens, disoit-il, je multiplie les services que je dois à ma patrie [1].

Comme il ne devoit, ni annoncer ses projets de réforme, ni en précipiter l'exécution, il ne composa point d'ouvrages ; il n'affecta point de réunir à des heures marquées, ses auditeurs auprès de lui [2]. Mais dans les places et les promenades publiques, dans les sociétés choisies, parmi le peuple [3], il profitoit de la moindre occasion pour éclairer sur leurs vrais intérêts, le magistrat, l'artisan, le laboureur, tous ses frères en un mot ; car c'étoit sous ce point de vue qu'il envisageoit tous les hommes [4] *. La conversation ne rouloit d'abord que sur des choses indifférentes; mais par degrés, et sans s'en apercevoir, ils lui rendoient compte de leur conduite, et la plupart apprenoient, avec surprise, que dans chaque état, le bonheur consiste à être bon parent, bon ami, bon citoyen [5].

Socrate ne se flattoit pas que sa doctrine

1 Xenoph. mem. l. 1, p. 732.

2 Plut. an seni, etc. t. 2, p. 796.

3 Xenoph. ibid. p. 709. Plat. in Apol. t. 1, p. 17.

4 Plut. de exil. t. 2, p. 600. Cicer. tuscul. l. 5, c. 7, t. 2, p. 392.

* Socrate disoit: Je suis citoyen de l'univers (Cicer. ibid.) Aristippe: Je suis étranger par-tout. (Xenoph. memor. l. 2, p. 736.) Ces deux mots suffisent pour caractériser le maître et le disciple.

5 Plat. in Lach. t. 2, p. 187.

seroit goûtée des Athéniens, pendant que la guerre du Péloponèse agitoit les esprits et portoit la licence à son comble ; mais il présumoit que leurs enfans, plus dociles, la transmettroient à la génération suivante.

DISCIPLES DE SOCRATE.

Il les attiroit par les charmes de sa conversation, quelquefois en s'associant à leurs plaisirs, sans participer à leurs excès. Un d'entre eux, nommé Eschine, après l'avoir entendu, s'écria : »Socrate, je suis pauvre ; mais »je me donne entièrement à vous, c'est tout »ce que je puis vous offrir. Vous ignorez, lui »répondit Socrate, la beauté du présent que vous me faites [1]." Son premier soin étoit de démêler leur caractère ; il les aidoit, par ses questions, à mettre au jour leurs idées, et les forçoit, par ses réponses, à les rejeter. Des définitions plus exactes dissipoient par degrés les fausses lumières qu'on leur avoit données dans une première institution ; et des doutes, adroitement exposés, redoubloient leur inquiétude et leur curiosité [2] : car son grand art fut toujours de les amener au point où ils ne pouvoient supporter ni leur ignorance, ni leurs foiblesses.

Plusieurs ne purent soutenir cette épreu-

[1] Diog. Laert. l. 2, §. 34.

[2] Xenoph. memor. l. 4, p. 795.

ve; et, rougissant de leur état, sans avoir la force d'en sortir, ils abandonnèrent Socrate, qui ne s'empressa pas de les rappeler [1]. Les autres apprirent, par leur humiliation, à se méfier d'eux-mêmes, et dès cet instant il cessa de tendre des piéges à leur vanité [2]. Il ne leur parloit point avec la rigidité d'un censeur, ni avec la hauteur d'un sophiste; point de reproches amers, point de plaintes importunes; c'étoit le langage de la raison et de l'amitié, dans la bouche de la vertu.

Il s'attachoit à former leur esprit, parce que chaque précepte devoit avoir son principe; il les exerçoit dans la dialectique, parce qu'ils auroient à combattre contre les sophismes de la volupté et des autres passions [3].

Jamais homme ne fut moins susceptible de jalousie. Vouloient-ils prendre une légère teinture des sciences exactes? il leur indiquoit les maîtres qu'il croyoit plus éclairés que lui [4]. Desiroient-ils de fréquenter d'autres écoles? il les recommandoit lui-même aux philosophes qu'ils lui préféroient [5].

Ses leçons n'étoient que des entretiens familiers, dont les circonstances amenoient le

1 Xenoph. memor. lib. 4, p. 799.
2 Id. ibid. p. 800.
3 Id. ibid. p. 810.
4 Id. ibid. p. 814.
5 Plat. in Theæt. t. 1, p. 151. Epict. enchir. c. 46. Arrian. in Epict. l. 3, c. 5. Simpl. in Epict. p. 311.

sujet : tantôt il lisoit avec eux les écrits des sages qui l'avoient précédé [1]; il les relisoit, parce qu'il savoit que pour persévérer dans l'amour du bien, il faut souvent se convaincre de nouveau des vérités dont on est convaincu : tantôt il discutoit la nature de la justice, de la science et du vrai bien [2]. Périsse, s'écrioit-il alors, la mémoire de celui qui osa le premier, établir une distinction entre ce qui est juste et ce qui est utile [3] ! D'autres fois il leur montroit plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, et ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent [4]. Soumission aux volontés des parens, quelque dures qu'elles soient; soumission plus entière aux ordres de la patrie, quelque sévères qu'ils puissent être [5]; égalité d'ame dans l'une et l'autre fortune [6]; obligation de se rendre utile aux hommes; nécessité de se tenir dans un état de guerre contre ses passions, dans un état de paix contre les passions des autres; ces points de doctrine, Socrate les exposoit avec autant de clarté que de précision.

De là ce développement d'une foule d'i-

1 Xenoph. memor. l. 1, p. 731.
2 Id. ibid. Plat. passim.
3 Cicer. de leg. l. 1, c. 12, t. 3, p. 126. Id. de offic. l. 3, c. 3, p. 259.
4 Xenoph. memor. l. 4, p. 794.
5 Plat. in Crit. t. 1, p. 51. Id. de Protag. p. 346. Xenoph. memor. l. 2, p. 741.
6 Stob. serm. 147, pag. 734.

dées nouvelles pour eux ; de là ces maximes prises au hasard parmi celles qui nous restent de lui : que moins on a de besoins, plus on approche de la divinité [1] ; que l'oisiveté avilit, et non le travail [2] ; qu'un regard, arrêté avec complaisance sur la beauté, introduit un poison mortel dans le cœur [3] ; que la gloire du sage consiste à être vertueux, sans affecter de le paroître, et sa volupté à l'être tous les jours de plus en plus [4] ; qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre avec ignominie ; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal [5] ; enfin, et c'étoit une de ces vérités effrayantes sur lesquelles il insistoit davantage, que la plus grande des impostures est de prétendre gouverner et conduire les hommes, sans en avoir le talent [6].

Eh ! comment en effet la présomption de l'ignorance ne l'auroit-elle pas révolté, lui qui, à force de connoissances et de travaux, croyoit à peine avoir acquis le droit d'avouer qu'il ne savoit rien [7] ; lui qui voyoit dans l'état, les places les plus importantes obtenues par l'intrigue, et confiées à des gens sans lumières ou sans probité ; dans la société et

1 Xenoph. memor. l. 1, p. 731.
2 Id. ibid. p. 720.
3 Id. ibid. p. 724.
4 Id. ibid. pag. 730 et 732.
5 Plat. in Crit. t. 1, p. 49.
6 Xenoph. ibid. pag. 732.
7 Plat. in apol. t. 1, p. 21. Id. in Theæt. t. 1, p. 157.

dans l'intérieur des familles, tous les principes obscurcis, tous les devoirs méconnus; parmi la jeunesse d'Athènes, des esprits altiers et frivoles, dont les prétentions n'avoient point de bornes, et dont l'incapacité égaloit l'orgueil ?

Socrate, toujours attentif à détruire la haute opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes [1], lisoit dans le cœur d'Alcibiade, le désir d'être bientôt à la tête de la république ; et dans celui de Critias, l'ambition de la subjuguer un jour : l'un et l'autre, distingués par leur naissance et par leurs richesses, cherchoient à s'instruire pour étaler dans la suite leurs connoissances aux yeux du peuple [2]. Mais le premier étoit plus dangereux, parce qu'il joignoit à ces avantages les qualités les plus aimables. Socrate, après avoir obtenu sa confiance, le forçoit à pleurer, tantôt sur son ignorance, tantôt sur sa vanité, et, dans cette confusion de sentimens, le disciple avouoit qu'il ne pouvoit être heureux ni avec un tel maître, ni sans un tel ami. Pour échapper à sa séduction, Alcibiade et Critias prirent enfin le parti d'éviter sa présence [3].

Des succès moins brillans et plus durables, sans le consoler de cette perte, le dédommageoient de ses travaux. Ecarter des emplois

1 Xenoph. memor. l. 4, p. 791.
2 Id. ibid. l. 1, p. 713.
3 Id. ibid. Plut. in conv. t. 3, p. 215 et 216.

publics, ceux de ses élèves qui n'avoient pas encore assez d'expérience [1]; en rapprocher d'autres qui s'en éloignoient par indifférence ou par modestie [2]; les réunir quand ils étoient divisés [3]; rétablir le calme dans leurs familles et l'ordre dans leurs affaires [4]; les rendre plus religieux, plus justes, plus tempérans [5]: tels étoient les effets de cette persuasion douce qu'il faisoit couler dans les ames [6]: tels étoient les plaisirs qui transportoient la sienne.

CARACTERE ET MŒURS DE SOCRATE.

Il les dut encore moins à ses leçons qu'à ses exemples [7]: les traits suivans montreront qu'il étoit difficile de le fréquenter, sans devenir meilleur [8]. Né avec un extrême penchant pour le vice, sa vie entière fut le modèle de toutes les vertus. Il eut de la peine à réprimer la violence de son caractère, soit que ce défaut paroisse le plus difficile à corriger, soit qu'on se le pardonne plus aisément: dans la suite, sa patience devint invincible. L'humeur difficile de Xanthippe, son

1 Id. ibid. lib. 3, pag. 772.
2 Id. ibid. p. 774. Diog. Laert. l. 2, §. 29.
3 Id. ibid. lib. 2, pag. 743.
4 Xenoph. memor. l. 2, p. 741 et 755.
5 Id. ibid. l. 1, p. 711 l. 4, p. 803 et 808.
6 Id. ibid. p. 713, l. 4, p. 814. Lucian. in Demonact. t. 2, p. 379.
7 Xenoph. ibid. l. 1, p 712.
8 Id. ibid. p. 721.

épouse, ne troubla plus le calme de son ame [1], ni la sérénité qui régnoit sur son front [2]. Il leva le bras sur son esclave : Ah! si je n'étois en colère, lui dit-il! et il ne le frappa point [3]. Il avoit prié ses amis de l'avertir quand ils apercevroient de l'altération dans ses traits ou dans sa voix [4].

Quoiqu'il fût très pauvre, il ne retira aucun salaire de ses instructions [5], et n'accepta jamais les offres de ses disciples. Quelques riches particuliers de la Grèce voulurent l'attirer chez eux [6], il les refusa ; et quand Archélaüs, roi de Macédoine, lui proposa un établissement à sa cour, il le refusa encore, sous prétexte qu'il n'étoit pas en état de lui rendre bienfait pour bienfait [7].

Cependant son extérieur n'étoit point négligé, quoiqu'il se ressentît de la médiocrité de sa fortune. Cette propreté tenoit aux idées d'ordre et de décence qui dirigeoient ses actions, et le soin qu'il prenoit de sa santé, au désir qu'il avoit de conserver son esprit libre et tranquille [8].

Dans ces repas où le plaisir va quelquefois

1 Id. in conv. p. 876. Diog. Laert. l. 2, §. 36.
2 Cicer. de offic. l. 1, c. 26, t. 3, p. 203. Ælian. var. hist. l. 9, c. 7.
3 Senec. de irâ l. 1, c. 15.
4 Id. ibid. l. 3, c. 13.
5 Xenoph. memor. l. 1, p. 712 et 789. Plat. in apol. t. 1, p. 19. Diog. Laert. l. 2, §. 27.
6 Id. ibid. §. 25.
7 Senec. de benef. l. 5, c. 6. Diog. Laert. ibid.
8 Xenoph. memor. l. 1, p. 712. Diog. Laert. l. 2, §. 22.

qu'à la licence, ses amis admirèrent sa frugalité [1]; et dans sa conduite, ses ennemis respectèrent la pureté de ses mœurs [2].

Il fit plusieurs campagnes; dans toutes il donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance : comme il s'étoit endurci depuis longtemps contre les besoins de la vie et contre l'intempérie des saisons [3], on le vit au siége de Potidée, pendant qu'un froid rigoureux retenoit les troupes sous les tentes, sortir de la sienne avec l'habit qu'il portoit en tout temps, ne prendre aucune précaution, et marcher pieds nus sur la glace [4]. Les soldats lui supposèrent le projet d'insulter à leur mollesse; mais il en auroit agi de même, s'il n'avoit pas eu de témoins.

Au même siége, pendant une sortie que fit la garnison, ayant trouvé Alcibiade couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, et quelque temps après, lui fit décerner le prix de la bravoure, qu'il avoit mérité lui-même [5].

A la bataille de Délium, il se retira des derniers, à côté du général, qu'il aidoit de ses conseils, marchant à petits pas, et toujours combattant, jusqu'à ce qu'ayant aper-

1 Xenoph. memor. l. 1, p. 723. Diog. Laert. l. 2, §. 27.

2 Xenoph. memor. l. 1, p. 724.

3 Id. ibid. pag. 711 et 729.

4 Plat. in conv. t. 3, p. 220.

5 Id. ibid. Plut. in Alcib. t. 1, p. 194. Diog. Laert. l. 2, §. 23.

çu le jeune Xénophon, épuisé de fatigue et renversé de cheval, il le prit sur ses épaules et le mit en lieu de sûreté [1]. Lachès, c'étoit le nom du général, avoua depuis, qu'il auroit pu compter sur la victoire, si tout le monde s'étoit comporté comme Socrate [2].

Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'avoit élevé au rang de Sénateur; en cette qualité, il présidoit, avec quelques autres membres du Sénat, à l'assemblée du peupl. Il s'agissoit d'une accusation contre des généraux qui venoient de remporter une victoire signalée: on proposoit une forme de jugement aussi vicieuse par son irrégularité, que funeste à la cause de l'innocence. La multitude se soulevoit à la moindre contradiction, et demandoit qu'on mît les opposans au nombre des accusés. Les autres présidens, effrayés, approuvèrent le décret; Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs et des menaces, protesta qu'ayant fait le serment de juger conformément aux lois, rien ne le forceroit à le violer, et il ne le viola point [3].

Socrate plaisantoit souvent de la ressemblance de ses traits, avec ceux auxquels on reconnoît le dieu Silène [4]. Il avoit beaucoup d'a-

1 Plat. ibid. pag. 221. Strab. l. 9, pag. 403. Diog. Laert. in Socr. §. 22.

2 Plat. in Lach. t. 2, p. 181.

3 Xenoph. hist. Græc. t. 1, lib. 1, p. 449. Id. memor. l. 1, p. 711; l. 4, p. 803.

4 Id. in conv. p. 883. Plat. in Theæt. t. 1, p. 143. Id. in conv. t. 3, p. 215.

grémens et de gaieté dans l'esprit, autant de force que de solidité dans le caractère, un talent particulier pour rendre la vérité sensible et intéressante ; point d'ornemens dans ses discours, souvent de l'élévation, toujours la propriété du terme, ainsi que l'enchaînement et la justesse des idées. Il disoit qu'Aspasie lui avoit donné des leçons de rhétorique [1]; ce qui signifioit sans doute, qu'il avoit appris auprès d'elle à se exprimer avec plus de grâces : il eut des liaisons avec cette femme célèbre, avec Périclès, Euripide et les hommes les plus distingués de son siècle ; mais ses disciples furent toujours ses véritables amis; il en étoit adoré [2], et j'en ai vu qui, longtemps après sa mort, s'attendrissoient à son souvenir.

GÉNIE DE SOCRATE.

Pendant qu'il conversoit avec eux, il leur parloit fréquemment d'un génie qui l'accompagnoit depuis son enfance [3], et dont les inspirations ne l'engageoient jamais à rien entreprendre, mais l'arrêtoient souvent sur le point de l'exécution [4]. Si on le consultoit sur

1 Plat. in Menex. t. 2, p. 235.

2 Xenoph. memor. l. 1, p. 731; l. 2, p. 746 et 752; l. 4, p. 817. Lucian. in Demonact. t. 2, p. 379.

3 Plat. in Theag. t. 1, p. 128.

4 Id. ibid. Id. in Phædr. t. 3, p. 242. Cicer. de divin. l. 1, c. 54. t. 3, p. 54.

un projet dont l'issue dût être funeste, la voix secrète se faisoit entendre ; s'il devoit réussir, elle gardoit le silence. Un de ses disciples, étonné d'un langage si nouveau, le pressa de s'expliquer sur la nature de cette voix céleste, et n'obtint aucune réponse [1] ; un autre s'adressa pour le même sujet à l'oracle de Trophonius, et sa curiosité ne fut pas mieux satisfaite [2]. Les auroit il laissés dans le doute, si, par ce génie, il prétendoit désigner cette prudence rare que son expérience lui avoit acquise ? Vouloit-il les engager dans l'erreur, et s'accréditer dans leur esprit, en se montrant à leurs yeux comme un homme inspiré ? Non, me répondit Xénophon, à qui je proposois un jour ces questions : jamais Socrate ne déguisa la vérité ; jamais il ne fut capable d'une imposture ; il n'étoit ni assez vain, ni assez imbécille pour donner de simples conjectures, comme de véritables prédictions ; mais il étoit convaincu lui-même ; et quand il nous parloit au nom de son génie, c'est qu'il en ressentoit intérieurement l'influence [3].

Un autre disciple de Socrate, nommé Simmias, que je connus à Thèbes, attestoit que son maître, persuadé que les dieux ne se rendent pas visibles aux mortels, rejetoit les ap-

[1] Plut. de gener. Socr. t. 2, p. 590.
[2] Plut. de gener. Socr. t. 2, p. 588.
[3] Xenoph. memor. l. 1, p. 708.

paritions dont on lui faisoit le récit ; mais qu'il écoutoit et interrogeoit avec l' intérêt le plus vif , ceux qui croyoient entendre au dedans d'eux-mêmes les accens d'une voix divine [1].

Si l'on ajoute à ces témoignages formels, que Socrate a protesté jusqu'à sa mort que les dieux daignoient quelquefois lui communiquer une portion de leur prescience [2] ; qu'il racontoit, ainsi que ses disciples, plusieurs de ses prédictions que l'événement avoit justifiées [3] ; que quelques-unes firent beaucoup de bruit parmi les Athéniens, et qu'il ne songea point à les démentir [4] ; on verra clairement qu'il étoit de bonne foi, lorsqu'en parlant de son génie, il disoit qu'il éprouvoit en lui-même ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à personne [5].

En examinant ses principes et sa conduite, on entrevoit par quels degrés il parvint à s'attribuer une pareille prérogative. Attaché à la religion dominante, il pensoit, conformément aux traditions anciennes, adoptées par des philosophes [6], que les dieux, touchés des besoins, et fléchis par les prières de l'homme de bien, lui dévoilent quelque-

1 Plut. de gen. Socr. t. 2, p. 588.
2 Plat. in apol. t. 1, p. 31. Diog. Laert. l. 2, §. 32.
3 Xenoph. apol. p. 703. Plut. de gener. Socr. 581. Ælian. var. hist. l. 8. c. 1.
4 Plut. ibid.
5 Plat. de rep. l. 6, t. 2, p. 496.
6 Cicer. de divin. l. 1, c. 3 et 43.

fois l'avenir par différens signes [1]. En conséquence il exhortoit ses disciples, tantôt à consulter les oracles, tantôt à s'appliquer à l'étude de la divination [2]. Lui-même, docile à l'opinion du plus grand nombre [3], étoit attentif aux songes, et leur obéissoit comme à des avertissemens du ciel [4]. Ce n'est pas tout encore ; souvent plongée pendant des heures entières dans la contemplation, son ame, pure et dégagée des sens, remontoit insensiblement à la source des devoirs et des vertus : or, il est difficile de se tenir long-temps sous les yeux de la divinité, sans oser l'interroger, sans écouter sa réponse, sans se familiariser avec les illusions que produit quelquefois la contention d'esprit. D'après ces notions, doit-on s'étonner que Socrate prît quelquefois ses pressentimens pour des inspirations divines, et rapportât à une cause surnaturelle, les effets de la prudence ou du hasard ?

Cependant on trouve dans l'histoire de sa vie, des faits qui porteroient à soupçonner la droiture de ses intentions. Que penser en effet d'un homme qui, suivi de ses disciples, s'arrête tout-à-coup, se recueille long-temps en lui-même, écoute la voix de son génie,

1 Xenoph. memor. l. 1, p. 723.
2 Id. ibid. l. 4, p. 815.
3 Aristot. de divin. c. 1, t. 1, p. 697.
4 Plat. in Crit. t. 1, p. 44. Id. Phædon. p. 61. Cicer. de divin. l. 1, c. 25, t. 3, p. 22.

et leur ordonne de prendre un autre chemin, quoiqu'ils n'eussent rien à risquer en suivant le premier [1] * ?

Je cite un second exemple. Au siége de Potidée, on s'aperçut que depuis le lever de l'aurore, il étoit hors de sa tente, immobile, enseveli dans une méditation profonde, exposé à l'ardeur brûlante du soleil; car c'étoit en été. Les soldats s'assemblèrent autour de lui, et dans leur admiration, se le montroient l'un à l'autre. Le soir, quelques-uns d'entre eux résolurent de passer la nuit à l'observer. Il resta dans la même position jusqu'au jour suivant. Alors il rendit son hommage au soleil, et se retira tranquillement dans sa tente [2].

Vouloit-il se donner en spectacle à l'armée ? Son esprit pouvoit-il suivre pendant si long-temps le fil d'une vérité ? Ses disciples, en nous transmettant ces faits, en ont-ils altéré les circonstances ? Convenons plutôt que la conduite des hommes les plus sages et les plus vertueux présente quelquefois des obscurités impénétrables.

[1] Plut. de gen. Socrat. t. 2, p. 580.

* Quelques-uns de ses disciples continuèrent leur chemin malgré l'avis du génie, et rencontrèrent un troupeau de cochons qui les couvrirent de boue. C'est Theocrite, disciple de Socrate, qui raconte ce fait dans Plutarque, et qui prend à témoin Simmias, autre disciple de Socrate.

[2] Plat. in conv. t. 3, p. 220. Phavor. ap. Aul. Gell. l. 2, c. 1. Diog. Laert. l. 2, §. 23.

PRÉVENTIONS CONTRE SOCRATE.

Quoi qu'il en soit, malgré les prédictions qu'on attribuoit à Socrate, les Athéniens n'eurent jamais pour lui la considération qu'il méritoit à tant de titres. Sa méthode devoit les aliéner ou les offenser. Les uns ne pouvoient lui pardonner l'ennui d'une discussion qu'ils n'étoient pas en état de suivre; les autres, l'aveu qu'il leur arrachoit de leur ignorance.

Comme il vouloit que dans la recherche de la vérité, on commençât par hésiter et se méfier des lumières qu'on avoit acquises; et que, pour dégoûter ses nouveaux élèves des fausses idées qu'ils avoient reçues, il les amenoit de conséquences en conséquences, au point de convenir que, suivant leurs principes, la sagesse même pourroit devenir nuisible; les assistans, qui ne pénétroient pas ses vues, l'accusoient de jeter ses disciples dans le doute, de soutenir le pour et le contre, de tout détruire, et de ne rien édifier [1].

Comme auprès de ceux dont il n'étoit pas connu, il affectoit de ne rien savoir, et dissimuloit d'abord ses forces, pour les employer ensuite avec plus de succès, on di-

[1] Plat. in Men. t. 2, p. 80 et 84. Xenoph. mem. l. 4, p. 805.

soit que par une ironie insultante, il ne cherchoit qu'à tendre des piéges à la simplicité des autres [1] *.

Comme la jeunesse d'Athènes, qui voyoit les combats des gens d'esprit avec le même plaisir qu'elle auroit vu ceux des animaux féroces, applaudissoit à ses victoires, et se servoit, à la moindre occasion, des armes qui les lui avoient procurées, on inferoit de là qu'elle ne puisoit à sa suite, que le goût de la dispute et de la contradiction [2]. Les plus indulgens observoient seulement qu'il avoit assez de talens pour inspirer à ses élèves l'amour de la sagesse, et point assez pour leur en faciliter la pratique [3].

Il assistoit rarement aux spectacles, et en blâmant l'extrême licence qui régnoit alors dans les comédies, il s'attira la haîne de leurs auteurs [4].

De ce qu'il ne paroissoit presque jamais à l'assemblée du peuple, et qu'il n'avoit ni crédit ni aucun moyen d'acheter ou de vendre des suffrages, plusieurs se contentèrent de le regarder comme un homme oisif, inutile, qui n'annonçoit que des réformes, et ne promettoit que des vertus.

1 Tim. ap. Diog. Laert. l. 2, §. 19. Xenoph. memor. l. 4, p. 805.

* Voyez la note à la fin du volume.

2 Plat. in apol. t. 1, p. 23.

3 Xenoph memor. l. 1, p. 725.

4 Ælian. var. hist. l. 2, c. 13.

De cette foule de préjugés et de sentimens réunis, il résulta l'opinion presque générale, que Socrate n'étoit qu'un sophiste plus habile, plus honnête, mais peut-être plus vain que les autres [1]. J'ai vu des Athéniens éclairés lui donner cette qualification longtemps après sa mort [2]; et de son vivant, quelques auteurs l'employèrent avec adresse, pour se venger de ses mépris.

Aristophane, Eupolis, Amipsias le jouèrent sur le théâtre [3], comme ils se permirent de jouer Périclès, Alcibiade, et presque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement; comme d'autres auteurs dramatiques y jouèrent d'autres philosophes [4]: car il régnoit alors de la division entre ces deux classes de gens de lettres [5].

Il falloit jeter du ridicule sur le prétendu génie de Socrate, et sur ses longues méditations; Aristophane le représente suspendu au dessus de la terre, assimilant ses pensées à l'air subtil et léger qu'il respire [6], invoquant les Déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards et des ténèbres qui l'environ-

1 Ameips. ap. Diogen. Laert. l. 2, §. 28.

2 Æschin. in Timarch. p. 287.

3 Schol. Aristoph. in nub. v. 96. Diog. Laert. l. 2, §. 28. Senec. de vit. beat. c. 27.

4 Senec. ibid.

5 Plat. de rep. l. 10; t. 2, p. 607. Argum nub. pag. 50.

6 Atistoph. in nub. v 229.

nent [1]. Il falloit le perdre dans l'esprit du peuple ; il l'accuse d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux, à tromper les hommes [2].

Aristophane présenta sa pièce au concours; elle reçut des applaudissemens, et ne fut pas couronnée [3] ; il la remit au théâtre l'année d'après, elle n'eut pas un meilleur succès; il la retoucha de nouveau, mais des circonstances l'empêchèrent d'en donner une troisième représentation [4]. Socrate, à ce qu'on prétend, ne dédaigna pas d'assister à la première, de se montrer à des étrangers qui le cherchoient des yeux dans l'assemblée [5]. De pareilles attaques n'ébranloient pas plus sa constance que les autres événemens de la vie [6]. „Je dois me corriger, disoit-il, si les „reproches de ces auteurs sont fondés ; les „mépriser, s'ils ne le sont pas." On lui rapportoit un jour qu'un homme disoit du mal de lui : „C'est, répondit-il, qu'il n'a pas ap„pris à bien parler [7]."

1 Aristoph. in nub. v. 891 et 329.
2 Id. ibid. v. 112 et 246.
3 Id. ibid. v. 525.
4 Schol. Aristoph. pag. 51. Sam. Pet. miscel. l. 1, c. 6. Palmer. exercit. pag. 729.
5 Ælian. var. hist. l. 2, c. 13.
6 Senec. de const. sap. c. 18.
7 Diog. Laert. l. 2, §. 36.

ACCUSATION CONTRE SOCRATE.

Depuis la représentation des Nuées, il s'étoit écoulé environ 24 ans. Il sembloit que le temps de la persécution étoit passé pour lui, lorsque tout-à-coup il apprit qu'un jeune homme venoit de présenter au second des Archontes [1], une dénonciation conçue en ces termes : »Mélitus, fils de Mélitus, du »bourg de Pithos, intente une accusation cri»minelle contre Socrate, fils de Sophronis»que, du bourg d'Alopèce. Socrate est cou»pable en ce qu'il n'admet pas nos dieux, et »qu'il introduit parmi nous des divinités nou»velles sous le nom de génies; Socrate est cou»pable en ce qu'il corrompt la jeunesse d'A»thènes : pour peine, la mort [2]."

Mélitus étoit un poète froid et sans talens; il composa quelques tragédies, dont le souvenir ne se perpetuera que par les plaisanteries d'Aristophane [3]. Deux accusateurs plus puissans que lui, Anytus et Lycon, le firent servir d'instrument à leur haîne [4]. Ce dernier étoit un de ces orateurs publics qui dans les assemblées du Sénat et du peuple, discu-

1 Plat. in Euthyphr. t. 1, p. 2.

2 Plat. apol. t. 1. p. 24. Xenoph. memor. l. 1, pag. 708. Phavor. ap. Diogen. Laert. l. 2, §. 40.

3 Aristoph. in ran. v. 1337. Schol. ibid. Suid. in *Melit.*

4 Plat. apol. t. 1, p. 23. Antisth. ap. Diog. Laert. l. 2, §. 39.

tent les intérêts de la patrie, et disposent de l'opinion de la multitude, comme la multitude dispose de tout [1]. Ce fut lui qui dirigea les procédures [2].

Des richesses considérables et des services signalés rendus à l'état, plaçoient Anytus parmi les citoyens qui avoient le plus de crédit [3]. Il remplit successivement les premières dignités de la république [4]. Zélé partisan de la démocratie, persécuté par les 30 tyrans, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à leur expulsion et au rétablissement de la liberté [5].

Anytus avoit long-temps vécu en bonne intelligence avec Socrate; il le pria même une fois de donner quelques instructions à son fils, qu'il avoit chargé des détails d'une manufacture dont il tiroit un gros revenu. Mais Socrate lui ayant représenté que ces fonctions avilissantes ne convenoient ni à la dignité du père, ni aux dispositions du fils [6], Anytus, blessé de cet avis, défendit au jeune homme tout commerce avec son maître.

Quelque temps après, Socrate examinoit avec Ménon, un de ses amis, si l'éducation pouvoit donner les qualités de l'esprit

1 Aristot. de rep. l. 4, c. 4, t. 2, p. 369.
2 Diogen. Laert. lib. 2, §. 38.
3 Isocr. in Callimach. t. 2, p. 495.
4 Lys. in Agorat. pag. 261. Id. in Dardan. p. 388.
5 Xenoph. hist. Græc. l. 2, p. 468.
6 Xenoph. apol. p. 706 et 707.

et du cœur, refusées par la nature. Anytus survint et se mêla de la conversation. La conduite de son fils dont il négligeoit l'éducation, commençoit à lui donner de l'inquiétude. Dans la suite du discours, Socrate observa que les enfans de Thémistocle, d'Aristide et de Périclès, entourés de maîtres de musique, d'équitation et de gymnastique, se distinguèrent dans ces différens genres, mais qu'ils ne furent jamais aussi vertueux que leurs pères; preuve certaine, ajoutoit-il, que ces derniers ne trouvèrent aucun instituteur en état de donner à leur fils le mérite qu'ils avoient eux-mêmes. Anytus qui se plaçoit à côté de ces grands hommes, sentit, ou supposa l'allusion. Il répondit avec colère: »Vous parlez des autres avec une li»cence intolérable. Croyez-moi, soyez plus »réservé; ici plus qu'ailleurs, il est aisé de »faire du bien ou du mal à qui l'on veut, et »vous devez le savoir [1]."

A ces griefs personnels s'en joignoient d'autres qui aigrissoient Anytus, et qui lui étoient communs avec la plus grande partie de la nation. Il faut les développer, pour faire connoître la principale cause de l'accusation contre Socrate [2].

Deux factions ont toujours subsisté parmi

1 Plat. in Men. t. 2, p. 94.

2 Observ. manuscrites de M. Fréret sur la condamnation de Socrate.

les Athéniens, les partisans de l'aristocratie, et ceux de la démocratie. Les premiers, presque toujours asservis, se contentoient, dans les temps heureux, de murmurer en secret; dans les malheurs de l'état, et sur-tout vers la fin de la guerre du Péloponèse, ils firent quelques tentatives pour détruire la puissance excessive du peuple. Après la prise d'Athènes, les Lacédémoniens en confièrent le gouvernement à trente magistrats, la plupart tirés de cette classe. Critias, un des disciples de Socrate, étoit à leur tête. Dans l'espace de huit mois ils exercèrent plus de cruautés que le peuple n'en avoit exercé pendant plusieurs siècles. Quantité de citoyens, obligés d'abord de prendre la fuite, se réunirent enfin sous la conduite de Thrasybule et d'Anytus. L'oligarchie fut détruite, l'ancienne forme de gouvernement rétablie; et pour prévenir désormais toute dissention, une amnistie presque générale accorda le pardon, et ordonna l'oubli du passé. Elle fut publiée et garantie sous la foi du serment, trois ans avant la mort de Socrate [1].

Le peuple prêta le serment; mais il se rappeloit avec frayeur qu'il avoit été dépouillé de son autorité, qu'il pouvoit à tout moment la perdre encore, qu'il étoit dans la dépendance de cette Lacédémone si jalouse d'établir par-tout l'oligarchie, que les prin-

1 Andocid. de myst. p. 12.

cipaux citoyens d'Athènes entretenoient des intelligences avec elle, et se trouvoient animés des mêmes sentimens. Et que ne feroit pas cette faction cruelle dans d'autres circonstances, puisqu'au milieu des ruines de la république, il avoit fallu tant de sang pour assouvir sa fureur ?

Les flatteurs du peuple redoubloient ses alarmes, en lui représentant que des esprits ardens s'expliquoient tous les jours avec une témérité révoltante contre la nature du gouvernement populaire ; que Socrate, le plus dangereux de tous, parce qu'il étoit le plus éclairé, ne cessoit d'infecter la jeunesse d'Athènes par des maximes contraires à la constitution établie ; qu'on lui avoit entendu dire plus d'une fois, qu'il falloit être insensé pour confier les emplois et la conduite de l'état à des magistrats qu'un sort aveugle choisissoit parmi le plus grand nombre des citoyens [1] ; que docile à ses leçons, Alcibiade, outre les maux dont il avoit accablé la république [2], avoit en dernier lieu conspiré contre sa liberté ; que dans le même temps Critias et Théramène, deux autres de ses disciples, n'avoient pas rougi de se placer à la tête des trente tyrans ; qu'il falloit enfin réprimer une licence dont les suites, difficiles à prévoir, seroient impossibles à éviter.

[1] Xenoph. memor. l. 1, p. 712.

[2] Id. ibid. p. 713.

Mais quelle action intenter contre Socrate? On n'avoit à lui reprocher que des discours sur lesquels les lois n'avoient rien statué, et qui par eux-mêmes ne formoient pas un corps de délit, puisqu'ils n'avoient pas une liaison nécessaire avec les malheurs dont on avoit à se plaindre : d'ailleurs, en les établissant comme l'unique base de l'accusation, on risquoit de réveiller l'animosité des partis, et l'on étoit obligé de remonter à des événemens sur lesquels l'amnistie imposoit un silence absolu.

La trame ourdie par Anytus paroit à ces inconvéniens, et servoit à-la-fois sa haîne personnelle et la vengeance du parti populaire. L'accusateur, en poursuivant Socrate comme un impie, devoit se flatter de le perdre, parce que le peuple recevoit toujours avec ardeur ces sortes d'accusations [1], et qu'en confondant Socrate avec les autres philosophes, il étoit persuadé qu'ils ne pouvoient s'occuper de la nature, sans nier l'existence des dieux [2]. D'ailleurs la plupart des juges, ayant autre fois assisté à la représentation des Nuées d'Aristophane, avoient conservé contre Socrate ces impressions sourdes, que dans une grande ville il est si facile de recevoir, et si difficile de détruire [3].

1 Plat. in Eutyphr. t. 1, pag. 18.
p. 3.
2 Plat. in apol. t. 1,
3 Id. ibid. p. 19.

D'un autre côté, Mélitus, en le poursuivant comme le corrupteur de la jeunesse, pouvoit, à la faveur d'une allégation si vague, rappeler incidemment et sans risque, des faits capables de soulever les juges, et d'effrayer les partisans du gouvernement populaire.

Le secret de cette marche n'a pas échappé à la postérité; environ 54 ans après la mort de Socrate, l'orateur Eschine, avec qui j'étois fort lié, disoit, en présence du même tribunal, où fut plaidée la cause de ce philosophe: »Vous qui avez mis à mort »le sophiste Socrate, convaincu d'avoir don»né des leçons à Critias, l'un de ces tren»te magistrats qui détruisirent la démo»cratie [1]."

Pendant les premières procédures, Socrate se tenoit tranquille; ses disciples dans l'effroi s'empressoient de conjurer l'orage: le célèbre Lysias fit pour lui un discours touchant, et capable d'émouvoir les juges; Socrate y reconnut les talens de l'orateur, mais il n'y trouva point le langage vigoureux de l'innocence [2].

Un de ses amis, nommé Hermogène, le prioit un jour de travailler à sa défense [3], »Je »m'en suis occupé depuis que je respire, ré-

1 Æschin. in Timarch. p. 287.

2 Cicer. de orat. l. 1, c. 54, t. 1, pag. 182. Diogen. Laert. lib. 2, §. 40. Valer. Max. l. 6, c. 4, extern. n. 2.

3 Xenoph. apol. p. 701. Id. memor. l. 4, p. 816.

»pondit Socrate ; qu'on examine ma vie en»tière : voilà mon apologie.

»Cependant, reprit Hermogène, la vérité a »besoin de soutien, et vous n'ignorez pas com»bien, dans nos tribunaux, l'éloquence a »perdu de citoyens innocens, et sauvé de cou»pables. Je le sais, répliqua Socrate, j'ai même »deux fois entrepris de mettre en ordre mes »moyens de défense ; deux fois le génie qui »m'éclaire m'en a détourné, et j'ai recon»nu la sagesse de ses conseils.

»J'ai vécu jusqu'à présent le plus heu»reux des mortels ; j'ai comparé souvent mon »état à celui des autres hommes, et je n'ai »envié le sort de personne. Dois-je atten»dre que les infirmités de la vieillesse me »privent de l'usage de mes sens, et qu'en »affoiblissant mon esprit, elles ne me laissent »que des jours inutiles ou destinés à l'amer»tume [1] ? Les dieux, suivant les apparen»ces, me préparent une mort paisible, exem»pte de douleur, la seule que j'eusse pu de»sirer. Mes amis, témoins de mon trépas, »ne seront frappés ni de l'horreur du spec»tacle, ni des foiblesses de l'humanité ; et »dans mes derniers momens, j'aurai encore »assez de force pour lever mes regards sur »eux ; et leur faire entendre les sentimens de »mon cœur [2].

[1] Xenoph. memor. l. 4, p. 817.

[2] Id. in apol. p. 702.

»La postérité prononcera entre mes ju»ges et moi : tandis qu'elle attachera l'op»probre à leur mémoire, elle prendra quel»que soin de la mienne, et me rendra cette »justice, que loin de songer à corrompre mes »compatriotes, je n'ai travaillé qu'à les ren»dre meilleurs [1]."

Telles étoient ses dispositions, lorsqu'il fut assigné pour comparoître devant le tribunal des Héliastes, auquel l'Archonte-roi venoit de renvoyer l'affaire, et qui, dans cette occasion, fut composé d'environ cinq cents juges [2].

Mélitus et les autres accusateurs avoient concerté leurs attaques à loisir; dans leurs plaidoyers, soutenus de tout le prestige de l'éloquence [3], ils avoient rasemblé avec un art infini, beaucoup de circonstances propres à prévenir les juges. Je vais rapporter quelques-unes de leurs allégations, et les réponses qu'elles occasionnèrent.

Premier délit de Socrate. *Il n'admet pas les divinités d'Athènes, quoique, suivant la loi de Dracon, chaque citoyen soit obligé de les honorer* [4].

La réponse étoit facile : Socrate offroit souvent des sacrifices devant sa maison; sou-

1 Xenoph. apol. p. 706. Id. memor. lib. 4, p. 817.

2 Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 18, p. 83. Observ. manuscrites de M. Fréret sur la condamn. de Socrate.

3 Plat. apol. t. 1, p. 17.

4 Porphyr. de abstin. l. 4, p. 380.

vent il en offroit pendant les fêtes, sur les autels publics ; tout le monde en avoit été témoin, et Mélitus lui même, s'il avoit daigné y faire atention [1]. Mais, comme l'accusé s'élevoit contre les pratiques superstitieuses qui s'étoient introduites dans la religion [2], et qu'il ne pouvoit souffrir les haînes, et toutes ces passions honteuses qu'on attribuoit aux dieux [3], il étoit aisé de le noircir aux yeux de ceux à qui une piété éclairée est toujours suspecte.

Mélitus ajoutoit que, sous le nom de génies, Socrate prétendoit introduire, parmi les Athéniens, des divinités étrangères, et qu'une telle audace méritoit d'être punie, conformément aux lois. Dans cet endroit, l'orateur se permit des plaisanteries sur cet esprit dont le philosophe se glorifioit de ressentir l'inspiration secrète [4].

Cette voix, répondit Socrate, n'est pas celle d'une divinité nouvelle ; c'est celle des dieux que nous adorons. Vous convenez tous qu'ils prévoient l'avenir, et qu'ils peuvent nous en instruire ; ils s'expliquent aux uns, par la bouche de la Pythie ; aux autres, paa différens signes ; à moi, par un interpréte dont les oracles sont préférables aux indica-

1 Xenoph. in ap. p. 703. Id. memor. l. 1, pag. 708. Theodect. apol. Aristot. rhet. l. 2, c. 23, t. 2, pag. 577.

2 Plut. de gen. Socr. t. 2, p. 580.

3 Plat. in Eutyphr. t. 1. p. 6.

4 Id. in ap. t. 1, p. 31.

tions que l'on tire du vol des oiseaux ; car mes disciples témoigneront que je ne leur ai rien prédit qui ne leur soit arrivé.

A ces mots, les juges firent entendre des murmures de mécontentement [1] ; Mélitus l'auroit augmenté, s'il avoit observé qu'en autorisant les révélations de Socrate, on introduiroit tôt ou tard le fanatisme dans un pays où les imaginations sont si faciles à ébranler, et que plusieurs se feroient un devoir d'obéir plutôt aux ordres d'un esprit particulier, qu'à ceux des magistrats. Il paroît que Mélitus n'entrevit pas ce danger [2].

Second délit de Socrate. *Il corrompt la jeunesse d'Athènes.* Il ne s'agissoit pas des mœurs de l'accusé, mais de sa doctrine ; on disoit que ses disciples n'apprenoient à sa suite qu'à briser les liens du sang et de l'amitié [3]. Ce reproche, uniquement fondé sur quelques expressions malignement interprétées, ne servit qu'à déceler la mauvaise foi de l'accusateur. Mais Mélitus reprit ses avantages, quand il insinua que Socrate étoit ennemi du peuple; il parla des liaisons de ce philosophe avec Alcibiade et Critias [4]. On répondit qu'ils montrèrent des vertus, tant qu'ils furent sous sa conduite ; que leur maître avoit, dans tous les

1 Xenoph. in ap. p. 703. Id. memor. l. 1, p. 719.
2 Fréret. observ. manuscr.
3 Xenoph, in ap. p. 704.
4 Id. memor. l. 1, pag. 713.

temps, condamné les excès du premier, et que, pendant la tyrannie du second, il fut le seul qui osât s'opposer à ses volontés.

Enfin, disoit Mélitus aux juges, c'est par la voie du sort que vous avez été établis pour rendre la justice, et que plusieurs d'entre vous ont rempli des magistratures importantes. Cette forme, d'autant plus essentielle, qu'elle peut seule conserver entre les citoyens une sorte d'égalité, Socrate la soumet à la censure; et la jeunesse d'Athènes, à son exemple, cesse de respecter ce principe fondamental de la constitution [1].

Socrate, en s'expliquant sur un abus qui confioit au hasard la fortune des particuliers et la destinée de l'état, n'avoit dit que ce que pensoient les Athéniens les plus éclairés [2]. D'ailleurs de pareils discours, ainsi que je l'ai observé plus haut, ne pouvoient pas entraîner la peine de mort, spécifiée dans les conclusions de l'accusateur.

Plusieurs des amis de Socrate prirent hautement sa défense [3], d'autres écrivirent en sa faveur [4]; et Mélitus auroit succombé, si Anytus et Lycon n'étoient venus à son secours [5]. On se souvient que le premier osa représenter aux juges, ou qu'on n'auroit pas

1 Xenoph. memor. lib. 1, p. 712.
2 Isocr. areop. t. 1, p. 322.
3 Xenoph. in ap. p. 705.
4 Id. ibid. p. 701.
5 Plat. in ap. t. 1, p. 36.

dû renvoyer l'accusé à leur tribunal, ou qu'ils devoient le faire mourir, attendu que s'il étoit absous, leurs enfans n'en seroient que plus attachés à sa doctrine [1].

Socrate se défendit pour obéir à la loi [2]; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence et la dignité de la vertu. Je vais ajouter ici quelques traits du discours que ses apologistes, et Platon sur-tout, mettent dans sa bouche; ils serviront à développer son caractère.

»Je comparoîs devant ce tribunal pour la »première fois de ma vie, quoique âgé de »plus de 70 ans: ici le style, les formes, »tout est nouveau pour moi. Je vais parler une »langue étrangère; et l'unique grâce que je »vous demande, c'est d'être attentifs plutôt »à mes raisons qu'à mes paroles: car votre »devoir est de discerner la justice, le mien de »vous dire la vérité [3]."

Après s'être lavé du crime d'impiété [4], il passoit au second chef de l'accusation. »On »prétend que je corromps la jeunesse d'Athè»nes: qu'on cite donc un de mes disciples »que j'aie entraîné dans le vice [5]. J'en vois »plusieurs dans cette assemblée: qu'ils se lè»vent, qu'ils déposent contre leur corrup»teur [6]. S'ils sont retenus par un reste de con»sidération, d'où vient que leurs pères, leurs

1 Plat. in ap. t. 1, p. 29.
2 Id. ibid. p. 19.
3 Id. ibid. p. 17.
4 Id. ibid. p. 703.
5 Xenoph. in ap. p. 704.
6 Plat. in ap. t. 1, p. 33.

»frères, leurs parens n'invoquent pas, dans »ce moment, la sévérité des lois? d'où vient »que Mélitus a négligé leur témoignage? C'est »que, loin de me poursuivre, ils sont eux-»mêmes accourus à ma défense.

»Ce ne sont pas les calomnies de Mélitus »et d'Anytus qui me coûteront la vie [1]; c'est »la haîne de ces hommes vains ou injustes, »dont j'ai démasqué l'ignorance ou les vices: »haîne qui a déja fait périr tant de gens de »bien, qui en fera périr tant d'autres; car »je ne dois pas me flatter qu'elle s'épuise par »mon supplice.

»Je me la suis attirée en voulant pénétrer »le sens d'une réponse de la Pythie [2], qui »m'avoit déclaré le plus sage des hommes." Ici les juges firent éclater leur indignation [3]. Socrate continua: »Etonné de cet oracle, »j'interrogeai, dans les diverses classes des »citoyens, ceux qui jouïssoient d'une répu-»tation distinguée; je ne trouvai par-tout »que de la présomption et de l'hypocrisie. Je »tâchai de leur inspirer des doutes sur leur »mérite, et m'en fis des ennemis irréconci-»liables: je conclus de là que la sagesse »n'appartient qu'à la divinité, et que l'ora-»cle, en me citant pour exemple, a voulu »montrer que le plus sage des hommes est

1 Plat. in ap. t. 1, p. 28.
2 Id. ibid. p. 21.
3 Id. ibid. p. 703.

celui qui croit l'être le moins [1].

Si on me reprochoit d'avoir consacré tant »d'années à des recherches si dangereuses, je »répondrois qu'on ne doit compter pour rien, »ni la vie, ni la mort, dès qu'on peut être »utile aux hommes. Je me suis cru destiné à »les instruire; j'ai cru en avoir reçu la mis»sion du ciel même [2]; j'avois gardé, au pé»ril de mes jours, les postes où nos géné»raux m'avoient placé à Amphipolis, à Po»tidée, à Délium; je dois garder avec plus »de courage celui que les dieux m'ont assi»gné au milieu de vous; et je ne pourrois l'a»bandonner, sans désobéir à leurs ordres, »sans m'avilir à mes yeux [3].

»J'irai plus loin; si vous preniez aujour»d'hui le parti de m'absoudre, à condition »que je garderois le silence [4], je vous dirois: »O mes juges! je vous aime et je vous hono»re sans doute, mais je dois obéir à dieu plu»tôt qu'à vous; tant que je respirerai, je »ne cesserai d'élever ma voix, comme par »le passé, et de dire à tous ceux qui s'of»friront à mes regards: N'avez-vous pas de »honte de courir après les richesses et les »honneurs, tandis que vous négligez les tre»sors de sagesse et de vérité, qui doivent »embellir et perfectionner votre ame? Je les »tourmenterois à force de prières et de ques-

1 Plat. in ap. t. 1, p. 23.
2 Id. ibid. p. 30.
3 Id. ibid. p. 28.
4 Id. ibid. p. 29.

»tions; je les ferois rougir de leur aveugle-»ment ou de leurs fausses vertus, et leur »montrerois que leur estime place au pre-»mier rang, des biens qui ne méritent que »le mépris.

»Voilà ce que la divinité me prescrit d'an-»noncer sans interruption aux jeunes gens, »aux vieillards, aux citoyens, aux étrangers; »et comme ma soumission à ses ordres, est »pour vous le plus grand de ses bienfaits, »si vous me faites mourir, vous rejetterez le »don de dieu, et vous ne trouverez per-»sonne qui soit animé du même zèle. C'est »donc vôtre cause que je soutiens aujour-»d'hui, en paroissant défendre la mienne. Car »enfin Anytus et Mélitus peuvent me ca-»lomnier, me bannir, m'ôter la vie; mais »ils ne sauroient me nuire; ils sont plus »à plaindre que moi, puisqu'ils sont in-»justes [1].

»Pour échapper à leurs coups, je n'ai »point, à l'exemple des autres accusés, em-»ployé les menées clandestines, les sollici-»tations ouvertes. Je vous ai trop respec-»tés, pour chercher à vous attendrir par mes »larmes, ou par celles de mes enfans et de »mes amis rassemblés autour de moi [2]. C'est »au théâtre qu'il faut exciter la pitié par des »images touchantes; ici la vérité seule doit

1 Plat. in apol. p. 30.

2 Id. ibid. p. 34. Xenoph. memor. l. 4, p. 804.

»se faire entendre. Vous avez fait un ser»ment solennel de juger suivant les lois ; si »je vous arrachois un parjure, je serois vé»ritablement coupable d'impiété. Mais, plus »persuadé que mes adversaires de l'existence »de la divinité, je me livre sans crainte à sa »justice, ainsi qu'à la vôtre [1]."

JUGEMENT DE SOCRATE.

Les juges de Socrate étoient la plupart des gens du peuple, sans lumières et sans principes ; les uns prirent sa fermeté pour une insulte ; les autres furent blessés des éloges qu'il venoit de se donner [2]. Il intervint un jugement qui le déclaroit atteint et convaincu. Ses ennemis ne l'emportèrent que de quelques voix [3] ; ils en eusent eu moins encore, et auroient été punis eux-mêmes, s'il avoit fait le moindre effort pour fléchir ses juges [4].

Suivant la jurisprudence d'Athènes, il falloit un second jugement pour statuer sur la peine [5]. Mélitus, dans son accusation, concluoit à la mort. Socrate pouvoit choisir entre une amende, le bannissement, ou la prison perpétuelle. Il reprit la parole, et dit

[1] Plat. in ap. p. 35. Xenoph. memor. l. 1, p. 722.
[2] Id. ibid. p. 707.
[3] Plat. ibid. t. 1, p. 36.
[4] Xenoph. ibid. l. 4, p. 804.
[5] Cicer. de orat. c. 54, t. 1, p. 182.

qu'il s'avoueroit coupable, s'il s'infligeoit la moindre punition [1]; mais qu'ayant rendu de grands services à la république, il mériteroit d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public [2]. A ces mots, 80 des juges qui avoient d'abord opiné en sa faveur, adhérèrent aux conclusions de l'accusateur [3], et la sentence de mort fut prononcée *; elle portoit que le poison termineroit les jours de l'accusé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui pendant toute sa vie avoit appris à mourir [4]. Dans un troisième discours, il consola les juges qui l'avoient absous, en observant qu'il ne peut rien arriver de funeste à l'homme de bien, soit pendant sa vie, soit après sa mort [5]; à ceux qui l'avoient accusé ou condamné, il représenta qu'ils éprouveroient sans cesse les remords de leur conscience [6], et les reproches des hommes; que la mort étant un gain pour lui, il n'étoit point irrité contre eux, quoiqu'il eût à se plaindre

1 Plat. in ap. t. 1, p. 37. Xenoph. in apol. p. 405.

2 Plat. ibid.

3 Diog. Laert. lib. 2, §. 42.

* Suivant Plat. (in apol. t. 1, p. 38), Socrate consentit à proposer une légere amende, dont quelques-uns de ses disciples, et Platon entre autres, devoient répondre. D'autres auteurs avancent la même chose (Diog. Laert. l. 2, §. 41.) Cependant Xenophon lui fait dire qu'il ne pouvoit, sans se reconnoître criminel, se condamner à la moindre peine.

4 Plat. in Phædon. t. 1, p. 64 et 67.

5 Id. in apol. t. 1, p. 41.

6 Xenoph. in apol. p. 705. Plat. in apol. p. 39.

de leur haîne. Il finit par ces paroles : »Il »est temps de nous retirer, moi pour mou»rir, et vous pour vivre. Qui de nous jouï»ra d'un meilleur sort ? la divinité seule peut »le savoir [1]."

Qand il sortit du Palais pour se rendre à la prison, on n'aperçut aucun changement sur son visage, ni dans sa démarche. Il dit à ses disciples, qui fondoient en larmes à ses côtés ; »Eh ! pourquoi ne pleurez-vous que »d'aujourd'hui ? ignoriez-vous qu'en m'accor»dant la vie, la nature m'avoit condamné à »la perdre ? Ce qui me désespère, s'écrioit le »jeune Apollodore dans l'égarement de son »affliction, c'est que vous mourez innocent. »Aimeriez-vous mieux, lui répondit Socrate »en souriant, que je mourusse coupable?" Il vit passer Anytus, et dit à ses amis : »Voyez comme il est fier de son triomphe; »il ne sait pas que la victoire reste toujours »à l'homme vertueux [2]."

Le lendemain de son jugement, le prêtre d'Apollon mit une couronne sur la poupe de la galère qui porte tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens [3]. Depuis cette cérémonie jusqu'au retour du vaisseau, la loi défend d'exécuter les jugemens qui prononcent la peine de mort.

1 Plat. in ap. t. 1, p. 40 et 42.

2 Xenoph. in ap. p. 706.

3 Plut. in Phædon t. 1, p. 58.

Socrate passa trente jours dans la prison [1], entouré de ses disciples, qui, pour soulager leur douleur, venoient à tous momens recevoir ses regards et ses paroles ; qui, à tous momens, croyoient les recevoir pour la dernière fois.

Un jour à son réveil, il aperçut Criton, assis auprès de son lit [2] ; c'étoit un de ceux qu'il aimoit le plus. »Vous voilà plus tôt qu'à »l'ordinaire, lui dit il ; n'est-il pas grand ma»tin encore? Oui, répondit Criton, le jour »commence à peine..... *Socrate.* Je suis sur»pris que le garde de la prison vous ait per»mis d'entrer. *Crit.* Il me connoît ; je lui ai »fait quelques petits présens..... *Socr.* Y a-t»il long-temps que vous êtes arrivé ? *Crit.* »Assez de temps..... *Socr.* Pourquoi ne pas »m'éveiller ? *Crit.* Vous goûtiez un som»meil si paisible ! je n'avois garde de l'inter»rompre ; j'avois toujours admiré le calme »de votre ame, j'en étois encore plus frap»pé dans ce moment. *Socr.* Il seroit hon»teux qu'un homme de mon âge pût s'in»quiéter des approches de la mort. Mais qui »vous engage à venir si-tôt ? *Crit.* Une nou»velle accablante, non pour vous, mais pour »moi et pour vos amis ; la plus cruelle et la »plus affreuse des nouvelles. *Socr.* Le vais»seau est-il arrivé? *Crit.* On le vit hier au

[1] Xenoph. memor. lib. 4, p. 816.

[2] Plat. in Crit. t. 1, p. 48.

»soir à Sunium; il arrivera sans doute au»jourd'hui, et demain sera le jour de votre »trépas. *Socr.* A la bonne heure, puisque »telle est la volonté des dieux. *"

Alors Criton lui représenta que ne pouvant supporter l'idée de le perdre, il avoit, avec quelques amis, pris la résolution de le tirer de la prison; que les mesures étoient concertées pour la nuit suivante; qu'une légère somme leur suffiroit pour corrompre les gardes, et imposer silence à leurs accusateurs; qu'on lui ménageroit en Thessalie une retraite honorable, et une vie tranquille; qu'il ne pouvoit se refuser à leurs prières, sans se trahir lui-même, sans trahir ses enfans qu'il laisseroit dans le besoin, sans trahit ses amis, auxquels on reprocheroit à jamais de n'avoir pas sacrifié tous leurs biens, pour lui sauver la vie [1].

»Oh! mon cher Criton, répondit Socra»te, votre zèle n'est pas conforme aux prin»cipes que j'ai toujours fait profession de sui»vre, et que les plus rigoureux tourmens »ne me forceront jamais d'abandonner [2].

»Il faut écarter d'abord les reproches que »vous craignez de la part des hommes; vous »savez que ce n'est pas à l' opinion du

* Criton pensoit que le vaisseau arriveroit dans la journée au Pirée; il n'y arriva que le lendemain, et la mort de Socrate fut différée d'un jour.

[1] Plat. in Crit. t. 1, p. 44.

[2] Id. ibid. pag. 46. Xenoph. in apol. p. 705.

»grand nombre qu'il faut s'en rapporter, mais »a la décision de celui qui discerne le juste de »l'injuste, et qui n'est autre que la vérité [1]. Il »faut écarter aussi les alarmes que vous tâchez »de m'inspirer à l'égard de mes enfans; ils »recevront de mes amis les services que leur »générosité m'offre aujourd'hui [2]. Ainsi tou»te la question est de savoir s'il est confor»me à la justice, que je quitte ces lieux sans »la permission des Athéniens [3].

»Ne sommes-nous pas convenus souvent »que dans aucune circonstance, il n'est per»mis de rendre injustice pour injustice [4]? N'a»vons nous pas reconnu encore que le pre»mier devoir du citoyen est d'obéir aux lois, »sans qu'aucun prétexte puisse l'en dispenser? »Or, ne seroit ce pas leur ôter toute leur »force et les anéantir, que de s'opposer à »leur exécution? Si j'avois à m'en plaindre, »j'étois libre, il dépendoit de moi de passer »en d'autres climats [5]; mais j'ai porté jus»qu'à présent leur joug avec plaisir, j'ai mil»le fois éprouvé les effets de leur protection »et de leur bienfaisance; et, parce que des »hommes en ont abusé pour me perdre, vous »voulez que, pour me venger d'eux, je dé»truise les lois, et que je conspire contre ma »patrie, dont elles sont le soutien!

1 Plat. in Crit. t. 1, p. 48.
2 Id. ibid. p. 54.
3 Id. ibid. p. 48.
4 Id. ibid. p. 49.
5 Id. ibid. p. 51.

»J'ajoute qu'elles m'avoient préparé une res-»source. Je n'avois, après la première senten-»ce, qu'à me condamner au bannissement; »j'ai voulu en subir une seconde, et j'ai dit »tout haut que je préférois la mort à l'exil [1]. »Irai-je donc, infidèle à ma parole ainsi qu'à »mon devoir, montrer aux nations éloignées »Socrate proscrit, humilié, devenu le cor-»rupteur des lois, et l'ennemi de l'autorité, »pour conserver quelques jours languissans »et flétris? Irai-je y perpétuer le souvenir de »ma foiblesse et de mon crime, et n'oser »y prononcer les mots de justice et de ver-»tu, sans en rougir moi-même, et sans m'at-»tirer les reproches les plus sanglans? Non, »mon cher ami, restez tranquille, et lais-»sez-moi suivre la voie que les dieux m'ont »tracée [2]."

Deux jours après cette conversation [3], les onze magistrats qui veillent à l'exécution des criminels, se rendirent de bonne heure à la prison, pour le délivrer de ses fers, et lui annoncer le moment de son trépas [4]. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite; ils étoient à peu près au nombre de vingt; ils trouvèrent auprès de lui Xanthippe, son épouse, tenant le plus jeune de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut, elle s'écria d'une

1 Plat. in Crit. t. 1, p. 52.
2 Id. in apol. t. 1, p. 54.
3 Id. ibid., p. 44.
4 Plat. in Phædon. t. 1, p. 59.

voix entrecoupée de sanglots : »Ah ! voilà vos »amis, et c'est pour la dernière fois !" Socrate ayant prié Criton de la faire ramener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux, et se meurtrissant le visage [1].

Jamais il ne s'étoit montré à ses disciples avec tant de patience et de courage ; ils ne pouvoient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être pénétrés de plaisir. Dans son dernier entretien, il leur dit qu'il n'étoit permis à personne d'attenter à ses jours, parce que, placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux [2] ; que pour lui, résigné à leur volonté, il soupiroit après le moment qui le mettroit en possession »du bonheur qu'il avoit tâché de mériter par sa conduite [3]. De là, passant au dogme de l'immortalité de l'ame, il l'établit par une foule de preuves qui justifioient ses espérances : »Et »quand même, disoit-il, ces espérances ne »seroient pas fondées, outre que les sacrifi»ces qu'elles exigent, ne m'ont pas empê»ché d'être le plus heureux des hommes, elles »écartent loin de moi les amertumes de la »mort, et répandent sur mes derniers mo»mens une joie pure et délicieuse [4].

1 Plat. in Phædon. t. 1, p. 60.
2 Id. ibid. p. 62.
3 Id. ibid. p. 67 et 68.
4 Id. ibid. p. 91 et 114.

»Ainsi, ajouta-t-il, tout homme qui re-»nonçant aux voluptés, a pris soin d'embel-»lir son ame, non d'ornemens étrangers, mais »des ornemens qui lui sont propres, tels que »la justice, la tempérance et les autres ver-»tus, doit être plein d'une entière confiance, »et attendre paisiblement l'heure de son tré-»pas. Vous me suivrez quand la vôtre sera »venue; la mienne approche, et, pour me »servir de l'expression d'un de nos poètes, »j'entends déja sa voix qui m'appelle.

»N'auriez-vous pas quelque chose à nous »prescrire à l'égard de vos enfans et de vos af-»faires, lui demanda Criton? Je vous réitère »le conseil que je vous ai souvent donné, ré-»pondit Socrate, celui de vous enrichir de »vertus. Si vous le suivez, je n'ai pas besoin »de vos promesses; si vous le négligez, el-»les seroient inutiles à ma famille [1]."

Il passa ensuite dans une petite pièce pour se baigner: Criton le suivit; ses autres amis s'entretinrent des discours qu'ils venoient d'entendre, et de l'état où sa mort alloit les réduire: ils se regardoient déja comme des orphelins privés du meilleur des pères, et pleuroient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui présenta ses trois enfans; deux étoient encore dans un âge fort tendre; il donna quelques ordres aux femmes qui les avoient

1 Plat. in Phædon. t. 1, p. 115.

amenés, et après les avoir renvoyés, il vint rejoindre ses amis [1].

Un moment après, le garde de la prison entra. »Socrate, lui dit-il, je ne m'attends »pas aux imprécations dont me chargent ceux »à qui je viens annoncer qu'il est temps de »prendre le poison. Comme je n'ai jamais vu »personne ici qui eût autant de force et de »douceur que vous, je suis assuré que vous n'ê»tes pas fâché contre moi, et que vous ne m'at»tribuez pas votre infortune; vous n'en connois»sez que trop les auteurs. Adieu, tâchez de »vous soumettre à la nécessité." Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. »Adieu, lui répondit Socrate, je »suivrai votre conseil;" et se tournant vers ses amis: »Que cet homme a bon cœur, leur »dit-il! Pendant que j'étois ici, il venoit quel»quefois causer avec moi.... Voyez comme »il pleure.... Criton, il faut lui obéir: qu'on »apporte le poison, s'il est prêt; et s'il ne »l'est pas, qu'on le broye au plus tôt."

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'étoit pas encore couché, que d'autres avoient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. »Ils avoient leurs raisons, dit So»crate, et j'ai les miennes pour en agir autre»ment [2]."

[1] Plat. in Phædon t. 1, p. 116 et 117.

[2] Id. ibid. p. 116.

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés, un domestique apporta la coupe fatale; Socrate ayant demandé ce qu'il avoit à faire. „Vous promener après avoir „pris la potion, répondit cet homme, et „vous coucher sur le dos quand vos jambes „commenceront à s'appesantir." Alors, sans changer de visage, et d'une main assurée, il prit la coupe, et après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approcha de sa bouche.

Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les ames, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux; les uns, pour les cacher, jetoient leur manteau sur leur tête; les autres se levoient en sursaut, pour se dérober à sa vue; mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui, ils s'aperçurent qu'il venoit de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop long temps contenue, fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faisoit retentir la prison de hurlemens affreux [1]. „Que faites-vous, mes amis, leur dit Socrate, „sans s'émouvoir? J'avois écarté ces femmes, „pour n'être pas témoin de pareilles foiblesses. Rappelez votre courage; j'ai toujours „ouï dire que la mort devoit être accompagnée de bons augures."

Cependant il continuoit à se promener: dès

[1] Plat. in Phædon. t. 1, p. 117.

qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit, et s'enveloppa de son manteau. Le domestique montroit aux assistans les progrès successifs du poison. Déja un froid mortel avoit glacé les pieds et le jambes; il étoit près de s'insinuer dans le cœur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton : »Nous devons un coq à Esculape; »n'oubliez pas de vous acquitter de ce vœu *. »Cela sera fait, répondit Criton : mais n'a»vez-vous pas encore quelque ordre à nous »donner?" Il ne répondit point : un instant après il fit un petit mouvement ; le domestique l'ayant découvert, reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes [1] ; le seul peut-être qui sans crainte d'être démenti, pût dire hautement : Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice [2] **.

* On sacrifioit cet animal à Esculape (Voyez Pompeius Festus, de signif. verb. l. 9, p. 189.)

[1] Plat. in Phædon. t. 1, p. 118. Xenoph. memor. l. 4, p. 818.

[2] Xenoph. ibid. l. 1, p. 721 ; l. 4, p. 805.

** Voyez la note à la fin du volume.

CHAPITRE LXVIII.

Fêtes et Mystères d'Eleusis.

Je vais parler du point le plus important de la religion des Athéniens, de ces mystères, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, dont les cérémonies n'inspirent pas moins de terreur que de vénération, et dont le secret n'a jamais été révélé que par quelques personnes dévouées aussitôt à la mort et à l'exécration publique [1] : car la loi n'est pas satisfaite par la perte de leur vie et la confiscation de leurs biens ; une colonne exposée à tous les yeux, doit encore perpétuer le souvenir du crime et de la punition [2].

De tous les mystères érablis en l'honneur de différentes divinités, il n'en est pas de plus célèbres que ceux de Cérès. C'est elle-même, diton, qui en régla les cérémonies. Pendant qu'elle parcouroit la terre, sur les traces de Proserpine enlevée par Pluton, elle arriva dans la plaine d'Eleusis, et flattée de l'accueil qu'elle reçut des habitans, elle leur accorda deux bienfaits signalés, l'art de l'agriculture, et la connoissance de la doctrine

1 Meurs. in Eleus. c. 20. 2 Andoc. de myst. p. 7.

sacrée [1]. On ajoute que les petits mystères qui servent de préparation aux grands, furent institués en faveur d'Hercule [2].

Mais laissons au vulgaire de si vaines traditions; il seroit moins essentiel de connoître les auteurs de ce système religieux, que d'en pénétrer l'objet. On prétend que par-tout où les Athéniens l'ont introduit, il a répandu l'esprit d'union et d'humanité [3]; qu'il purifie l'ame de son ignorance et de ses souillures [4]; qu'il procure l'assistance particulière des dieux [5], les moyens de parvenir à la perfection de la vertu, les douceurs d'une vie sainte [6], l'espérance d'une mort paisible et d'une félicité qui n'aura point de bornes [7]. Les initiés occuperont une place distinguée dans les champs Elysées [8]; ils jouïront d'une lumière pure [9], et vivront dans le sein de la divinité [10]: tandis que les autres habite-

1 Isocr. paneg. t. 1, p. 132. Aristid. Eleus. orat. t. 1, p. 450.

2 Meurs. in Eleus c. 5.

3 Cicer. de leg. l. 2, c. 14, t. 3, p. 148. Diod. Sic. l. 13, p. 155.

4 Augustin. de Trinit. l. 4, c. 10, t. 8, pag. 819. Procl. in rep. Plat. 369.

5 Sopat. divis. quæst. t. 1, p. 370.

6 Id. ibid. p. 335.

7 Isocr. ibid. Cicer. ibid. Crinag. in anthol. l. 1, c. 28.

8 Diog. Laert. l. 6, §. 39. Axioch. ap. Plat. t. 3, p. 371.

9 Pind. ap. Clem. Alex. strom. l. 3, p. 518. Aristoph. in ran. v. 155 et 457. Spanh. ibid. p. 304. Sophocl. ap. Plut. de aud. poet. t. 2, p. 21.

10 Plat. in Phæd. t. 1, p. 69 et 81.

ront, après leur mort, des lieux de ténèbres et d'horreur [1].

Pour éviter une pareille alternative, les Grecs viennent de toutes parts mendier à Eleusis le gage du bonheur qu'on leur annonce. Dès l'âge le plus tendre, les Athéniens sont admis aux cérémonies de l'initiation [2]; et ceux qui n'y ont jamais participé, les demandent avant de mourir [3]; car les menaces et les peintures des peines d'une autre vie, regardées auparavant comme un sujet de dérision, font alors une impression plus vive sur les esprits, et les remplissent d'une crainte qui va quelquefois jusqu'à la foiblesse [4].

Cependant quelques personnes éclairées ne croient pas avoir besoin de une telle association, pour être vertueuses. Socrate ne voulut jamais s'y faire agréger, et ce refus laissa quelques doutes sur sa religion [5]. Un jour, en ma présence, on exhortoit Diogène à contracter cet engagement; il répondit: „Patæ„cion, ce fameux voleur, obtint l'initiation;

1 Plat. in Phæd. p. 69. Id. in Gorg. t. 1, p. p. 493. Id. de rep. t. 2, pag. 363. Aristoph. in ran. v. 145. Spanh. ibid. Pausan. l. 10, c. 31, p. 876.

2 Terent. in Phorm. act. 1, scen. 1, v. 15. Donat. ibid. Turneb. adv. l. 3, c. 6. Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 4, p. 654. Note de Mme. Dacier sur le passage de Tercuce.

3 Aristoph. in pac. v. 374.

4 Plat. de rep. l. 1, p. 330. Zaleuc. ap. Stob. serm. 42, p. 279.

5 Lucian. in Demonact. t. 2, p. 380.

„Epaminondas et Agésilas ne la sollicitèrent „jamais. Puis-je croire que le premier sera „heureux dans les champs Elysées, tandis que „les seconds seront traînés dans les bourbiers „des enfers [1] ?"

Tous les Grecs peuvent prétendre à la participation des mystères [2] : une loi ancienne en exclut les autres peuples [3] ; on m'avoit promis de l'adoucir en ma faveur ; j'avois, pour moi, le titre de citoyen d'Athènes, et la puissante autorité des exemples [4]. Mais comme il falloit promettre de m'astreindre à des pratiques et à des abstinences qui auroient gêné ma liberté, je me contentai de faire quelques recherches sur cette institution, et j'en appris des détails que je puis exposer sans parjure. Je vais les joindre au récit du dernier voyage que je fis à Eleusis, à l'occasion des grands mystères qu'on y célèbre tous les ans [5], le 15 du mois de boédromion [6] *. La fête des petits mystères est également annuelle, et tombe six mois auparavant.

Pendant qu'on solennise la première, tou-

1 Plut. de aud. poet. t. 2, p. 21. Diog. Laert. l. 6, §. 39.
2 Herodot. l. 8, c. 65.
3 Meurs. in Eleus. cap. 19.
4 Id. ibid.
5 Herodot. l. 8, c. 65.
6 Julian. orat. 5, p. 173. Petav. de doct. temp. l. 1, c. 8, t. 1, p. 10. Id. in Themist. pag. 408.

* Dans le cycle de Méton, le mois boédromion commençoit l'un des jours compris entre le 23 du mois d'août et le 21 du mois de Septembre.

te poursuite en justice est sévérement prohibée ; toute saisie contre un débiteur déja condamné, doit être suspendue. Le lendemain des fêtes, le Sénat fait des perquisitions sévères contre ceux qui, par des actes de violence, ou par d'autres moyens, auroient troublé l'ordre des cérémonies [1]. La peine de mort ou de fortes amendes, sont prononcées contre les coupables [2]. Cette rigueur est nécessaire, peut-être, pour maintenir l'ordre parmi cette multitude immense qui se rend à Eleusis [3]. En temps de guerre les Athéniens envoient de toutes parts des députés offrir des sauf-conduits à ceux qui désirent y venir [4], soit à titre d'initiés, soit comme simples spectateurs [5].

Je partis avec quelques-uns de mes amis, le 14 de Boédromion, dans la 2.e année de la 109.e olympiade *. La porte par où l'on sort d'Athènes, s'appelle la porte sacrée ; le chemin qui de là conduit à Eleusis, se nomme la voie sacrée [6] ; l'intervalle entre ces deux

1 Andocid. de myst. p. 15 etc.

2 Demosth. in Mid. p. 631. Pet. leg. Att. p. 36.

3 Herodot. lib. 8, cap. 65.

4 Æschin. de fals. leg. p. 416.

5 Lys. in Andocid. p. 106.

* Dans cette année, le premier de boédromion concouroit avec le 20 de notre mois de Septembre; le 14 de boédromion avec le 4 de notre mois d'Octobre. Les fêtes commencèrent le 5 Octob. de l'an 343 avant J. C.

6 Meurs. in Eleus. cap. 27.

villes, est d'environ 100 stades *. Après avoir traversé une colline assez élevée, et couverte de lauriers-roses [1], nous entrâmes dans le territoire d'Eleusis, et nous arrivâmes sur les bords de deux petits ruisseaux, consacrés, l'un à Cérès, et l'autre à Proserpine. J'en fais mention, parce que les prêtres du temple ont seuls le droit d'y pêcher, que les eaux en sont salées, et que l'on en fait usage dans les cérémonies de l'initiation [2].

Plus loin, sur le pont d'une rivière qui porte le nom de Céphise, comme celle qui coule auprès d'Athènes, nous essuyâmes des plaisanteries grossières de la part d'une nombreuse populace. Pendant les fêtes, elle se tient dans cette espèce d'embuscade, pour s'égayer aux dépens de tous ceux qui passent, et sur-tout des personnes les plus distinguées de la république [3]. C'est ainsi, disoit-on, que Cérès, en arrivant à Eleusis, fut accueillie par une vieille femme, nommée Iambé [4].

A une légère distance de la mer, se prolonge dans la plaine, du nord-ouest au sud-est, une grande colline, sur le penchant et

* Environ 3 lieues et trois quarts.

1 Spon. voyag. t. 2, p. 161. Whel. a journ. book 6, p. 425. Pocok. t. 2, part. 2, p. 170.

2 Pausan. l. 1, c. 38, p. 91. Hesych. in *Peitoi*. Spon. voyag. t. 2, p. 161. Whel. a journ. book 6, p. 425.

3 Strab. l. 9, pag. 400. Hesych. et Suid. in *Gephur*.

4 Apollod. l. 1, p. 17.

à l'extrémité orientale de laquelle on a placé le fameux temple de Cérès et de Proserpine [1]. Au dessous est la petite ville d'Eleusis. Aux environs et sur la colline même, s'élèvent plusieurs monumens sacrés, tels que des chapelles et des autels [2]; de riches particuliers d'Athènes y possèdent de belles maisons de campagne [3].

Le temple, construit par les soins de Périclès, en marbre Pentélique [4], sur le rocher même qu'on avoit applani, est tourné vers l'orient. Il est aussi vaste que magnifique; l'enceinte qui l'entoure, a du nord au midi environ 384 pieds, du levant au couchant environ 325 [5] *. Les plus célèbres artistes furent chargés de conduire ces ouvrages à leur perfection [6].

Parmi les ministres attachés au temple, on en remarque quatre principaux [7]. Le premier est l'Hiérophante; son nom désigne celui qui révèle les choses saintes [8], et sa principale fonction est d'initier aux mystères. Il paroît avec une robe distinguée, le front orné d'un

1 Note manuscr. de M. Wood. Chandl. trav. in Grece, p. 190.

2 Pausan. l. 1, c. 38, p. 93.

3 Demosth. in Mid. p. 628.

4 Wood. not. manuscr. Whel. a journ. book 6, p. 427.

5 Id. ibid.

* Longuer, environ 363 de nos pieds; largeur, environ 307.

6 Strab. l. 9, pag. 395. Vitruv. in præf. l. 7, pag. 125. Plut. in Pericl. t. 1, p. 159.

7 Meurs in Eleus. c. 13. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 21, p. 93.

8 Hesych. in *Ieroph.*

diadême, et les cheveux flottans sur ses épaules [1]; il faut que son âge soit assez mûr pour répondre à la gravité de son ministère, et sa voix assez belle pour se faire écouter avec plaisir [2]. Son sacerdoce est à vie [3]; dès le moment qu'il en est revêtu, il doit s'astreindre au célibat; on prétend que des frictions de cigüe le mettent en état d'observer cette loi [4].

Le second des ministres est chargé de porter le flambeau sacré dans les cérémonies et de purifier ceux qui se présentent à l'initiation; il a, comme l'Hiérophante, le droit de ceindre le diadême [5]. Les deux autres sont le héraut sacré, et l'assistant à l'autel; c'est au premier qu'il appartient d'écarter les profanes, et d'entretenir le silence et le recueillement parmi les initiés; le second doit aider les autres dans leurs fonctions [6].

La sainteté de leur ministère est encore relevée par l'éclat de la naissance. On choisit l'Hiérophante dans la maison des Eumolpides [7], l'une des plus anciennes d'Athènes; le héraut sacré dans celle des Céryces, qui est une branche des Eumolpides [8]; les deux autres appartiennent à des familles également il-

1 Arrian. in Epict. l. 3, cap. 21, pag. 441. Plut. in Alcib. t. 1, p. 202.
2 Arrian. ibid. Philostr. in vit. soph. l. 2, p. 600.
3 Pausan. l. 2, c. 14, p. 142.
4 Meurs. in Eleus. cap. 13.
5 Id. ibid. c. 14.
6 Id. ibid.
7 Hesych. in *Eumolp.*
8 Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 21, p. 96.

lustres [1]. Ils ont tous quatre au dessous d'eux plusieurs ministres subalternes, tels que des interprêtes, des chantres et des officiers chargés du détail des processions, et des différentes espèces de cérémonies [2].

On trouve encore à Eleusis des prêtresses consacrées à Cérès et à Proserpine. Elles peuvent initier certaines personnes [3], et, en certains jours de l'année, offrir des sacrifices pour des particuliers [4].

Les fêtes sont présidées par le second des Archontes, spécialement chargé d'y maintenir l'ordre, et d'empêcher que le culte n'y reçoive la moindre atteinte. Elles durent plusieurs jours. Quelquefois les initiés interrompent leur sommeil, pour continuer leurs exercices: nous les vîmes pendant la nuit, sortir de l'enceinte, marchant deux à deux, en silence, et tenant chacun une torche allumée [5]. En rentrant dans l'asyle sacré, ils précipitoient leur marche, et j'appris qu'ils alloient figurer les courses de Cérès et de Proserpine, et que dans leurs evolutions rapides, ils secouoient leurs flambeaux, et se les transmettoient fréquemment les uns aux autres. La flamme qu'ils en font jaillir sert, dit-on, à purifier les ames; et de-

1 Pausan. l. 1, c. 37, p. 89.
2 Poll. l. 1, c. 1, §. 35.
3 Suid. in *Philleid.*
4 Demost. in Neær. p. 880. Tayl. not. ad Demosth. t. 3, p. 623.
5 Whel. a journ. book. 6, p. 428. Spon, voyag. t. 2, p. 166.

vient le symbole de la lumière qui doit les éclairer [1].

Un jour, on célébra des jeux en l'honneur des Déesses [2]. De fameux athlètes, partis de différens cantons de la Grèce, s'étoient rendus aux fêtes ; et le prix du vainqueur fut une mesure de l'orge recueillie dans la plaine voisine, dont les habitans instruits par Cérès, ont les premiers cultivé cette espèce de blé [3].

Au sixième jour, le plus brillant de tous, les ministres du temple et les initiés conduisirent d'Athènes à Eleusis la statue d'Iacchus [4], qu'on dit être fils de Cérès ou de Proserpine. Le Dieu, couronné de myrte [5], tenoit un flambeau [6]. Environ trente mille personnes l'accompagnoient [7]. Les airs retentissoient au loin du nom d'Iacchus [8] ; la marche, dirigée par le son des instrumens et le chant des hymnes [9], étoit quelquefois suspendue par des sacrifices et des danses [10]. La statue fut introduite dans le temple d'Eleusis, et ramenée ensuite dans le sien avec le même appareil et les mêmes cérémonies.

1 Meurs. in Eleus. cap. 26.

2 Meurs. in Eleus. ibid. c. 28.

3 Pausan. l. 1, c. 38, p. 93.

4 Plut. in Phoc. t. 1, p. 754. Meurs. in Eleus. c. 27.

5 Aristoph. in ran. v. 333.

6 Pausan. l. 1, cap. 2, p. 6.

7 Herodot. l. 8, c. 65.

8 Aristoph. ibid. v. 319. Hésych. in *Iac.*

9 Vell. Paterc. lib. 1, cap. 4.

10 Plut. in Alcib. t. 1, p. 210.

Plusieurs de ceux qui suivoient la procession n'avoient encore participé qu'aux petits mystères célebrés tous les ans dans un petit temple situé auprès de l'Ilissus, aux portes d'Athènes [1]. C'est là qu'un des prêtres du second ordre est chargé d'examiner et de préparer les candidats [2]; il les exclut, s'ils se sont mêlés des prestiges, s'ils sont coupables de crimes atroces, et sur-tout s'ils ont commis un meurtre même involontaire [3]; il soumet les autres à des expiations fréquentes; et leur faisant sentir la nécessité de préférer la lumière de la vérité aux ténèbres de l'erreur [4], il jette dans leur esprit les semences de la doctrine sacrée [5], et les exhorte à réprimer toute passion violente [6], à mériter par la pureté de l'esprit et du cœur, l'ineffable bienfait de l'initiation [7].

Leur noviciat est quelquefois de plusieurs années : il faut qu'il dure au moins une année entière [8]. Pendant le temps de leurs épreuves, il se rendent aux fêtes d'Eleusis; mais ils se tiennent à la porte du temple,

1 Meurs. in Eleus. cap. 7. Polyæn. strateg. l. 5, c. 17, §. 1. Eustath. in Iliad. 2, p. 361. Steph. Hesych. et Etymol. magn. in *Agr.*

2 Hesych. in *Ydran.*

3 Julian. orat. 5, pag. 173. Meurs in Eleus c. 19.

4 Clem. Alex. strom. l. 1, p. 325; l. 7, p. 845.

5 Id. ibid. l. 5, p. 689.

6 Porphyr. ap. Stob. eclog. phys. p. 142.

7 Arrian. in Epict. l. 3, c. 21, p. 440. Liban. declam. 19, t. 1, p. 495.

8 Meurs. ibid. c. 8.

et soupirent après le moment qu'il leur sera permis d'y pénétrer [1].

Il étoit enfin arrivé ce moment : l'initiation aux grands mystères avoit été fixée à la nuit suivante. On s'y préparoit par des sacrifices et des vœux que le second des Archontes, accompagné de quatre assistans, nommés par le peuple [2], offroit pour la prospérité de l'état [3]. Les novices étoient couronnés de myrte [4].

Leur robe semble contracter en cette occasion un tel caractère de sainteté, que la plupart la portent jusqu'à ce qu'elle soit usée, que d'autres en font des langes pour leurs enfans, ou la suspendent au temple [5]. Nous les vîmes entrer dans l'enceinte sacrée ; et le lendemain, un des nouveaux initiés, qui étoit de mes amis, me fit le récit de quelques cérémonies dont il avoit été le témoin.

Nous trouvâmes, me dit-il, les ministres du temple revêtus de leurs habits pontificaux. L'Hiérophante, qui dans ce moment représente l'auteur de l'univers, avoit des symboles qui désignent la puissance suprême ; le porte-flambeau et l'assistant de l'autel paroissoient avec les attributs du soleil et

1 Petav. ad Themist. p. 414.
2 Aristot. ap. Harpocr. et Suid. in *Epimel.*
3 Lys in Andocid. pag. 105. Meurs. in Eleus. c. 15.
4 Schol. Sophoc. in Œdip. col. v. 713.
5 Meurs. ibid. c. 12.

de la lune; le héraut sacré, avec ceux de Mercure [1].

Nous étions à peine placés, que le héraut s'écria: »Loin d'ici les profanes, les impies, »et tous ceux dont l'ame est souillée de crimes [2].» Après cet avertissement la peine de mort seroit décernée contre ceux qui auroient la témérité de rester dans l'assemblée, sans en avoir le droit [3]. Le second des ministres fit étendre sous nos pieds les peaux des victimes offertes en sacrifice, et nous purifia de nouveau [4]. On lut à haute voix les rituels de l'initiation [5], et l'on chanta des hymnes en l'honneur de Cérès.

Bientôt un bruit sourd se fit entendre. La terre sembloit mugir sous nos pas [6]; la foudre et les éclairs ne laissoient entrevoir que des phantômes et des spectres errans dans les ténèbres [7]. Ils remplissoient les lieux saints de hurlemens qui nous glaçoient d'effroi, et de gémissemens qui déchiroient nos ames. La douleur meurtrière, les soins dévorans, la pauvreté, les maladies, la mort se présen-

1 Euseb. præp. evang. l. 3, c. 12, p. 117.

2 Sueton. in Ner. c. 34. Capitol. in Anton. philos. p. 33. Lamprid. in Alex. Sev. p. 119.

3 Liv. lib. 31, c. 14.

4 Hesych. et Suid. in *Dios Kod.*

5 Meurs in Eleus c. 10.

6 Virg. æneid. l. 6, v. 255. Claud. de rapt. Proserp. lib. 1, v. 7.

7 Dion. Chrysost. orat. 12, p. 202. Themisth. orat. 20, p. 235. Meurs. c. 11. Dissert. tirées de Warburt. t. 1, p. 299.

toient à nos yeux sous des formes odieuses et funèbres [1]. L'Hiérophante expliquoit ces divers emblêmes, et ses peintures vives redoubloient nôtre inquiétude et nos frayeurs.

Cependant, à la faveur d'une foible lumière [2], nous avancions vers cette région des enfers, où les ames se purifient, jusqu'à ce qu'elles parviennent au séjour du bonheur. Au milieu de quantité de voix plaintives, nous entendîmes les regrets amers de ceux qui avoient attenté à leurs jours [3]. »Ils sont punis, disoit l'Hiéro»phante, parce qu'ils ont quitté le poste »que les dieux leur avoient assigné dans ce »monde [4]."

A peine eut-il proféré ces mots, que des portes d'airain, s'ouvrant avec un fracas épouvantable, présentèrent à nos regards les horreurs du tartare [5]. Il ne retentissoient que du bruit des chaînes, et des cris des malheureux; et ces cris lugubres et perçans laissoient échapper par intervalles ces terribles paroles: »Apprenez, par notre exem»ple, à respecter les dieux, à être justes

1 Virgil. æneid. l. 6, v. 275. Orig. cont. Cels. l. 4, p. 671.

2 Lucian. in catapl. t. 1, p. 643.

3 Virgil. ibid. p. 434.

4 Plat. in Phædon. t. 1, p. 62. Id. de leg. l. 9, t. 2, p. 870.

5 Virgil. æneid. l. 6, v. 572.

et reconnoissans [1]." Car la dureté du cœur, l'abandon des parens, toutes les espèces d'ingratitude, sont soumises à des châtimens, ainsi que les crimes qui échappent à la justice des hommes ou qui détruisent le culte des dieux [2]. Nous vîmes les Furies, armées de fouets, s'acharner impitoyablement sur les coupables [3].

Ces tableaux effrayans, sans cesse animés par la voix sonore et majestueuse de l'Hiérophante, qui sembloit exercer le ministère de la vengeance céleste, nous remplissoient d'épouvante, et nous laissoient à peine le temps de respirer, lorsqu'on nous fit passer en des bosquets délicieux, sur des prairies riantes, séjour fortuné, image des champs Elysées, où brilloit une clarté pure, où des voix agréables faisoient entendre des sons ravissans [4]; lorsque, introduits ensuite dans le lieu saint, nous jetâmes les yeux sur la statue de la déesse, resplendissante de lumière, et parée de ses plus riches ornemens [5]. C'étoit là que devoient finir nos épreuves, et c'est là que nous avons vu, que nous avons entendu des choses qu'il n'est pas permis de

1 Id. ibid. v. 620. Pind. pyth. 2, v. 40.

2 Virgil. ibid. v. 608. Disert. tirées de Warburt. t. 1, p. 332.

3 Virg. ibid. Lucian. in catapl. t. 1, p. 644.

4 Virg. æneid. lib. 6, v. 638. Stob. serm. 119, pag. 604.

5 Themist. orat. 20, p. 235.

révéler *. J'avouerai seulement que dans l'ivresse d'une joie sainte, nous avons chanté des hymnes, pour nous féliciter de notre bonheur [1] **.

Tel fut le récit du nouvel initié; un autre m'apprit une circonstance qui avoit échappé au premier. Un jour, pendant les fêtes, l'Hiérophante découvrit ces corbeilles mystérieuses, qu'on porte dans les processions, et qui sont l'objet de la vénération publique. Elles renferment les symboles sacrés, dont l'inspection est interdite aux profanes, et qui ne sont pourtant que des gâteaux de différentes formes, des grains de sel, et d'autres objets [2] relatifs, soit à l'histoire de Cérès, soit aux dogmes enseignés dans les mystères. Les initiés, après les avoir transportés d'une corbeille dans l'autre, affirment qu'ils ont jeûné, et bu le cicéon [3] ***.

Parmi les personnes qui n'étoient pas initiées, j'ai vu souvent des gens d'esprit se communiquer leurs doutes sur la doctrine

* Voyez la note à la fin du volume.

1 Aristoph. in ran. v. 451.

** Voyez la note à la fin du volume.

2 Clem. Alex. cohort. ad gent. p. 19.

3 Clem. Alex. cohort. ad gent. p. 18. Meurs. in Eleus. cap. 10.

*** Espèce de boisson, ou plutôt de bouillie, qu'on avoit présentée à Cerès. (Clem. Alex. cohort. ad gent. p. 17. Athen. l. 11, c. 12, p. 492. Casaub. ibid. p. 512. Turneb. advers. l. 12, c. 8.)

qu'on enseigne dans les mystères de Cérès. Ne contient-elle que l'histoire de la nature et de ses révolutions [1] ? N'a-t-on d'autre but que de montrer qu'à la faveur des lois et de l'agriculture [2], l'homme a passé de l'état de barbarie à l'état de civilisation ? Mais pourquoi de pareilles notions seroient elles couvertes d'un voile ? Un disciple de Platon proposoit avec modestie une conjecture que je vais rapporter *.

Il paroît certain, disoit il, qu'on établit dans les mystères, la nécessité des peines et des récompenses qui nous attendent après la mort, et qu'on y donne aux novices la représentation des différentes destinées que les hommes subissent dans ce monde et dans l'autre [3]. Il paroît aussi que l'Hiérophante leur apprend que parmi ce grand nombre de divinités, adorées par la multitude, les unes sont de purs génies, qui, ministres des volontés d'un Etre suprême, règlent sous ses ordres les mouvemens de l'univers [4]; et les autres furent de simples mortels, dont on conserve encore les tombeaux en plusieurs endroits de la Grèce [5].

1 Cicer. de nat. deor. l. 1, c. 42, t. 2, p. 433.

2 Varr. ap. Aug. de civ. Dei, lib. 7, c. 20, t. 7, pag. 177.

* Voyez la note à la fin du volume.

3 Orig. cont. Cels. l. 3, t. 1, p. 501; l. 8, p. 777. Dissert. tirees de Warburt. t. 1, p. 175.

4 Plat. in conv. t. 3, p. 202. Plut. de orac. def. t. 2, p. 417.

5 Cicer. tuscul. l. 1, c. 13, t. 2, p. 243. Id. de nat.

D'après ces notions, n'est-il pas naturel de penser que, voulant donner une plus juste idée de la divinité [1], les instituteurs des mystères s'efforcèrent de maintenir un dogme dont il reste des vestiges plus ou moins sensibles dans les opinions et les cérémonies de presque tous les peuples, celui d'un Dieu, principe et fin de toutes choses? Tel est, à mon avis, le secret auguste qu'on révèle aux initiés.

Des vues politiques favorisèrent sans doute l'établissement de cette association religieuse. Le polythéisme étoit généralement répandu, lorsqu'on s'aperçut des funestes effets qui résultoient pour la morale, d'un culte dont les objets ne s'étoient multipliés que pour autoriser toutes les espèces d'injustices et de vices: mais ce culte étoit agréable au peuple, autant par son ancienneté que par ses imperfections mêmes. Loin de songer vainement à le détruire on tâcha de le balancer par une religion plus pure, et qui répareroit les torts que le polythéisme faisoit à la société. Comme la multitude est plus aisément retenue par les lois que par les mœurs, on crut pouvoir l'abandonner à des superstitions, dont il seroit facile d'arrêter les abus; comme les citoyens éclairés doivent être plutôt conduits par les mœurs que par les lois, on crut devoir leur communiquer

deor. l. 2, c. 24, t. 2, pag. 454. Lactant. divin. instit. l. 5, c. 20.

1 Etymol. magn. in *Tellet.*

une doctrine propre à inspirer des vertus.

Vous comprenez déja pourquoi les dieux sont joués sur le théâtre d'Athènes : les magistrats délivrés des fausses idées du polythéisme, sont très éloignés de réprimer une licence qui ne pourroit blesser que le peuple, et dont le peuple s'est fait un amusement.

Vous comprenez encore comment deux religions si opposées dans leurs dogmes, subsistent depuis si long-temps en un même endroit, sans trouble et sans rivalité ; c'est qu'avec des dogmes différens, elles ont le même langage, et que la vérité conserve pour l'erreur, les ménagemens qu'elle en devroit exiger.

Les mystères n'annoncent à l'extérieur que le culte adopté par la multitude ; les hymnes qu'on y chante en public, et la plupart des cérémonies qu'on y pratique, remettent sous nos yeux plusieurs circonstances de l'enlévement de Proserpine, des courses de Cérès, de son arrivée et de son séjour à Eleusis. Les environs de cette ville sont couverts de monumens construits en l'honneur de la déesse, et l'on y montre encore la pierre sur laquelle on prétend qu'elle s'assit épuisée de fatigue [1]. Ainsi, d'un coté, les gens peu instruits se laissent entraîner par des apparences qui favorisent leurs préjugés ; d'un autre côté, les initiés remontant à l'esprit des mystères, croient pouvoir se reposer sur la pureté de leurs intentions.

[1] Meurs. in Eleus. c. 3.

Quoi qu'il en soit de la conjecture que je viens de rapporter, l'initiation n'est presque plus qu'une vaine cérémonie : ceux qui l'ont reçue ne sont pas plus vertueux que les autres; ils violent tous les jours la promesse qu'ils ont faite de s'abstenir de la volaille, du poisson, des grenades, des fèves, et de quelques autres espèces de légumes et de fruits [1]. Plusieurs d'entre eux ont contracté cet engagement sacré, par des voies peu conformes à son objet ; car, presque de nos jours, on a vu le gouvernement, pour suppléer à l'épuisement des finances, permettre d'acheter le droit de participer aux mystères [2] ; et depuis longtemps, des femmes de mauvaise vie ont été admises à l'initiation [3]. Il viendra donc un temps où la corruption défigurera entièrement la plus sainte des associations [4].

1 Porphyr. de abstin. l. 4, p. 353. Julian. orat. 5, p. 173.

2 Apsin. de art. rhetor. p. 691.

3 Isæ orat. de hæred. Philoctem. p. 61. Demosth. in Neær. p. 862.

4 Clem. Alex. in protrep. p. 19.

CHAPITRE LXIX.

Histoire du Théâtre des Grecs.

Vers ce temps-là, je terminai mes recherches sur l'art dramatique. Son origine et ses progrès ont partagé les écrivains, et élevé des prétentions parmi quelques peuples de la Grèce [1]. En compilant autant qu'il m'est possible l'esprit de cette nation éclairée, je ne dois présenter que des résultats. J'ai trouvé de la vraisemblance dans les traditions des Athéniens, et je les ai préférées.

C'est dans le sein des plaisirs tumultueux, et dans les égaremens de l'ivresse, que se forma le plus régulier et le plus sublime des arts [2]. Transportons-nous à trois siècles environ au-delà de celui où nous sommes.

Aux fêtes de Bacchus, solennisées dans les villes avec moins d'apparat, mais avec une joie plus vive qu'elles ne le sont aujourd'hui [3], on chantoit des hymnes enfantés dans les accès vrais ou simulés du délire poétique; je parle de ces dithyrambes, d'où s'échappent quelquefois des saillies de génie, et plus souvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils retentissoient aux oreilles étonnées de la multitude, des chœurs de

1 Buleng. de théatr. lib. 1, cap. 2. Aristot. de poet. t. 2, cap. 3, p. 654.

2 Athen. l. 2, cap. 3. p. 40.

3 Plut. de cupid. divit. t. 2, p. 527.

Bacchans et de Faunes, rangés autour des images obscènes qu'on portoit en triomphe [1], faisoient entendre des chansons lascives, et quelquefois immoloient des particuliers à la risée du public.

Une licence plus effrénée régnoit dans le culte que les habitans de la campagne rendoient à la même divinité; elle y régnoit sur-tout lorsqu'ils recueilloient les fruits de ses bienfaits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie et de vin, s'élançoient sur leurs chariots, s'attaquoient sur les chemins par des impromptus grossiers, se vengeoient de leurs voisins en les couvrant de ridicules, et des gens riches en dévoilant leurs injustices [2].

Parmi les poètes qui florissoient alors, les uns chantoient les actions et les aventures des dieux et des héros [3]; les autres attaquoient avec malignité les vices et les ridicules des personnes. Les premiers prenoient Homère pour modèle; les seconds s'autorisoient et abusoient de son exemple. Homère, le plus tragique des poètes [4], le modèle de tous ceux qui l'ont suivi, avoit, dans l'Iliade et l'Odyssée, perfectionné le genre héroïque; et dans le Margitès, il avoit employé la plaisante-

1 Id. ibid.

2 Schol. Aristoph. in nub. v. 295, Schol. in prolegom. Aristoph. p. xii. Donat. fragm. de comœd. et tragœd. Buleng. de theatr. lib. 1, cap. 6.

3 Aristot. de poet. cap. 4, t. 2. p. 654.

4 Plat. de rep. lib. 10, p. 598 et 607. Id. in Theæt. t. 1, p. 152.

rie [1]. Mais comme le charme de ses ouvrages dépend en grande partie, des passions et du mouvement dont il a su les animer, les poètes qui vinrent après lui, essayèrent d'introduire dans les leurs une action capable d'émouvoir et d'égayer les spectateurs; quelques-uns même tentèrent de produire ce double effet, et hasardèrent des essais informes, qu'on a depuis appelés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réunissoient à-la-fois les caractères de ces deux drames [2]. Les auteurs de ces ébauches ne se sont distingués par aucune découverte; ils forment seulement dans l'histoire de l'art, une suite de noms qu'il est inutile de rappeler à la lumière, puisqu'ils ne sauroient s'y soutenir [3].

On connoissoit déja le besoin et le pouvoir de l'intérêt théatral; les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ses courses rapides et ses brillantes conquêtes, devenoient imitatifs [4]; et dans les combats des jeux Pythiques, on venoit, par une loi expresse, d'ordonner aux joueurs de flûte, qui entroient en lice, de représenter successivement les circonstances qui avoient précédé, accompagné et suivi la victoire d'Apollon sur Python [5].

1 Aristot. ibid

2 Schol. Aristoph. in proleg. p. xii. Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 15. p. 260. Prid. in marm. Oxon, p. 420.

3 Suid. in *Thesp.*

4 Aristot. probl. cap. 19, probl. 15. t. 2, p. 764.

5 Strab. l. 9, p. 421. Pausan. lib. 10, cap. 7, p. 813. Poll. lib. 4, cap. 10, §. 84. Prid. in marm. Oxon. p. 419.

Quelques années après ce réglement [1], Susarion et Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie [2], parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un sur des tréteaux, l'autre sur un chariot *. Le premier attaqua les vices et les ridicules de son temps; le second traita des sujets plus nobles, et puisés dans l'histoire.

Les comédies de Susarion étoient dans le goût de ces farces indécentes et satyriques, qu'on joue encore dans quelques villes de la Grèce [3]; elles firent long-temps les délices des habitans de la campagne [4]. Athènes n'adopta ce spectacle qu'après qu'il eût été perfectionné en Sicile [5].

ORIGINE ET PROGRES DE LA TRAGEDIE.

Thespis avoit vu plus d'une fois dans les fêtes, où l'on ne chantoit encore que des hymnes, un des chanteurs, monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le chœur [6]. Cet exemple lui inspira l'idée d'introduire dans ses tragédies, un acteur qui, avec de simples

1 Marm. Oxon. epoch. 40. et 44.

2 Suid. in *Thesp.* Horat. de art. poet. v. 275. Athen. lib. 2, cap. 3, p. 40.

* Susarion presenta ses premières pieces vers l'an 580 avant J. C. Quelques années après, Thespis donna des essais de tragédie; en 536 il fit représenter son Alceste.

3 Aristot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 655.

4 Id. ibid. cap. 3, p. 654.

5 Id. ibid. cap. 5, p. 656.

6 Poll. lib. 4, cap. 19, §. 123.

récits ménagés par intervalles, délasseroit le chœur, partageroit l'action et la rendroit plus intéressante [1]. Cette heureuse innovation, jointe à d'autres libertés qu'il s'étoit données, alarma le législateur d'Athènes, plus capable que personne d'en sentir le prix et le danger. Solon proscrivit un genre où les traditions anciennes étoient altérées par des fictions. »Si nous ho»norons le mensonge dans nos spectacles, dit»il à Thespis, nous le retrouverons bientôt »dans les engagemens les plus sacrés [2]."

Le goût excessif qu'on prit tout-à-coup à la ville et à la campagne pour les pièces de Thespis et de Susarion, justifia et rendit inutile la prévoyance inquiète de Solon. Les poètes, qui jusqu'alors s'étoient exercés dans les dithyrambes et dans la satyre licencieuse, frappés des formes heureuses dont ces genres commençoient à se revêtir, consacrèrent leurs talens à la tragédie et à la comédie [3]. Bientôt on varia les sujets du premier de ces poèmes. Ceux qui ne jugent de leurs plaisirs que d'après l'habitude, s'écrioient que ces sujets étoient étrangers au culte de Bacchus [4]; les autres accoururent avec plus d'empressement aux nouvelles pièces.

Phrynichus, disciple de Thespis, préféra l'espèce de vers qui convient le mieux aux dra-

1 Diog. Laert. l. 3, §. 56.
2 Plut. in Sol. t. 1, p. 95. Diog. Laert. lib. 1. §. 59.
3 Aristot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 655.
4 Plut. sympos. lib. 1, t. 2, p. 615.

mes, fit quelques autres changemens [1], et laissa la tragédie dans l'enfance.

VIE D'ESCHYLE.

Eschyle la reçut de ses mains, enveloppée d'un vêtement grossier, le visage couvert de fausses couleurs, ou d'un masque sans caractère [2], n'ayant ni grâces ni dignité dans ses mouvemens, inspirant le désir de l'intérêt qu'elle remuoit à peine, éprise encore des farces et des facéties qui avoient amusé ses premières années [3], s'exprimant quelquefois avec élégance et dignité, souvent dans un style foible, rampant, et souillé d'obscénités grossières.

Le père de la tragédie, car c'est le nom qu'on peut donner à ce grand homme [4], avoit reçu de la nature une ame forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçoient l'austérité de son caractère [5]. Dans les batailles de Marathon, de Salamine, et de Platée, où tant d'Athéniens se distinguèrent par leur valeur, il fit remarquer la sienne [6]. Il s'étoit nourri, dès sa plus tendre jeunesse, de ces poètes qui, voisins des temps heroïques, concevoient d'aussi grandes idées, qu'on faisoit alors de grandes choses [7]. L'histoire des siècles reculés offroit

1 Suid. in *Phrin.*
2 Id. in *Thesp.*
3 Aristot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 655.
4 Philostr. vit. Apoll. lib. 6. cap. 11, p. 245.
5 Schol. Aristoph. in ran. v. 857.
6 Vit. Æschyl.
7 Aristoph. in ran. v. 1062.

à son imagination vive, des succès et des revers éclatans, des trônes ensanglantés, des passions impétueuses et dévorantes, des vertus sublimes, des crimes et des vengeances atroces, par-tout l'empreinte de la grandeur, et souvent celle de la férocité.

Pour mieux assurer l'effet de ces tableaux, il falloit les détacher de l'ensemble où les anciens poètes les avoient enfermés; et c'est ce qu'avoient déja fait les auteurs des dithyrambes et des premières tragédies: mais ils avoient négligé de les rapprocher de nous. Comme on est infiniment plus frappé des malheurs dont on est témoin, que de ceux dont on entend le récit [1], Eschyle employa toutes les ressources de la représentation théatrale, pour ramener sous nos yeux le temps et le lieu de la scène. L'illusion devint alors une réalité.

Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies [2]; et dans la suite, à l'exemple de Sophocle, qui venoit d'entrer dans la carrière du théâtre, il en établit un troisième [3], et quelquefois même un quatrième [4]. Par cette multiplicité de personnages, un des acteurs devenoit le héros de la pièce; il attiroit à lui le principal intérêt; et comme le chœur ne

1 Aristot. de rhet. lib. 2, cap. 8, t. 2, p. 559.

2 Id. de poet. cap. 4, t. 2, p. 665. Diog. Laert. lib. 3. §. 56.

3 Æschyl. in Choeph. v. 665. etc. v. 900, etc. Id. in Eumenid. Dacier, rem. sur la poét. d'Aristote, p. 50.

4 Poll. lib. 4, cap. 15, §. 110.

remplissoit plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle, et peut-être ne la poussa-t-il pas assez loin [1].

On lui reproche d'avoir admis des personnages muets. Achille après la mort de son ami, et Niobé après celle de ses enfans, se traînent sur le théâtre, et pendant plusieurs scènes y restent immobiles, la tête voilée, sans proférer une parole [2]; mais s'il avoit mis des larmes dans leurs yeux, et des plaintes dans leur bouche, auroit-il produit un aussi terrible effet que par ce voile, ce silence, et cet abandon à la douleur?

Dans quelques-unes de ses pièces, l'exposition du sujet a trop d'étendue [3]; dans d'autres, elle n'a pas assez de clarté [4]: quoiqu'il pèche souvent contre les règles qu'on a depuis établies, il les a presque toutes entrevues.

On peut dire d'Eschyle, ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon: »L'épouvante »marche devant lui, la tête élevée jusqu'aux »cieux [5]." Il inspire par-tout une terreur profonde et salutaire; car il n'accable notre ame par des secousses violentes, que pour la relever aussitôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre, que de faire une bassesse, et

1 Aristoph. in ran. v. 945. Aristot. de poet. cap. 4.
2 Aristoph. ibid v. 942. Schol. ibid. Spanh. ibid. p. 811.
3 Æschyl. in Agam.
4 Aristoph. in ran. v. 1163.
5 Sept. contr. Theb. v. 506.

leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il savoit mettre des bornes aux émotions qu'il étoit si jaloux d'exciter; il évita toujours d'ensanglanter la scène [1], parce que ses tableaux devoient être effrayans, sans être horribles.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler des larmes [2], et qu'il excite la pitié ; soit que la nature lui eût refusé cette douce sensibilité, qui a besoin de se communiquer aux autres, soit plutôt qu'il craignît de les amollir. Jamais il n'eût exposé sur la scène, des Phèdres et des Sthénobées ; jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour [3] ; il ne voyoit dans les différens accès de cette passion, que des foiblesses ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, et il vouloit qu'on fût forcé d'estimer ceux qu'on est forcé de plaindre.

Continuons à suivre les pas immenses qu'il a faits dans la carrière. Examinons la manière dont il a traité les différentes parties de la tragédie ; c'est-à-dire la fable, les mœurs, les pensées, les paroles, le spectacle et le chant [4].

Ses plans sont d'une extrême simplicité. Il négligeoit ou ne connoissoit pas assez l'art de sauver les invraisemblances [5], de nouer et dé-

1 Aristoph. in ran. v. 1064. Philostr. vit. Apoll. lib. 6, cap. 11, p. 244.
2 Vit. Æschyl.
3 Aristoph. in ran. v. 1075.
4 Aristot. de poet. cap. 6, t. 2, p. 656.
5 Dion. Chrys. orat. 52, p. 549. Æschyl. in Agam.

nouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des reconnoissances et par d'autres accidens imprévus [1]; il n'intéresse quelquefois que par le récit des faits, et par la vivacité du dialogue [2]; d'autres fois, que par la force du style, ou par la terreur du spectacle [3]. Il paroît qu'il regardoit l'unité d'action et de temps, comme essentielle; celle de lieu, comme moins nécessaire [4].

Le chœur, chez lui, ne se borne plus à chanter des cantiques; il fait partie du tout; il est l'appui du malheureux, le conseil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous; quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure [5]. C'est ce que les successeurs d'Eschyle auroient dû pratiquer plus souvent, et ce qu'il n'a pas toujours pratiqué lui-même.

Le caractère et les mœurs de ses personnages sont convenables, et se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, et les soutient à l'élévation où Homère avoit placé les siens [6]. Il se plaît à peindre des ames vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combats,

1 Vit. Æschyl.
2 Æschyl. in. sept. contr. Theb.
3 Id. in suppl. et Eumen.
4 Id. in Eumen.
5 Id. in suppl. et Eumen. Trad. de M. de Pompignan, p. 481.
6 Dion. Chrys. orat. 52, p. 549.

plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui, telles qu'il en vouloit former pour la défense de la Grèce [1]; car il écrivoit dans le temps de la guerre des Perses.

Comme il tend plus à la terreur qu'à la pitié, loin d'adoucir les traits de certains caractères il ne cherche qu'à les rendre plus feroces, sans nuire néanmoins à l'intérêt théatral. Clytemnestre, après avoir égorgé son époux, raconte son forfait avec une dérision amère, avec l'intrépidité d'un scélérat. Ce forfait seroit horrible, s'il n'étoit pas juste à ses yeux, s'il n'étoit pas nécessaire, si, suivant les principes reçus dans les temps héroïques, le sang injustement versé ne devoit pas être lavé par le sang [2]. Clytemnestre laisse entrevoir sa jalousie contre Cassandre, son amour pour Egisthe [3]: mais de si foibles ressorts n'ont pas conduit sa main. La nature et les dieux [4] l'ont forcée à se venger. »J'annonce avec courage »ce que j'ai fait sans effroi, dit-elle au peu»ple [5]; il m'est égal que vous l'approuviez »ou que vous le blamiez. Voilà mon époux »sans vie; c'est moi qui l'ai tué: son sang a ré»jailli sur moi; je l'ai reçu avec la même avi»dité qu'une terre brûlée par le soleil, reçoit »la rosée du ciel [6]. Il avoit immolé ma fille,

1 Æschyl. in Prom. v. 178. Aristoph. in ran. v. 1046, et 1073.
2 Æschyl. in Agam. v. 1571.
3 Id. ibid. v. 1445.
4 Id. ibid. v. 149.
5 Æschyl. in Agam. v. 1411.
6 Æschyl. ibid. v. 1398.

»et je l'ai poignardé ; ou plutôt ce n'est pas »Clytemnestre [1], c'est le démon d'Atrée, le »démon ordonnateur du sanglant festin de ce »roi ; c'est lui, dis-je, qui a pris mes traits, »pour venger avec plus d'éclat les enfans de »Thyeste."

Cette idée deviendra plus sensible par la réflexion suivante. Au milieu des désordres et des mystères de la nature, rien ne frappoit plus Eschyle que l'étrange destinée du genre humain : dans l'homme, des crimes dont il est l'auteur, des malheurs dont il est la victime; au dessus de lui, la vengeance céleste et l'aveugle fatalité [2], dont l'une le poursuit quand il est coupable, l'autre quand il est heureux. Telle est la doctrine qu'il avoit puisée dans le commerce des sages [3], qu'il a semée dans presque toutes ses pièces, et qui tenant nos ames dans une terreur continuelle, les avertit sans cesse de ne pas s'attirer le courroux des Dieux, de se soumettre aux coups du destin [4]. De là ce mépris souverain qu'il témoigne pour les faux biens qui nous éblouïssent, et cette force d'éloquence avec laquelle il insulte aux misères de la fortune. »O grandeurs humaines, »s'écrie Cassandre avec indignation, brillantes »et vaines images qu'une ombre peut obscur»cir, une goutte d'eau effacer ! la prospérité

1 Id. ibid. v. 1506. Trad. de M. de Pomp.
2 Id. in Prom. v. 105 et 513.
3 Eurip. in Alc. v. 962.
4 Æschyl. in Pers, v. 293.

»de l'homme me fait plus de pitié que ses »malheurs [1]."

De son temps on ne connoissoit pour le genre héroïque, que le ton de l'épopée, et celui du dithyrambe. Comme ils s'assortissoient à la hauteur de ses idées et de ses sentimens, Eschyle les transporta sans les affoiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthousiasme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes, les métaphores, toutes les expressions figurées des mouvemens de l'ame; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage [2]; tout ce qui peut l'animer et le passionner. Sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les maximes se changent en images frappantes par leur beauté ou par leur singularité. Dans cette tragédie [3], qu'on pourroit appeler à juste titre l'enfantement de Mars [4]: »Roi des Thé»bains, dit un courier qu'Etéocle avoit en»voyé au-devant de l'armée des Argiens, l'en»nemi approche, je l'ai vu, croyez-en mon »récit."

1 Id. in Agam. v. 1335.

2 Vit. Æschyl. Dionys. Halic. de prisc. script. c. 2, t. 5, p. 423, Phrynic. ap. Phor. p. 327. Horat. de art. poet. v. 280.

3 Æschyl. sept. contr. Theb.

4 Aristoph. in ran. v. 1053. Plin. in sympos. lib. 7. cap. 10, t. 2, p. 715.

Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
Epouvantent les dieux de sermens effroyables;
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone [1].

Il dit d'un homme dont la prudence étoit consommée [2] : „Il moissonne ces sages et gé„néreuses résolutions qui germent dans les „profonds sillons de son ame *;" et ailleurs: „L'intelligence qui m'anime, est descendue „du ciel sur la terre, et me crie sans cesse: „N'accorde qu'une foible estime à ce qui est „mortel [3]." Pour avertir les peuples libres de veiller de bonne heure sur les démarches d'un citoyen dangereux par ses talens et ses richesses : „Gardez-vous, leur dit-il, d'éle„ver un jeune lion, de le ménager quand „il craint encore, de lui résister quand il ne „craint plus rien [4]."

A travers ces lueurs éclatantes, il règne, dans quelques-uns de ses ouvrages, une obscurité qui provient, non-seulement de son extrême précision, et de la hardiesse de ses figures, mais encore des termes nouveaux [5],

1 Æschyl. sept. contr. Theb. v. 39. Long. de subl. cap. 10. Traduct. de Boileau, ibid.

2 Æschyl. sept. contr. Theb. v. 39.

* Le Scholiaste observe que Platon emploie la même expression dans un endroit de sa République.

3 Æschyl. in Niob. ap. Æschyl. fragm. p. 641.

4 Aristoph. in ran. v. 1478.

5 Dionys. Halic. de prisc. script. cap. 2, t. 5, p. 423.

dont il affecte d'enrichir ou de hérisser son style. Eschyle ne vouloit pas que ses héros s'exprimassent comme le commun des hommes ; leur élocution devoit être au dessus du langage vulgaire [1] ; elle est souvent au dessus du langage connu : pour fortifier sa diction, des mots volumineux et durement construits des débris de quelques autres, s'élèvent du milieu de la phrase, comme ces tours superbes qui dominent sur les remparts d'une ville. Je rapporte la comparaison d'Aristophane [2].

L'eloquence d'Eschyle étoit trop forte, pour l'assujettir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie et de la correction [3] ; son essor, trop audacieux, pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chûtes. C'est un style en général noble et sublime ; en certains endroits, grand avec excès, et pompeux jusqu'à l'enflure [4] ; quelquefois méconnoissable et révoltant par des comparaisons ignobles [5], des jeux de mots puériles [6], et d'autres vices qui sont communs à cet auteur, avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ses défauts, il mérite un rang très distingué parmi les plus célèbres poètes de la Grèce.

1 Aristoph. in ran. v. 1092.
2 Id. ibid. v. 1036.
3 Vit. Æschyl. Dionys. Halic. de compos. verb. cap. 22, t. 5, p. 150. Longin. de subl. cap. 15. Schol. Aristoph. in ran. v. 1295.
4 Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 632.
5 Æschyl. in Agam. v. 330 et 875.
6 Id. ibid. v. 698.

Ce n'étoit pas assez que le ton imposant de ses tragédies laissât dans les ames une forte impression de grandeur; il falloit, pour entraîner la multitude, que toutes les parties du spectacle concourussent à produire le même effet. On étoit alors persuadé que la nature, en donnant aux anciens héros une taille avantageuse [1], avoit gravé sur leur front une majesté qui attiroit autant le respect des peuples, que l'appareil dont ils étoient entourés. Eschyle releva ses acteurs par une chaussure très haute [2]; il couvrit leurs traits, souvent difformes, d'un masque qui en cachoit l'irrégularité [3], et les revêtit de robes traînantes et magnifiques, dont la forme étoit si décente, que les prêtres de Cérès n'ont pas rougi de l'adopter [4]. Les personnages subalternes eurent des masques et des vêtemens assortis à leurs rôles.

Au lieu de ces vils tréteaux qu'on dressoit autrefois à la hâte, il obtint un théâtre [5] pourvu de machines, et embelli de décorations [6]. Il y fit retentir le son de la trompette; on y vit l'encens brûler sur les autels, les ombres

1 Philostr. vit. Apoll. lib. 2, cap. 21 p. 73; lib. 4, cap. 16, p. 152. Aul. Gell. lib. 3, cap. 10.

2 Philostr. vit. Apoll. lib. 6, cap. 11, p. 245. Id. vit. Soph. lib. 1, p. 492. Lucian de salt. §. 27, t. 2, p. 284. Vit. Æschyl. ap. Robort. p. 11.

3 Horat. de art. poet. v. 278.

4 Athen. lib. 1, cap. 18, p. 21.

5 Horat. de art. poet. v. 279.

6 Vitruv. in præf. lib. 7, p. 124. Vit. Æschyl. ap. Robort. p. 11. Vit. Æschyl. ap. Stanl. p. 702.

sortir du tombeau, et les Furies s'élancer du fond du Tartare. Dans une de ses pièces, ces divinités infernales parurent, pour la première fois, avec des masques où la pâleur étoit empreinte, des torches à la main, et des serpens entrelacés dans les cheveux [1], suivies d'un nombreux cortège de spectres horribles. On dit qu'à leur aspect et à leurs rugissemens, l'effroi s'empara de toute l'assemblée; que des femmes se délivrèrent de leur fruit avant terme; que des enfans moururent [2]; et que les magistrats, pour prévenir de pareils accidens, ordonnèrent que le chœur ne seroit plus composé que de quinze acteurs, au lieu de cinquante [3].

Les spectateurs étonnés de l'illusion que tant d'objets nouveaux faisoient sur leur esprit, ne le furent pas moins de l'intelligence qui brilloit dans le jeu des acteurs. Eschyle les exerçoit presque toujours lui-même; il régloit leurs pas, et leur apprenoit à rendre l'action plus sensible par des gestes nouveaux et expressifs. Son exemple les instruisoit encore mieux; il jouoit avec eux dans ses pièces [4]. Quelquefois il s'associoit, pour les dresser, un habile maître de chœur, nommé Télestès. Celui-ci avoit perfectionné l'art du geste.

1 Aristoph. in Plut. v. 423. Schol. ibid. Pausan. l. 1, c. 28, p. 68.
2 Vit. Æschyl.
3 Poll. l. 4, c. 15, §. 110.
4 Athen. l. 1, c. 18, p. 21.

Dans la représentation des Sept Chefs devant Thèbes, il mit tant de vérité dans son jeu, que l'action auroit pu tenir lieu des paroles [1].

Nous avons dit qu'Eschyle avoit transporté dans la tragédie le style de l'épopée et du dithyrambe ; il y fit passer aussi les modulations élevées, et le rhythme impétueux de certains airs, ou *nomes*, destinés à exciter le courage [2] : mais il n'adopta point les innovations qui commençoient à défigurer l'ancienne musique. Son chant est plein de noblesse et de décence, toujours dans le genre diatonique [3], le plus simple et le plus naturel de tous.

Faussement accusé d'avoir révéle, dans une de ses pièces, les mystères d'Eleusis, il n'échappa qu'avec peine à la fureur d'un peuple fanatique [4]. Cependant il pardonna cette injustice aux Athéniens, parce qu'il n'avoit couru risque que de la vie ; mais quand il les vit couronner les pièces de ses rivaux, préférablement aux siennes : C'est au temps, dit-il, à remettre les miennes à leur place [5]; et, ayant abandonné sa patrie, il se ren-

[1] Aristocl. ap. Athen. ibid. p. 22.

[2] Timarch. ap. schol. Aristoph. in ran. v. 1315. Æschil. in Agam. v. 1162. Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 10, p. 285.

[3] Plut. de mus. t. 2, p. 1137.

[4] Aristot. de mor. l. 3, c. 2, t. 2, p. 29. Ælian. var. hist. lib. 5, c. 19. Clem. Alex. strom. l. 2, c. 14, p. 461.

[5] Athen. l. 8, c. 8, pag. 347.

dit en Sicile [1], où le roi Hiéron le combla de bienfaits et de distinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ 70 ans *. On grava sur son tombeau, cette épitaphe, qu'il avoit composée lui-même [2] : »Ci-gît Eschyle, »fils d'Euphorion, né dans l'Attique ; il mou»rut dans la fertile contrée de Géla ; les »Perses et le bois de Marathon attesteront »à jamais sa valeur." Sans doute que dans ce moment, dégoûté de la gloire littéraire, il n'en connut pas de plus brillante que celle des armes. Les Athéniens décernèrent des honneurs à sa mémoire ; et l'on a vu plus d'une fois, les auteurs qui se destinent au théâtre, aller faire des libations sur son tombeau, et déclamer leurs ouvrages autour de ce monument funèbre [3].

Je me suis étendu sur le mérite de ce poète, parce que ses innovations ont presque toutes été des découvertes, et qu'il étoit plus difficile, avec les modèles qu'il avoit sous les yeux, d'élever la tragédie au point de grandeur où il l'a laissée, que de la conduire après lui à la perfection [4].

Les progrès de l'art furent extrêmement

1 Plut. in Cim. t. 1, p. 483.

* L'an 456 avant J. C. (Marm. Oxon. epoch. 60. Corsin. fast. Att. t. 3, pag. 119.)

2 Schol. vit. Æschyl. Plut. de exil. t. 2, p. 604. Pausan. l. 1, c. 14, p. 35. Athen. l. 14, p. 627.

3 Vit. Æschil. ap. Stanl.

4 Schol. vit. Æschyl. ap. Robort. p. 11.

rapides. Eschyle étoit né quelques années après que Thespis eut donné son Alceste * ; il eut pour contemporains et pour rivaux Chœrilus, Pratinas, Phrynichus, dont il effaça la gloire, et Sophocle, qui balança la sienne.

VIE DE SOPHOCLE.

Sophocle naquit d'une famille honnête d'Athènes, la 4.e année de la 70.e olympiade [1], vingt-sept ans environ après la naissance d'Eschyle, environ quatorze ans avant celle d'Euripide [2].

Je ne dirai point qu'après la bataille de Salamine, placé à la tête d'un chœur de jeunes gens, qui faisoient entendre, autour d'un trophée, des chants de victoire, il attira tous les regards par la beauté de sa figure, et tous les suffrages par les sons de sa lyre [3]; qu'en différentes occasions, on lui confia des emplois importans [4], soit civils, soit militaires **; qu'à l'âge de 80

* Thespis donna son Alceste l'an 536 avant J. C. Eschyle naquit l'an 525 avant la même ère; Sophocle vers l'an 497.

1 Marm. Oxon. epoch. 57. Corsin. fast. Att. t. 2, p. 49.

2 Vit. Sophocl. Schol. Aristoph. in ran. vers. 75. Marm. Oxon. ibid.

3 Schol. vit. Soph. l. 1, c. 17, p. 20.

4 Strab. l. 14, pag. 638. Plut. in Pericl. t. 1, pag. 156. Cicer. de offic. l. 1, c. 40, t. 3, p. 220.

** Il commanda l'armée avec Périclès. Cela ne prouve point qu'il eut des talens

ans [1], accusé, par un fils ingrat, de n'être plus en état de conduire les affaires de sa maison, il se contenta de lire à l'audience, l'Œdipe à Colone qu'il venoit de terminer; que les juges indignés lui conservèrent ses droits, et que tous les assistans le conduisirent en triomphe chez lui [2]; qu'il mourut à l'âge de 91 ans [3], après avoir joui d'une gloire dont l'éclat augmente de jour en jour: ces détails honorables ne l'honoreroient pas assez. Mais je dirai que la douceur de son caractère et les grâces de son esprit, lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie [4]: qu'il résista sans faste et sans regret, à l'empressement des rois qui cherchoient à l'attirer auprès d'eux [5]; que si, dans l'âge des plaisirs, l'amour l'égara quelquefois [6], loin de calomnier la vieillesse, il se félicita de ses pertes, comme un esclave qui n'a plus à supporter les caprices d'un tyran féroce [7]; qu'à la mort d'Euripide,

militaires, mais seulement qu'il fut un des dix généraux qu'on tiroit tous les ans au sort.

1 Aristot. rhet. l. 3, c. 15, t. 2, p. 601.

2 Cicer. de senect. c. 7, t. 3, p. 301. Plut. an. seni. t. 2, p. 785. Val. Max. l. 8, c. 7, extern. n. 12.

3 Diod. Sic. l. 13, p. 22. Marm. Oxon. epoch. 65.

4 Schol. vit. Soph.

5 Id. ibid.

6 Athen. l. 13, p. 592 et 603.

7 Plat. de rep. l. 1, t. 2, pag. 329. Plut. non pose, etc. t. 2, p. 1094. Cicer. de senect. c. 14, t. 3, p. 309. Athen. lib. 12, c. 1, p. 510. Strab. serm. 6, p. 78.

son émule, arrivée peu de temps avant la sienne, il parut en habit de deuil, mêla sa douleur avec celle des Athéniens, et ne souffrit pas que dans une pièce qu'il donnoit, ses acteurs eussent des couronnes sur leur tête [1].

Il s'appliqua d'abord à la poésie lyrique [2]; mais son génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuse, et son premier succès l'y fixa pour toujours. Il étoit âgé de 28 ans; il concouroit avec Eschyle, qui étoit en possesion du théâtre [3]. Apres la représentation des pièces, le premier des Archontes qui présidoit aux jeux, ne put tirer au sort les juges qui devoient décerner la couronne; les spectateurs divisés faisoient retentir le théâtre de leurs clameurs; et, comme elles redoubloient à chaque instant, les dix généraux de la république, ayant à leur tête Cimon, parvenu, par ses victoires et ses libéralités, au comble de la gloire et du crédit, montèrent sur le théâtre et s'approchèrent de l'autel de Bacchus, pour y faire, avant de se retirer, les libations accoutumées. Leur présence et la cérémonie dont ils venoient s'acquitter, suspendirent le tumulte, et l'Archonte, les ayant choisis pour nommer le vain-

1 Thom. Magn. in vit. Euripid.

2 Suid. in *Sophocl.*

3 Marm. Oxon. epoch, 57. Corsin. fast. Att. t. 2, p. 48, t. 3, p. 189.

queur, les fit asseoir, après avoir exigé leur serment. La pluralité des suffrages se réunit en faveur de Sophocle [1]; et son concurrent, blessé de cette préférence, se retira quelque temps après en Sicile.

VIE D'EURIPIDE.

Un si beau triomphe devoit assurer pour jamais à Sophocle l'empire de la scène : mais le jeune Euripide en avoit été témoin, et ce souvenir le tourmentoit, lors même qu'il prenoit des leçons d'éloquence sous Prodicus, et de philosophie sous Anaxagore. Aussi le vit-on, à l'âge de 18 ans [2], entrer dans la carrière, et pendant une longue suite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux superbes coursiers qui d'une ardeur égale, aspirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agrémens dans l'esprit, sa sévérité, pour l'ordinaire, écartoit de son maintien les grâces du sourire, et les couleurs brillantes de la joie [3]. Il avoit, ainsi que Périclès, contracté cette habitude d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître [4]. Les facéties l'indignoient. »Je hais, dit-il dans »une de ses pièces, ces hommes inutiles,

1 Plut. in Cim. t. 1, p. 483.

2 Aul. Gell. noct. Att. l. 13, c. 20.

3 Alex. Ætol. ap. Aul. Gell. ibid.

4 Plut. in Pericl. t. 1, p. 154. Ælian. var. hist. l. 8, c. 13.

»qui n'ont d'autre mérite que de s'égayer »aux dépens des sages qui les méprisent [1].» Il faisoit sur-tout allusion à la licence des auteurs de comédies, qui, de leur côté, cherchoient à décrier ses mœurs, comme ils décrioient celles des philosophes. Pour toute réponse, il eût suffi d'observer qu'Euripide étoit l'ami de Socrate, qui n'assistoit guère aux spectacles, que lorsqu'on donnoit les pièces de ce poète [2].

Il avoit exposé sur la scène des princesses souillées de crimes, et, à cette occasion, il s'étoit déchaîné plus d'une fois contre les femmes en général [3]; on cherchoit à les soulever contre lui [4]: les uns soutenoient qu'il les haïssoit [5]; d'autres, plus éclairés, qu'il les aimoit avec passion [6]. »Il les déteste, di»soit un jour quelqu'un. Oui, répondit So»phocle, mais c'est dans ses tragédies [7].»

Diverses raisons l'engagèrent, sur la fin de ses jours, à se retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine: ce prince rassembloit à sa cour tous ceux qui se distinguoient dans les lettres et dans les arts. Euripide y trouva Zeuxis et Timothée [8], dont le premier avoit fait

1 Euripid. in Melan. ap. Athen. l. 14, p. 613.

2 Ælian. var. hist. l. 2, c. 13.

3 Euripid. in Melan. ap. Barn. t. 2, p. 480.

4 Aristoph. in Thesm. Barn. in vit. Eurip. n. 19.

5 Schol. argum. in Thesmoph. p. 472.

6 Athen. l. 13, c. 3, p. 603.

7 Hieron. ap. Athen. l. 13, p. 557. Stob. serm. 6, p. 80.

8 Ælian. var. hist. lib.

une révolution dans la peinture, et l'autre dans la musique ; il y trouva le poète Agathon, son ami [1], l'un des plus honnêtes hommes, et des plus aimables de son temps [2]. C'est lui qui disoit à Archelaüs : »Un roi »doit se souvenir de trois choses ; qu'il gou»verne des hommes, qu'il doit les gouver»ner suivant les lois, qu'il ne les gouverne»ra pas toujours [3]." Euripide ne s'expliquoit pas avec moins de liberté : il en avoit le droit, puisqu'il ne sollicitoit aucune grâce. Un jour même que l'usage permettoit d'offrir au souverain quelques foibles présens, comme un hommage d'attachement et de respect, il ne parut pas avec les courtisans et les flatteurs empressés à s'acquitter de ce devoir ; Archélaüs lui en ayant fait quelques légers repro»ches : »Quand le pauvre donne, répondit »Euripide, il demande [4]."

Il mourut quelques années après, âgé d'environ 76 ans [5]. Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine, pour obtenir que son corps fût transporté à Athènes : mais Archélaüs, qui avoit déja donné des marques publiques de sa douleur, rejeta leurs prières, et regarda comme un honneur pour ses états, de

14, c. 17. Plut. in apophth. t. 2, p. 177.

1 Ælian. ibid., lib. 2, c. 21.

2 Aristoph. in ran. v. 84.

3 Stob. serm. 44, pag. 308.

4 Euripid. in Archel. ap. Barn. t. 2, pag. 456, v. 11.

5 Marm. Oxon. epoch. 64.

UNIVERSIDAD CENTRAL BIBLIOTECA DERECHO

conserver les restes d'un grand homme : il lui fit élever un tombeau magnifique, près de la capitale, sur les bords d'un ruisseau dont l'eau est si excellente, qu'elle invite le voyageur à s'arrêter [1], et à contempler en conséquence le monument exposé à ses yeux. En même temps les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée [2] ; ils prononcent son nom avec respect, quelquefois avec transport. A Salamine, lieu de sa naissance, on s'empressa de me conduire à une grotte où l'on prétend qu'il avoit composé la plupart de ses pièces [3] ; c'est ainsi qu'au bourg de Colone, les habitans m'ont montré plus d'une fois la maison où Sophocle avoit passé une partie de sa vie [4].

Athènes perdit presque en même temps ces deux célèbres poètes. A peine avoient-ils les yeux fermés, qu'Aristophane, dans une pièce jouée avec succès [5], supposa que Bacchus, dégoûté des mauvaises tragédies qu'on représentoit dans ses fêtes, étoit descendu aux enfers, pour en ramener Euripide, et qu'en arrivant il avoit trouvé la cour de Pluton

1 Plin. l. 31, c. 2, t. 2, p. 550. Vitruv. lib. 8. c. 3, p. 163. Plut. in Lyc. t. 1, p. 59. Anthol. Græc. p. 273. Suid. in *Euripid.*

2 Pausan. l. 1, c. 2, p. 6. Thom. Mag. vit. Eurip.

3 Philoch. ap. Aul. Gell. l. 15, c. 20.

4 Cicer. de fin. l. 5, c. 1, t. 2, p. 197.

5 Argum. Aristoph. in ran. p. 115 et 116.

remplie de dissentions. La cause en étoit honorable à la poésie. Auprès du trône de ce dieu, s'en élèvent plusieurs autres, sur lesquels sont assis les premiers des poètes, dans les genres nobles et relevés [1]; mais qu'ils sont obligés de céder, quand il paroît des hommes d'un talent supérieur. Eschyle occupoit celui de la tragédie. Euripide veut s'en emparer; on va discuter leurs titres; le dernier est soutenu par un grand nombre de gens grossiers et sans goût, qu'ont séduits les faux ornemens de son éloquence. Sophocle s'est déclaré pour Eschyle: prêt à le reconnoître pour son maître, s'il est vainqueur, et s'il est vaincu, à disputer la couronne à Euripide. Cependant les concurrens en viennent aux mains. L'un et l'autre, armé des traits de la satyre, relève le mérite de ses pièces, et déprime celles de son rival. Bacchus doit prononcer: il est longtemps irrésolu; mais enfin il se déclare pour Eschyle, qui, avant de sortir des enfers, demande instamment que, pendant son absence, Sophocle occupe sa place [2].

Malgré les préventions et la haîne d'Aristophane contre Euripide, sa décision, en assignant le premier rang à Eschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide, étoit alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens. Sans l'approuver, sans

[1] Aristoph. in ran. v. 773.

[2] Id. ibid. v. 1563.

la combattre, je vais rapporter les changemens que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

J'ai dit plus haut que Sophocle avoit introduit un troisième acteur dans ses premières pièces ; et je ne dois pas insister sur les nouvelles décorations dont il enrichit la scène, non plus que sur les nouveaux attributs qu'il mit entre les mains de quelques-uns de ses personnages [1]. Il reprochoit trois défauts à Eschyle: la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans ; et ces défauts, il se flattoit de les avoir évités [2].

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre, se trouvoient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auroient pas le droit de nous attendrir ; ni leurs exemples, celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre : comme ils sont au dessus de nous, sans être loin de nous, tout ce qui les concerne, ne nous est ni trop étranger, ni trop familier ; et comme ils conservent de la foiblesse dans les plus affreux revers [3], il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poète.

1 Aristot. de poet. c. 4, t. 2, p. 655. Suid. in *Sophocl.* Schol. in vit. Soph.

2 Plut. de profect. virt. t. 2, p. 79.

3 Dionys. Halic. de vet. script. cens. c. 2, t. 5, p. 423.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embrâser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre [1]: on diroit alors qu'il préfère les chûtes aux écarts.

Il n'étoit pas propre à s'appesantir sur les foiblesses du cœur humain, ni sur des crimes ignobles; il lui falloit des ames fortes, sensibles, et par-là même intéressantes; des ames ébranlées par l'infortune, sans en être accablées, ni enorgueillies.

En réduisant l'hèroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictoit à Eschyle, et qui jetoient l'épouvante dans l'ame des spectateurs: son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur [2]; jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages [3].

Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être; Sophocle, comme ils devroient être; Euripide, tels qu'ils sont [4];

1 Longin. de subl. cap. 33.

2 Dion. Chrysost. orat. 52, p. 552. Quintil. l. 10, cap. 1, p. 632. Schol. vit. Soph.

3 Dion. Halic. de vet. script. cens. c. 2, t. 5, p. 423.

4 Aristot. de poet. cap. 25, t. 2, p. 673.

les deux premiers avoient négligé des passions et des situations que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta, tantôt des princesses brûlantes d'amour, et ne respirant que l'adultère et les forfaits [1]; tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons, et de tendre la main, à l'exemple des mendians [2]. Ces tableaux, où l'on ne retrouvoit plus l'empreinte de la main d'Eschyle ni de celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits; on disoit qu'on ne devoit, sous aucun prétexte, souiller le caractère, ni le rang des héros de la scène; qu'il étoit honteux de décrire avec art, des images indécentes, et dangereux de prêter aux vices l'autorité des grands exemples [3].

Mais ce n'étoit plus le temps où les lois de la Grèce infligeoient une peine aux artistes qui ne traitoient pas leur sujet avec une certaine décence [4]. Les ames s'enervoient, et les bornes de la convenance s'éloignoient de jour en jour; la plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portoient aux idées reçues, qu'entraînés par le sentiment dont il avoit

1 Aristoph. in ran. v. 874 et 1075.

2 Aristoph. in nub. v. 919. Schol. ibid. Id. in ran. vers. 866 et 1095. Schol. ibid. Id. in Acharn. v. 411. Schol. ibid.

3 Aristoph. in ran. v. 1082.

4 Ælian. var. hist. l. 4, c. 4.

su les animer ; car ce poète, habile à manier toutes les affections de l'ame, est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié [1] ; c'est alors que se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avoit pas destiné [2]. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phèdre coupable, ils pleurèrent sur celui du malheureux Thélèphe ; et l'auteur fut justifié.

Pendant qu'on l'accusoit d'amollir la tragédie, il se proposit d'en faire une école de sagesse : on trouve, dans ses écrits, le système d'Anaxagore, son maître, sur l'origine des êtres [3], et les préceptes de cette morale, dont Socrate, son ami, discutoit alors les principes. Mais comme les Athéniens avoient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avoit donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles ; ainsi les dogmes de la philosophie et les ornemens de la rhétorique, furent admis dans la tragédie, et cette innovation servit encore à distinguer Euripide de ceux qui l'avoient précédé.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle,

1 Quintil. l. 10, c. 1, p. 632. Diog. Laert. lib. 4, §. 26.

2 Longin. de subl. cap. 15 et 39.

3 Walck. diatr. in Euripid. c. 4 et 5.

les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendroient leur marche ; le second sur-tout a cela de particulier, que, tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère, et dévoile les sentimens secrets de ceux qu'il met sur la scène. C'est ainsi que dans son Antigone, un mot échappé comme par hasard à cette princesse, laisse éclater son amour pour le fils de Créon [1].

Euripide multiplia les sentences et les réflexions [2] ; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connoissances, et se livra souvent à des formes oratoires [3] ; de là les divers jugemens qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans ; les disciples d'Anaxagore et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre ; et, sans pardonner à leur nouvel interprète quelques expressions trop favorables au despotisme [4], ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain, qui inspiroit l'amour des devoirs et de la vertu, et qui, portant ses regards plus loin, annonçoit hautement qu'on ne doit pas accuser les

1 Soph. in Antig. vers. 578.

2 Quintil. l. 10, c. 1, p. 632. Dion. Chrysost. orat. 52, p. 553.

3 Dionys. Halic. de vet. script. cens. t. 5, p. 423.

4 Plat. de rep. lib. 8, t. 2, p. 568.

dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent [1]; et comme il insistoit avec force sur les dogmes importans de la morale, il fut mis au nombre des sages [2], et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène [3].

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles [4], ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier : il opère la persuasion, par la chaleur de ses sentimens; et la conviction, par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques [5].

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits, sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs ; ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digresions savantes, et de disputes oiseuses [6], refroidissent l'intérêt, et ils mettent à cet égard Euripide fort au dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile [7].

1 Eurip. in Ion. v. 442; in Hercul. fur. v. 1341.

2 Æschin. in Tim. p. 283. Oracul. Delph. ap. Schol. Aristoph. in nub. v. 144.

3 Vitruv. in præf. l. 8. Athen. l. 4, c. 15, p. 158; l. 13, c. 1, pag. 561. Sext. Empir. adv. gramm. l. 1, c. 13, p. 279.

4 Aristoph. in ran. v. 1101. Plut. in audit. t. 2, p. 45

5 Quintil. l. 10, c. 1, p. 632. Dion. Chrys. orat. 52, p. 551.

6 Quintil. ibid. Arist. in ran. v. 787, 973 et 1101.

7 Dion. Halic. de vet. script. cens. t. 5, p. 423.

Eschyle avoit conservé dans son style, les hardiesses du dithyrambe ; et Sophocle, la magnificence de l'épopée : Euripide fixa la langue de la tragédie ; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie [1] ; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que sous leur heureuse combinaison, la foiblesse de la pensée semble disparoître, et le mot le plus commun s'ennoblir [2]. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui, dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant, et si flexible, qu'il paroît se prêter sans efforts à tous les besoins de l'ame [3].

C'étoit néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisoit des vers faciles, de même que Platon, Zeuxis et tous ceux qui aspirent à la perfection, il jugeoit ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, et les soignoit avec la tendresse d'un père [4]. Il disoit une fois, „que trois de ses vers, lui avoient coûté „trois jours de travail. J'en aurois fait cent „à votre place, lui dit un poète médiocre. Je le crois, répondit Euripide, mais

1 Walek. diatrib. in Eurip. c. 9, p. 96.

2 Aristot. rhet. l. 3, c. 2, t. 2, p. 585. Longin. de subl. c. 39, p. 217.

3 Dion. Halic. de comp. verb. c. 23, t. 5, p. 173. Id. de vet. script. cens. t. 5, p. 423.

4 Longin. de subl. c. 15, p. 108. Dion. Chrysost. or. 52, p. 551.

»ils n'auroient subsisté que trois jours [1]."

Sophocle admit dans ses chœurs l'harmonie Phrygienne [2], dont l'objet est d'inspirer la modération, et qui convient au culte des dieux [3]. Euripide, complice des innovations que Timothée faisoit à l'ancienne musique [4], adopta presque tous les modes, et sur-tout ceux dont la douceur et la mollesse s'accordoient avec le caractère de sa poésie. On fut étonné d'entendre sur le théâtre des sons efféminés, et quelquefois multipliés sur une seule syllabe [5] : l'auteur y fut bientôt représenté comme un artiste sans vigueur, qui ne pouvant s'élever jusqu'à la tragédie, la faisoit descendre jusqu'à lui ; qui ôtoit en conséquence à toutes les parties dont elle est composée, le poids et la gravité qui leur convient [6] ; et qui joignant de petits airs à de petites paroles, cherchoit à remplacer la beauté par la parure, et la force par l'artifice. »Faisons chanter Euripide, disoit Aris»tophane ; qu'il prenne une lyre, ou plu»tôt une paire de coquilles [7], c'est le seul »accompagnement que ses vers puissent sou»tenir."

1 Val. Max. l. 3, c. 7, extern. n. 1.

2 Aristot. ap. Schol. in vit. Soph.

3 Plat. de rep. l. 3, t. 2, p. 399.

4 Plut. an seni, etc. t. 2, p. 795.

5 Aristoph. in ran. v. 1336, 1349 et 1390.

6 Id. ibid. v. 971.

7 Id. ibid. v. 1340. Didym. ap. Athen. l. 14, c. 4, p. 636.

On n'oseroit pas risquer aujourd'hui une pareille critique ; mais du temps d'Aristophane, beaucoup de gens, accoutumés dès leur enfance au ton imposant et majestueux de l'ancienne tragédie, craignoient de se livrer à l'impression des nouveaux sons qui frappoient leurs oreilles. Les Grâces ont enfin adouci la sévérité des règles, et il leur a fallu peu de temps pour obtenir ce triomphe.

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue : on pourroit même démontrer que c'est d'après lui que les lois de la tragédie ont presque toutes été rédigées : mais comme en fait de goût, l'analyse d'un bon ouvrage est presque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés sages et régulières y perdent une partie de leur prix, il suffira de dire en général, que cet auteur s'est garanti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets [1] : tantôt il y blesse la vraisemblance ; tantôt les incidens y sont amenés par force ; d'autres fois son action cesse de faire un même tout ; presque toujours les nœuds et les dénouemens laissent quelque chose à désirer, et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action [2].

[1] Aristot. de poet. c. 13, t. 2, p. 662. Remarq. de Dacier, p. 197.

[2] Id. ibid. c. 18, t. 2, p. 666. Dacier, ibid. pag. 315.

Il imagina d'exposer son sujet dans un prologue, ou long avant-propos, presque entièrement détaché de la pièce : c'est là que pour l'ordinaire un des acteurs [1] vient froidement rappeler tous les événemens antérieurs et relatifs à l'action ; qu'il rapporte sa généalogie ou celle d'un des principaux personnages [2] ; qu'il nous instruit du motif qui l'a fait descendre du ciel, si c'est un dieu ; qui l'a fait sortir du tombeau, si c'est un mortel : c'est là que pour s'annoncer aux spectateurs, il se borne à décliner son nom : *Je suis la déesse Vénus* [3]. *Je suis Mercure, fils de Maïa* [4]. *Je suis Polydore, fils d'Hécube* [5]. *Je suis Jocaste* [6]. *Je suis Andromaque* [7]. Voici comment s'exprime Iphigénie, en paroissant toute seule sur le théâtre [8] : »Pélops, fils de Tantale, étant venu à Pise, »épousa la fille d'Œnomaüs, de laquelle naquit Atrée ; d'Atrée naquirent Ménélas et »Agamemnon ; ce dernier épousa la fille de »Tyndare ; et moi Iphigénie, c'est de cet »hymen que j'ai reçu le jour *." Après cet-

[1] Aristoph. in ran. v. 977. Corneille, prem. disc. sur le poëm. dramat. p. 25.
[2] Eurip. in Hercul. fur. in Phœniss. in Electr. etc.
[3] Eurip. in Hippol.
[4] Id. in Ion.
[5] Id. in Hecub.
[6] Id. in Phœnis.
[7] Id. in Androm.
[8] Id. in Iphig. in Taur.

* Le père Brumoy, qui cherche à pallier les défauts des anciens, commence cette scène par ces mots, qui ne sont point dans Euripide : „Déplorable Iphigenie, „dois-je rappeler mes mal„heurs?"

te généalogie, si heureusement parodiée dans une comédie d'Aristophane [1], la princesse se dit à elle-même que son père la fit venir en Aulide, sous prétexte de lui donner Achille pour époux, mais en effet pour la sacrifier à Diane, et que cette déesse, l'ayant remplacée à l'autel par une biche, l'avoit enlevée tout-à-coup, et transportée en Tauride, où règne Thoas, ainsi nommé à cause de son agilité, comparable à celle des oiseaux *. Enfin, après quelques autres détails, elle finit par raconter un songe dont elle est effrayée, et qui lui présage la mort d'Oreste, son frère.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le sujet dès les premières scènes; Euripide lui-même semble leur avoir dérobé leur secret dans sa Médée et dans son Iphigénie en Aulide. Cependant, quoique en général sa manière soit sans art, elle n'est point condamnée par d'habiles critiques [2].

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, dans quelques-uns de ses prologues, comme pour affoiblir l'intérêt qu'il veut inspirer, il nous prévient sur la plupart des événemens

[1] Aristoph. in Acharn. v. 47.

* Euripide dérive le nom de Thoas, du mot Grec *Toos*, qui signifie *léger à la course*; quand cette étymologie seroit aussi vraie qu'elle est fausse, il est bien étrange de la trouver en cet endroit.

[2] Aristot. rhet. l. 3; c. 14, t. 2, p. 600.

qui doivent exciter notre surprise [1]. Ce qui doit nous étonner encore, c'est de le voir tantôt prêter aux esclaves le langage des philosophes [2], et aux rois celui des esclaves [3]; tantôt pour flatter le peuple, se livrer à des écarts, dont sa pièce des Suppliantes offre un exemple frappant.

Thésée avoit rassemblé l'armée Athénienne. Il attendoit, pour marcher contre Créon, roi de Thèbes, la dernière résolution de ce prince. Dans ce moment le héraut de Créon arrive, et demande à parler au roi d'Athènes. »Vous le chercheriez vainement, dit »Thésée; cette ville est libre, et le pouvoir »souverain est entre les mains de tous les »citoyens." A ces mots le héraut déclame 17 vers contre la démocratie [4]. Thésée s'impatiente, le traite de discoureur, et emploie 27 vers à retracer les inconvéniens de la royauté. Après cette dispute si déplacée, le héraut s'acquitte de sa commission. Il semble qu'Euripide aimoit mieux céder à son génie que de l'asservir, et songeoit plus à l'intérêt de la philosophie qu'à celui du sujet.

Je releverai dans le chapitre suivant d'autres défauts, dont quelques-uns lui sont communs avec Sophocle; mais comme ils n'ont

1 Eurip. in Hecub. in Hippol.

2 Aristoph. in ran. v. 980. Schol. ibid. in Acharn. v. 395 et 400. Schol. ibid. Orig. in Cels. l. 7, p. 356.

3 Euripid. in Alcest. v. 675, etc.

4 Id. in suppl. v. 409.

pas obscurci leur gloire, on doit conclure de là que les beautés qui parent leurs ouvrages sont d'un ordre supérieur. Il faut même ajouter en faveur d'Euripide, que la plupart de ses pièces, ayant une catastrophe funeste, produisent le plus grand effet, et le font regarder comme le plus tragique des poètes dramatiques [1].

Le théâtre offroit d'abondantes moissons de lauriers aux talens qu'il faisoit éclore. Depuis Eschyle jusqu'à nos jours, dans l'espace d'environ un siècle et demi, quantité d'auteurs se sont empressés d'applanir ou d'embellir les routes que le génie s'étoit récemment ouvertes : c'est à leurs productions de les faire connoître à la postérité. Je citerai quelques-uns de ceux dont les succès ou les vains efforts peuvent éclaircir l'histoire de l'art, et instruire ceux qui le cultivent.

Phrynicus, disciple de Thespis, et rival d'Eschyle, introduisit les rôles de femmes sur la scène [2]. Pendant que Thémistocle étoit chargé par sa tribu de concourir à la représentation des jeux, Phrynicus présenta une de ses pièces ; elle obtint le prix, et le nom du poète fut associé sur le marbre avec le nom du vainqueur des Perses [3]. Sa tragédie, intitulée *La prise de Milet*, eut un succès étrange ; les spectateurs fondirent en larmes,

1 Aristot. de poet. c. 13, t. 2, p. 662.

2 Suid. in *Phrynik.*

3 Plut. in Themist. t. 1, p. 114.

et condamnèrent l'auteur à une amende de 1000 drachmes *, pour avoir peint, avec des couleurs trop vives, des maux que les Athéniens auroient pu prévenir [1].

Ion fut si glorieux de voir couronner une de ses pièces, qu'il fit présent à tous les habitans d'Athènes d'un de ces beaux vases de terre cuite, qu'on fabrique dans l'île de Chio, sa patrie [2]. On peut lui reprocher, comme écrivain, de ne mériter aucun reproche ; ses ouvrages sont tellement soignés, que l'œil le plus sévère n'y discerne aucune tache. Cependant tout ce qu'il a fait ne vaut pas l'Œdipe de Sophocle, parce que, malgré ses efforts, il n'atteignit que la perfection de la médiocrité [3].

Agathon, ami de Socrate et d'Euripide, hasarda le premier, des sujets feints [4]. Ses comédies sont écrites avec élégance, ses tragédies avec la même profusion d'antithèses et d'ornemens symétriques, que les discours du rhéteur Gorgias [5].

Philoclès composa un très grand nombre de pièces : elles n'ont d'autre singularité qu'un style amer, qui l'a fait surnommer *la bile* [6]. Cet écrivain, si mediocre, l'emporta sur So-

* 900 livres.

1 Herodot. l. 6, c. 21. Corsin. fast. Attic. t. 3, p. 172.

2 Athen. l. 1, c. 3, p. 3.

3 Longin. de subl. c. 33, p. 187.

4 Aristot. de poet. c. 9, t. 2, p. 659.

5 Ælian. lib. 14, c. 13. Philostr. vit. soph. l. 1, p. 493. Athen. l. 5, p. 187.

6 Suid. in *Philocl.*

phocle, au jugement des Athéniens, dans un combat où ce dernier avoit présenté l'Œdipe, une de ses plus belles pièces, et le chef-d'œuvre peut-être du théâtre Grec [1]. Il viendra sans doute un temps où, par respect pour Sophocle, on n'osera pas dire qu'il étoit supérieur à Philoclès [2].

Astydamas, neveu de ce Philoclès, fut encore plus fécond que son oncle, et remporta quinze fois le prix [3]. Son fils, de même nom, a donné, de mon temps, plusieurs pièces; il a pour concurrens Asclépiade, Apharée, fils adoptif d'Isocrate, Théodecte, et d'autres encore qui seroient admirés, s'ils n'avoient pas succédé à des hommes véritablement admirables.

J'oublioi Denys l'ancien, roi de Syracuse; il fut aidé, dans la composition de ses tragédies, par quelques gens d'esprit, et dut à leurs secours la victoire qu'il remporta dans ce genre de littérature [4]. Ivre de ses productions, il sollicitoit les suffrages de tous ceux qui l'environnoient, avec la bassesse et la cruauté d'un tyran. Il pria un jour Philoxène de corriger une pièce qu'il venoit de terminer; et ce poète l'ayant raturée depuis le commencement jusqu'à la fin,

1 Dicæarch. in argum. Œdip.

2 Aristid. orat. t. 3, p. 422.

3 Diod. Sic. l. 14, pag. 270. Suid. in *Astyd.*

4 Plut. in X rhet. vit. t. 2, p. 833.

fut condamné aux carrières [1]. Le lendemain Denys le fit sortir, et l'admit à sa table ; sur la fin du dîné, ayant récité quelques-uns de ses vers : Eh bien, dit-il, qu'en pensez-vous, Philoxène ? Le poète, sans lui répondre, dit aux satellites de le ramener aux carrières [2].

Eschyle, Sophocle et Euripide sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène [3]. D'où vient donc que sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours *, le premier ne fut couronné que treize fois [4], le second que dix-huit fois [5], le troisième que cinq fois [6] ? C'est que la multitude décida de la victoire, et que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avoit des protecteurs dont elle épousoit les passions, des favoris dont elle soutenoit les intérêts. De là tant d'intrigues, de violences et d'injustices, qui éclatèrent dans le moment de la décision : d'un autre côté, le public, c'est-à-dire, la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouïr par de légères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres ; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut

1 Plut. de fort. Alex. t. 2, p. 334.

2 Diod. Sic. l. 15, pag. 331.

3 Plut. in X rhet. vit. t. 2, p. 841. Aristid. or. t. 3, p. 703. Quintil. l. 10, c. 1, p. 632. Cicer. de orat. lib. 3, c. 7, t. 1, p. 286.

* Voyez la note à la fin du volume.

4 Anonym. in vitâ Æschyl.

5 Diod. Sic. lib. 13, p. 222.

6 Suid. in *Euripid.* Varr. ap. Aul. Gell. lib. 17, c. 4.

averti de leur supériorité, par les vaines tentatives de leurs rivaux et de leurs successeurs.

HISTOIRE DE LA COMÉDIE.

Quoique la comédie ait la même origine que la tragédie, son histoire moins connue, indique des révolutions dont nous ignorons les détails, et des découvertes dont elle nous cache les auteurs.

Née, vers la 50.e olympiade *, dans les bourgs de l'Attique, assortie aux mœurs grossières des habitans de la campagne, elle n'osoit approcher de la capitale; et si par hasard des troupes d'acteurs indépendans s'y glissoient pour jouer ses farces indécentes, ils étoient moins autorisés que tolérés par le gouvernement [1]. Ce ne fut qu'après une longue enfance qu'elle prit tout-à-coup son accroissement en Sicile [2]. Au lieu d'un recueil de scènes sans liaisons et sans suite, le philosophe Epicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue, et la conduisit sans écart jusqu'à la fin. Ses pièces, assujetties aux mêmes lois que la tragédie, furent connues en Grèce; elles y servirent de modèles [3], et la comédie y parta-

* Vers l'an 580 avant J. C.

1 Aristot. de poet c. 3, t. 2, pag. 654: Diomed. de orat. l. 3, p. 485.

2 Aristot. ibid. cap. 5, Horat. l. 2, epist. 1, v. 58.

3 Plut. in Theæt. t. 1, p. 152.

gea bientôt avec sa rivale, les suffrages du public, et l'hommage que l'on doit aux talens. Les Athéniens sur-tout l'accueillirent avec les transports qu'auroient excités la nouvelle d'une victoire.

Plusieurs d'entre eux s'exercèrent dans ce genre, et leurs noms décorent la liste nombreuse de ceux qui, depuis Epicharme jusqu'à nos jours, s'y sont distingués. Tels furent, parmi les plus anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis, et Aristophane, mort environ 30 ans avant mon arrivée en Grèce. Ils vécurent tous dans le siècle de Périclès.

Des facéties piquantes valurent d'abord des succès brillans à Magnès; il fut ensuite plus sage et plus modéré, et ses pièces tombèrent [1].

Cratinus réussis soit moins dans l'ordonnance de la fable, que dans la peinture des vices; aussi amer qu'Archiloque, aussi énergique qu'Eschyle, il attaqua les particuliers sans ménagement et sans pitié [2].

Cratès se distingua par la gaieté de ses saillies [3], et Phérécrate par la finesse des siennes [4] : tous deux réussirent dans la partie de

1 Aristoph. in equit. v. 522.

2 Plat. in argum. Aristoph. pag. xj. Schol. de comœd. ibid. p. xij; et in equit. v. 534.

3 Schol. Aristoph. ibid. p. xij.

4 Athen. l. 6, p. 268.

l'invention, et s'abstinrent des personnalités [1].

Eupolis revint à la manière de Cratinus: mais il a plus d'élévation et d'aménité que lui. Aristophane, avec moins de fiel que Cratinus, avec moins d'agrémens qu'Eupolis, tempéra souvent l'amertume de l'un, par les grâces de l'autre [2].

Si l'on s'en rapportoit aux titres des pièces qui nous restent de leur temps, il seroit difficile de concevoir l'idée qu'on se faisoit alors de la comédie. Voici quelques-uns de ces titres : Prométhée [3], Triptolème [4], Bacchus [5], les Bachantes [6], le faux Hercule [7], les noces d'Hébé [8], les Danaïdes [9], Niobé [10], Amphiaraüs [11], le naufrage d'Ulysse [12], l'âge d'or [13], les hommes sauvages [14], le ciel [15], les saisons [16], la terre et la mer [17], les ci-

1 Aristot. de poet. cap. 5, p. 654. Argum. Aristoph. p. xij.

2 Plat. in argum. Aristoph. p. xj.

3 Epicharm. ap. Athen. l. 3, p. 86.

4 Pherecr. ibid. l. 2. p. 67.

5 Aristot. ibid. l. 14, p. 658.

6 Epicharm. ibid. l. 3, p. 106.

7 Pherecr. ap. Athen. l. 3, p. 122.

8 Epicharm. ibid. p. 85, etc.

9 Aristoph. ibid. l. 2, p. 57, etc.

10 Id. ibid. l. 7, p. 301.

11 Id. ibid. l. 4, p. 158.

12 Epicharm. ibid. l. 14, p. 619.

13 Eupol. ibid. l. 9, pag. 375.

14 Pherecr. ibid. l. 5, p. 218.

15 Amphys. ibid. l. 3, p. 100.

16 Cratin. ibid. l. 9, p. 374. Aristoph. ibid. l. 14, p. 653.

17 Epicharm. ibid. l. 3, p. 120.

cognes [1], les oiseaux, les abeilles, les grenouilles, les nuées [2], les chèvres [3], les lois [4], les peintres [5], les Pythagoriciens [6], les déserteurs [7], les amis [8], les flateurs [9], les efféminés [10].

La lecture de ces pièces prouve clairement que leurs auteurs n'eurent pour objet que de plaire à la multitude, que tous les moyens leur parurent indifférens, et qu'ils employèrent tour-à-tour la parodie, l'allégorie et la satyre, soutenues des images les plus obscènes, et des expressions les plus grossières.

Ils traitèrent, avec des couleurs différentes, les mêmes sujets que les poètes tragiques. On pleuroit à la Niobé d'Euripide, on rioit à celle d'Aristophane; les dieux et les héros furent travestis, et le ridicule naquit du contraste de leur déguisement avec leur dignité : diverses pièces portèrent le nom de Bacchus et d'Hercule; en parodiant leur caractère, on se permettoit d'exposer à la risée de la populace, l'excessive poltronnerie du pre-

1 Aristoph. ibid. l. 9, p. 368.
2 Aristoph.
3 Eupol. ibid. l. 3, pag. 94.
4 Cratin. ibid. l. 11, p. 496.
5 Pherecr. ibid. l. 9, p. 395.
6 Aristoph. ibid. lib. 4, p. 161.
7 Pherecr. ibid. l. 3, p. 90.
8 Eupol. ibid. l. 6, p. 266.
9 Id. ibid. l. 7, p. 328.
10 Cratin. ibid. l. 14, p. 638.

mier, et l'énorme voracité du second [1]. Pour assouvir la faim de ce dernier, Epicharme décrit en détail, et lui fait servir toutes les espèces de poissons et de coquillages connus de son temps [2].

Le même tour de plaisanterie se montroit dans les sujets allégoriques, tel que celui de l'âge d'or, dont on relevoit les avantages [3]. Cet heureux siècle, disoient les uns, n'avoit besoin ni d'esclaves ni d'ouvriers; les fleuves rouloient un jus délicieux et nourrissant; des torrens de vin descendoient du ciel en forme de pluie; l'homme, assis à l'ombre des arbres chargés de fruits, voyoit les oiseaux, rôtis et assaisonnés, voler autour de lui, et le prier de les recevoir dans son sein [4]. Il reviendra ce temps, disoit un autre, où j'ordonnerai au couvert de se dresser de soi-même; à la bouteille, de me verser du vin; au poisson à demi cuit, de se retourner de l'autre côté, et de s'arroser de quelques gouttes d'huile [5].

De pareilles images s'adressoient à cette classe de citoyens, qui, ne pouvant jouïr des agrémens de la vie, aime à supposer qu'ils ne lui ont pas toujours été, et qu'ils ne lui se-

[1] Aristoph. in pac. v. 740. Schol. ibid.

[2] Epicharm. in nupt. Heb. ap. Athen. l. 3. p. 85; l. 7, p. 313, 318; etc.

[3] Cratin. ap. Athen. l. 6, p. 267. Eupol. ibid. l. 9, p. 375, 408, etc.

[4] Pherecr. ibid. l. 6, p. 268 et 269.

[5] Cratin. ibid. p. 267.

ront pas toujours interdits. C'est aussi par déférence pour elle, que les auteurs les plus célèbres, tantôt prêtoient à leurs acteurs des habillemens, des gestes et des expressions déshonnêtes; tantôt mettoient dans leur bouche des injures atroces contre des particuliers.

Nous avons vu que quelques-uns, traitant un sujet dans sa généralité, s'abstinrent de toute injure personnelle. Mais d'autres furent assez perfides, pour confondre les défauts avec les vices, et le mérite avec le ridicule; espions dans la société, délateurs sur le théâtre, ils livrèrent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquises à sa jalousie. Point de citoyen assez élevé, point d'assez méprisable, qui fût à l'abri de leurs coups; quelquefois désigné par des allusions faciles à saisir, il le fut encore plus souvent par son nom, et par les traits de son visage empreints sur le masque de l'acteur. Nous avons une pièce où Timocréon joue à-la-fois Thémistocle et Simonide [1]; il nous en reste plusieurs contre un faiseur de lampes, nommé Hyperbolus, qui, par ses intrigues, s'étoit élevé aux magistratures [2].

Les auteurs de ces satires recouroient à l'imposture, pour satisfaire leur haîne; à de sales injures, pour satisfaire le petit peuple. Le poison à la main, ils parcouroient les dif-

1 Suid. in *Timocr.*

2 Aristoph. in nub. v. 552.

férentes classes de citoyens, et l'intérieur des maisons, pour exposer au jour des horreurs qu'il n'avoit pas éclairées [1]. D'autres fois ils se déchaînoient contre les philosophes, contre les poètes tragiques, contre leurs propres rivaux.

Comme les premiers les accabloient de leur mépris, la comédie essaya de les rendre suspects au gouvernement, et ridicules aux yeux de la multitude. C'est ainsi que dans la personne de Socrate, la vertu fut plus d'une fois immolée sur le théâtre [2], et qu'Aristophane, dans une de ses pièces, prit le parti de parodier le plan d'une république parfaite, telle que l'ont conçue Protagoras et Platon [3].

Dans le même temps, la comédie citoit à son tribunal tous ceux qui dévouoient leurs talens à la tragédie. Tantôt elle relevoit avec aigreur les défauts de leurs personnes, ou de leurs ouvrages; tantôt elle parodioit d'une manière piquante, leurs vers, leurs pensées et leurs sentimens [4]. Euripide fut toute sa vie poursuivi par Aristophane, et les mêmes spectateurs couronnèrent les pièces du premier,

1 Aristoph. in equit. v. 1271. Horat. lib. 2, epist. 1, v. 150.

2 Aristoph. in nud. Ameips. ap. Diog. Laert. lib. 2, §. 28. Eupol. ap. Schol. Aristoph. in nub. v. 96. Senec. de vitâ beatâ, c. 27.

3 Schol. Aristoph. in argum. concion. p. 440. Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 30, p. 29.

4 Aristoph. in Acharn. v. 8. Schol. ibid. Id. in vesp. v. 312. Schol. ibid. Id. in equit. Schol. ibid. etc. etc. Suid. in *Parod.*

et la critique qu'en faisoit le second.

Enfin la jalousie éclatoit encore plus entre ceux qui couroient la même carrière. Aristophane avoit reproché à Cratinus son amour pour le vin, l'affoiblissement de son esprit, et d'autres défauts attachés à la vieillesse [1]. Cratinus, pour se venger, releva les plagiats de son ennemi, et l'accusa de s'être paré des dépouilles d'Eupolis [2].

Au milieu de tant de combats honteux pour les lettres, Cratinus conçut, et Aristophane exécuta le projet d'étendre le domaine de la comédie. Ce dernier, accusé par Créon d'usurper le titre de citoyen [3], rappela dans sa défense deux vers qu'Homère place dans la bouche de Télémaque, et les parodia de la manière suivante:

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère.
Pour moi je n'en sais rien. Qui sait quel est son père [4]?

Ce trait l'ayant maintenu dans son état, il ne respira que la vengeance. Animé, comme il le dit lui-même, du courage d'Hercule [5], il composa contre Créon une pièce pleine de fiel et d'outrages [6]. Comme aucun ouvrier n'osa dessiner le masque d'un homme si redoutable,

1 Aristoph. in equit. v. 399. Suid. in *Apbel.*
2 Schol. Aristoph. in equit. v. 528.
3 Aristoph. in Acharn. v. 378. Schol. ibid. et in vitâ Aristoph. p. xiv.
4 Brumoy, théât. des Grecs, t. 5, p. 267.
5 Aristoph. in pac. v. 751. Schol. ibid.
6 Id. in equit.

ni aucun acteur se charger de son rôle ; le poète, obligé de monter lui-même sur le théâtre, le visage barbouillé de lie [1], eut le plaisir de voir la multitude approuver, avec éclat, les traits sanglans qu'il lançoit contre un chef qu'elle adoroit, et les injures piquantes qu'il hasardoit contre elle.

Ce succès l'enhardit ; il traita dans des sujets allégoriques, les intérêts les plus importans de la république. Tantôt il y montroit la nécessité de terminer une guerre longue et ruineuse [2] ; tantôt il s'élevoit contre la corruption des chefs, contre les dissentions du Sénat, contre l'ineptie du peuple dans ses choix et dans ses délibérations. Deux acteurs excellens, Callistrate et Philonide, secondèrent ses efforts: à l'aspect du premier, on prévoyoit que la pièce ne rouloit que sur les vices particuliers; du second, qu'elle frondoit ceux de l'administration [3].

Cependant la plus saine partie de la nation murmuroit, et quelquefois avec succès, contre les entreprises de la comédie. Un premier décret en avoit interdit la représentation [4]; dans un second, on défendoit de nommer personne [5] ; et dans un troisième, d'attaquer les

1 Vita Aristoph. p. xiii. Schol. in argum. equit. p. 172.

2 Aristoph. in Acharn. et in pac.

3 Schol. in vitâ Aristoph. p. xiv.

4 Schol. Aristoph. in Acharn. v. 67.

5 Id. ibid. v. 1149, et in av. v. 1297.

magistrats [1]. Mais ces décrets étoient bientôt oubliés ou révoqués ; ils sembloient donner atteinte à la nature du gouvernement, et d'ailleurs le peuple ne pouvoit plus se passer d'un spectacle qui étaloit contre les objets de sa jalousie, toutes les injures et toutes les obscénités de la langue.

Vers la fin de la guerre du Péloponèse, un petit nombre de citoyens s'étant emparés du pouvoir, leur premier soin fut de réprimer la licence des poètes, et de permettre à la personne lésée de les traduire en justice [2]. La terreur qu'inspirèrent ces hommes puissans, produisit dans la comédie une révolution soudaine. Le chœur disparut, parce que les gens riches, effrayés, ne voulurent point se charger du soin de le dresser, et de fournir à son entretien ; plus de satire directe contre les particuliers, ni d'invectives contre les chefs de l'état, ni de portraits sur les masques. Aristophane lui-même se soumit à la réforme dans ses dernières pièces [3] ; ceux qui le suivirent de près, tels qu'Eubulus, Antiphane et plusieurs autres, respectèrent les règles de la bienséance. Le malheur d'Anaxandride leur apprit à ne plus s'en écarter ; il avoit parodié ces paroles d'une pièce d'Euripide : *La nature donne ses*

[1] Schol. Aristoph. in nub. v. 31. Pet. leg. Att. pag. 79.

[2] Plat. in argum. Aristoph. p. x.

[3] Aristoph. in Plut. in Cocal. et in Æolos. Fabric. bibl. Græc. t. I, p. 710 et 713.

ordres, et s'inquiète peu de nos lois. Anaxandride, ayant substitué le mot *ville* à celui de *nature*, fut condamné à mourir de faim [1].

C'est l'état où se trouvoit la comédie pendant mon séjour en Grèce. Quelques-uns continuoient à traiter et parodier les sujets de la fable et de l'histoire : mais la plupart leur préféroient des sujets feints; et le même esprit d'analyse et d'observation qui portoit les philosophes à recueillir dans la société, ces traits épars, dont la réunion caractérise la grandeur d'ame ou la pusillanimité, engageoit les poètes à peindre dans le général les singularités qui choquent la société, ou les actions qui la déshonorent.

La comédie étoit devenue un art régulier, puisque les philosophes avoient pu la définir. Ils disoient qu'elle imite, non tous les vices, mais uniquement les vices susceptibles de ridicule [2]. Ils disoient encore, qu'à l'exemple de la tragédie, elle peut exagérer les caractères, pour les rendre plus frappans [3].

Quand le chœur reparoissoit [4], ce qui arrivoit rarement, l'on entremêloit, comme autrefois, les intermèdes avec les scènes, et le chant avec la déclamation. Quand on le supprimoit, l'action étoit plus vraisemblable, et

1 Barnès ad Phœnis. v. 396. Id. in vitâ Euripid. p. xxi.

2 Arist. de poet. cap. 5, t. 2, p. 655.

3 Id. ibid. cap. 2, p. 653.

4 Aristot. de poet. cap. 1, p. 653, Theophr. charact. cap. 6.

sa marche plus rapide; les auteurs parloient une langue que les oreilles délicates pouvoient entendre; et des sujets bizarres n'exposoient plus à nos yeux des chœurs d'oiseaux, de guêpes, et d'autres animaux revêtus de leur forme naturelle. On faisoit tous les jours de nouvelles découvertes dans les égaremens de l'esprit et du cœur, et il ne manquoit plus qu'un génie qui mît à profit les erreurs des anciens, et les observations des modernes *.

DE LA SATYRE.

Après avoir suivi les progrès de la tragédie et de la comédie, il me reste à parler d'un drame qui réunit à la gravité de la première, la gaieté de la seconde [1]; il naquit de même dans les fêtes de Bacchus. Là, des chœurs de Silénes et de Satyres entremêloient de facéties, les hymnes qu'ils chantoient en l'honneur de ce dieu.

Leurs succès donnèrent la première idée de la satyre, poème, où les sujets les plus sérieux son traités d'une manière à-la-fois touchante et comique [2].

Il est distingué de la tragédie, par l'espèce de personnages qu'il admet, par la catastrophe qui n'est jamais funeste; par les traits,

* Ménandre naquit dans une des dernières années du séjour d'Anacharsis en Grèce.

1 Horat. de art. poet. v. 222.

2 Demetr. Phal. de eloc. cap. 170.

les bons mots, et les bouffonneries qui font son principal mérite ; il l'est de la comédie, par la nature du sujet, par le ton de dignité qui règne dans quelques-unes de ses scènes [1], et par l'attention que l'on a d'en écarter les personnalités ; il l'est de l'une et de l'autre par des rhythmes qui lui sont propres [2], par la simplicité de la fable, par les bornes prescrites à la durée de l'action [3] : car la satyre est une petite pièce qu'on donne après la représentation des tragédies, pour délasser les spectateurs [4].

La scène offre aux yeux, des bocages, des montagnes, des grottes et des paysages de toute espèce [5]. Les personnages du chœur, déguisés sous la forme bizarre qu'on attribue aux Satyres, tantôt exécutent des danses vives et sautillantes [6], tantôt dialoguent ou chantent avec les dieux, ou les héros [7] ; et de la diversité des pensées, des sentimens et des expressions, résulte un contraste frappant et singulier.

Eschyle est celui de tous qui a le mieux réussi dans ce genre ; Sophocle et Euripide s'y sont distingués, moins pourtant que les

1 Euripid. in Cyclop.
2 Mar. Victorin. art. gram. lib. 2, p. 2527. Casaub. de satyr. lib. 1, cap. 3, p. 96.
3 Euripid. ibid.
4 Horat. de art. poét. v. 220. Diomed. de orat. lib. 3, p. 488. Mar. Victorin, ibid.
5 Vitruv. de archyt. lib. 5, cap. 8.
6 Athen. lib. 14, p. 630.
7 Casaub. ibid. lib. 1, cap. 4, p. 102.

poètes Achéus [1] et Hégémon. Ce dernier ajouta un nouvel agrément au drame satyrique, en parodiant de scène en scène des tragédies connues [2]. Ces parodies, que la finesse de son jeu rendoit très-piquantes, furent extrêmement applaudies, et souvent couronnées [3]. Un jour qu'il donnoit sa Gigantomachie, pendant qu'un rire excessif s'étoit élevé dans l'assemblée, on apprit la défaite de l'armée en Sicile : Hégémon voulut se taire ; mais les Athéniens, immobiles dans leurs places, se couvrirent de leurs manteaux, et après avoir donné quelques larmes à la perte de leurs parens, ils n'en écoutèrent pas avec moins d'attention le reste de la pièce. Ils dirent depuis, qu'ils n'avoient point voulu montrer leur foiblesse, et témoigner leur douleur en présence des étrangers qui assistoient au spectacle [4].

1 Mened. ap. Diogen. Laert. lib. 2, §. 133.

2 Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 7, p. 404. Hesych. *in Parod.*

3 Athen. lib. 15, p. 609.

4 Athen. lib. 9, p. 407. Casaub. in Athen. p. 438.

CHAPITRE LXX.

Représentation des pièces de théâtre à Athènes.

THÉATRE.

Le théâtre fut d'abord construit en bois [1]; il s'écroula pendant qu'on jouoit une pièce d'un ancien auteur, nommé Pratinas [2]; dans la suite, on construisit en pierre celui qui subsiste encore à l'angle sud-est de la citadelle. Si j'entreprenois de le décrire, je ne satisferois ni ceux qui l'ont vu, ni ceux qui ne le connoissent pas; j'en vais seulement donner le plan * et ajouter quelques remarques à ce que j'ai dit sur la représentation des pièces, dans un de mes précédens chapitres **.

1.° Pendant cette représentation, il n'est permis à personne de rester au parterre [3]; l'expérience avoit appris que, s'il n'étoit pas absolument vide, les voix se faisoient moins entendre [4].

2.° L'avant-scène se divise en deux parties; l'une plus haute, où récitent les acteurs; l'au-

[1] Aristoph. in Thesmoph. v. 402. Schol. ibid. Hesych. et Suid. in *Ikira*, in *Aigeir.* etc.

[2] Suid. in *Pratin.*

* Voyez le plan du Théâtre.

** Voyez le chapitre XI de cet ouvrage.

[3] Vitruv. lib. 5, cap. 6 et 8.

[4] Aristot. probl. sect. 11, §. 26, t. 2. p. 739. Plin. lib. 11, cap. 51, t. 1, p. 643.

tre plus basse, ou le chœur se tient communément [1]. Cette dernière est élevée de 10 à 12 pieds au dessus du parterre [2], d'où l'on peut y monter [3]. Il est facile au chœur placé en cet endroit, de se tourner vers les acteurs ou vers les assistans [4].

3.° Comme le théâtre n'est pas couvert, il arrive quelquefois qu'une pluie soudaine force les spectateurs de se réfugier sous des portiques, et dans des édifices publics qui sont au voisinage [5].

4.° Dans la vaste enceinte du théâtre, on donne souvent les combats, soit de poésie, soit de musique ou de danse, dont les grandes solennités sont accompagnées. Il est consacré à la gloire; et cependant on y a vu, dans un même jour, une pièce d'Euripide, suivie d'un spectacle de pantins [6].

FETES OU L'ON DONNE DES PIECES.

On ne donne des tragédies et des comédies que dans trois fêtes consacrées à Bacchus [7]. La première se célèbre au Pirée, et c'est-là qu'on a représenté, pour la première fois

1 Poll. lib. 4, cap. 19, §. 123.

2 Vitruv. lib. 5, cap. 8, p. 91.

3 Plat. in conv. t. 3, p. 194, Plut. in Demetr. t. 2, p. 905. Poll. ibid. §. 127.

4 Schol. Aristoph. in argum. nub. p. 50.

5 Vitruv. ibid. cap. 9, p. 92.

6 Athen. lib. 1, cap. 17, p. 19. Casaub. ibid.

7 Demosth. in Mid. p. 604.

quelques-unes des pièces d'Euripide [1]. La seconde, nommée *les Choès*, ou *les Lénéènes*, tombe au 12.e du mois anthestérion *, et ne dure qu'un jour [2]. Comme la permission d'y assister n'est accordée qu'aux habitans de l'Attique [3], les auteurs réservent leurs nouvelles pièces pour les grandes Dionysiaques qui reviennent un mois après, et qui attirent de toutes parts une infinité de spectateurs. Elles commencent le 12 du mois élaphébolion **, et durent plusieurs jours, pendant lesquels on représente les pièces destinées au concours [4].

CONCOURS DES PIECES.

La victoire coûtoit plus d'efforts autrefois qu'aujourd'hui. Un auteur opposoit à son adversaire trois tragédies, et une de ces petites pièces qu'on nomme satyres. C'est avec de si grandes forces que se livrèrent ces combats fameux, où Pratinas l'emporta sur Eschyle et sur Chœrilus [5], Sophocle sur Eschyle [6],

1 Ælian. var. hist. lib. 2, cap. 13.

* Ce mois commençoit quelquefois dans les derniers jours de janvier, et pour l'ordinaire dans les premiers jours de fevrier. (Dodvvel. de cycl.)

2 Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 39, p. 174.

3 Aristoph. in Acharn. v. 503.

** Le commencement de ce mois tomboit rarement dans les derniers jours de février, communément dans les premiers jours de mars. (Dodvvel. de cycl.)

4 Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 39, p. 178.

5 Suid. in *Pratin.*

6 Plut. in Cim. t. 1. p. 483.

Philoclès sur Sophocle [1], Euphorion sur Sophocle et sur Euripide [2], ce dernier sur Iophon et sur Ion [3], Xénoclès sur Euripide [4].

On prétend que, suivant le nombre des concurrens, les auteurs de tragédies, traités alors comme le sont encore aujourd'hui les orateurs, devoient régler la durée de leurs pièces, sur la chûte successive des gouttes d'eau qui s'échappoient d'un instrument nommé clepsydre [5]. Quoi qu'il en soit, Sophocle se lassa de multiplier les moyens de vaincre : il essaya de ne présenter qu'une seule pièce [6]: et cet usage, reçu de tous les temps pour la comédie, s'établit insensiblement à l'égard de la tragédie.

Dans les fêtes qui se terminent en un jour, on représente maintenant cinq ou six drames, soit tragédies, soit comédies. Mais dans les grandes Dionysiaques qui durent plus longtemps, on en donne douze ou quinze, et quelquefois davantage [7]; leur représentation commence de très-bonne heure le matin [8], et dure quelquefois toute la journée.

1 Dicæarch. ap. Schol. argum. Œdip. tyr. Aristid. orat. t. 3, p. 422.

2 Argum. Med. Euripid. p. 74.

3 Argum. Hippol. Euripid. p. 216.

4 Ælian. var. hist. lib. 2, cap. 8.

5 Aristot. de poet. cap. 7, t. 2, p. 658.

6 Suid. in *Sophocl.*

7 Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 39, p. 182.

8 Xenoph. memor. lib. 5, p. 825. Æschin. in Ctesiph. p. 440.

PRESENTATION ET JUGEMENT DES PIECES.

C'est au premier des Archontes que les pièces sont d'abord présentées ; c'est à lui qu'il appartient de les recevoir ou de les rejeter. Les mauvais auteurs sollicitent humblement sa protection. Ils sont transportés de joie, quand il leur est favorable [1] ; ils se consolent du refus, par des épigrammes contre lui, et bien mieux encore, par l'exemple de Sophocle qui fut exclu d'un concours, où l'on ne rougit pas d'admettre un des plus médiocres poètes de son temps [2].

La couronne n'est pas décernée au gré d'une assemblée tumultueuse ; le magistrat qui préside aux fêtes, fait tirer au sort un petit nombre de juges *, qui s'obligent par serment de juger sans partialité [3] ; c'est ce moment que saisissent les partisans et les ennemis d'un auteur. Quelquefois en effet la multitude soulevée par leurs intrigues, annonce son choix d'avance, s'oppose avec fureur à la création du nouveau tribunal, ou contraint les juges à souscrire à ses décisions [4].

1 Aristoph. in ran. v. 94. Schol. ibid.

2 Hesych. in *Pyrper*. Cratin. ap. Athen. lib. 14, c. 9, p. 638. Casaub. in Athen. p. 573.

* Il ne m'a pas été possible de fixer le nombre des juges ; j'en ai compté quelquefois cinq, quelquefois sept, et d'autres fois davantage.

3 Plut. in Cim. t. 1, p. 483. Epichar. ap. Zenod. Erasm. adag. p. 539. Schol. Aristoph. in av. v. 445. Lucian. in Harmonid. c. 2, t. 1, p. 853.

4 Plut. ibid. Ælian. var. hist. lib. 2, c. 13.

Outre le nom du vainqueur, on proclame ceux des deux concurrens qui l'ont approché de plus près [1]. Pour lui, comblé des applaudissemens qu'il a reçus au théâtre, et que le chœur avoit sollicités à la fin de la pièce [2], il se voit souvent accompagné jusqu'à sa maison, par une partie des spectateurs [3], et pour l'ordinaire, il donne une fête à ses amis [4].

Après la victoire, une pièce ne peut plus concourir; elle ne le doit, après la défaite, qu'avec des changemens considérables [5]. Au mépris de ce réglement, un ancien décret du peuple permit à tout poète d'aspirer á la couronne, avec une pièce d'Eschyle, retouchée et corrigée, comme il jugeroit à propos; et ce moyen a souvent réussi [6]. Autorisé par cet exemple, Aristophane obtint l'honneur de présenter au combat une pièce déja couronnée [7]. On reprit dans la suite, avec les pièces d'Eschyle, celles de Sophocle et d'Euripide [8]; et comme leur supériorité, devenue de jour en jour plus sensible, écartoit beaucoup de concurrens, l'orateur Lycurgue, lors de mon dé-

1 Schol. in vit. Sophocl. argum. comœd. Aristoph.

2 Euripid. Orest. Phœniss. Iphig. in Taur.

3 Plut. an seni, t. 2, p. 785.

4 Plat. in conv. t. 3, p. 173 et 174.

5 Aristoph. in nub. v. 546. Schol. in argum.

6 Quintil. instit. lib. 10, c. 1, p. 632. Philostr. vit. Apollon. lib. 6, c. 11, p. 245. Schol. Aristoph. in Acharn. v. 10.

7 Dicæarch. ap. Schol. Aristoph. in arg. ran. p. 115.

8 Demosth. de fals. leg. p. 331. Aul. Gell. lib. 7, c. 5.

part d'Athènes, comptoit proposer au peuple d'en interdire désormais la représentation, mais d'en conserver des copies exactes dans un dépôt, de les faire réciter tous les ans en public, et d'élever des statues à leurs auteurs [1].

On distingue deux sortes d'acteurs ; ceux qui sont spécialement chargés de suivre le fil de l'action, et ceux qui composent le chœur. Pour mieux expliquer leurs fonctions réciproques, je vais donner une idée de la coupe des pièces.

COUPE DES PIECES.

Outre les parties qui constituent l'essence d'un drame, et qui sont la fable, les mœurs, la diction, les pensées, la musique et le spectacle [2], il faut considérer encore celles qui la partagent dans son étendue ; et telles sont, le prologue, l'épisode, l'exode et le chœur [3].

Le prologue commence avec la pièce, et se termine au premier intermède, ou entre-acte ; l'épisode en général, va depuis le premier jusqu'au dernier des intermèdes ; l'exode comprend tout ce qui se dit après le dernier intermède [4]. C'est dans la première de ces parties que se fait l'exposition, et que commence quelquefois le nœud ; l'action se développe

1 Plut. in X rhet. vit. t. 2, p. 841.

2 Aristot. de poet. c. 6, p. 656.

3 Id. ibid. cap. 12, p. 669. Schol. vit. Aristoph. p. xiv.

4 Aristot. ibid.

dans la seconde ; elle se dénoue dans la troisième. Ces trois parties n'ont aucune proportion entre elles ; dans l'Œdipe à Colone de Sophocle, qui contient 1862 vers, le prologue seul en renferme 700 [1].

Le théâtre n'est jamais vide ; le chœur s'y présente quelquefois à la première scène ; s'il y paroit plus tard, il doit être naturellement amené : s'il en sort, ce n'est que pour quelques instans, et pour une cause légitime.

L'action n'offre qu'un tissu de scènes coupées par des intermèdes dont le nombre est laissé aux choix des poètes. Plusieurs pièces en ont quatre [2] ; d'autres, cinq [3] ou six [4] ; je n'en trouve que trois dans l'Hécube d'Euripide [5], et dans l'Electre de Sophocle [6] ; que deux dans l'Oreste du premier [7] ; qu'un seul dans le Philoctète du second [8]. Les intervalles compris entre deux intermèdes, sont plus ou moins étendus ; les uns n'ont qu'une scène, les autres en contiennent plusieurs. On voit par là que la coupe d'une pièce et la distribution de ses parties, dépendent uni-

1 Plut. an seni, etc. t. 2, p. 785.

2 Euripid. in Hippol.

3 Id. in Phœniss. v. 210, 641, 791, 1026 et 1290. Id. in Med. v. 410, 627, 824, 976 et 1251. Id. in Alcest.

4 Soph. in Antig. v. 100, 338, 588, 792, 936 et 1127.

5 Euripid. in Hecub. v, 444, 629 et 905.

6 Soph. in Elect. v. 474, 1064 et 1400.

7 Euripid. in Orest. v. 316 et 805.

8 Soph. in Philoct. v. 686.

quement de la volonté du poète.

Ce qui caractérise proprement l'intermède, c'est lorsque les choristes sont censés être seuls et chantent tous ensemble [1]. Si par hasard, dans ces occasions, ils se trouvent sur le théâtre avec quelqu'un des personnages de la scène précédente, ils ne lui adressent point la parole, ou n'en exigent aucune réponse.

ACTEURS.

Le chœur, suivant que les sujet l'exige, est composé d'hommes ou de femmes, de vieillards ou de jeunes gens, de citoyens ou d'esclaves, de prêtres, de soldats, etc. toujours au nombre de 15 dans la tragédie, de 24 dans la comédie [2]; toujours d'un état inférieur à celui des principaux personnages de la pièce. Comme, pour l'ordinaire, il représente le peuple, ou que du moins il en fait partie, il est défendu aux étrangers, même établis dans Athènes, d'y prendre un rôle [3], par la même raison qu'il leur est défendu d'assister à l'assemblée générale de la nation.

Les choristes arrivent sur le théâtre, précédés d'un joueur de flûte qui règle leurs

1 Aristot. de poet. c. 12, p. 661.

2 Poll. lib. 4, c. 15, §. 108. Schol. in Acharn. Aristoph. v. 210, in av. v. 298.

3 Demosth. in Mid. p. 612. Ulpian ibid. p. 653, Plut. in Phocion. t. 1, p. 755.

pas [1], quelquefois l'un après l'autre, plus souvent sur 3 de front, et 5 de hauteur, ou sur 5 de front et 3 de hauteur, quand il s'agit d'une tragédie; sur 4 de front et 6 de hauteur, ou dans un ordre inverse, quand il est question d'une comédie [2].

Dans le courant de la pièce, tantôt le chœur exerce la fonction d'acteur, tantôt il forme l'intermède. Sous le premier aspect, il se mêle dans l'action; il chante ou déclame avec les personnages : son coryphée lui sert d'interprète *; en certaines occasions, il se partage en deux groupes, dirigés par deux chefs qui racontent quelques circonstances de l'action, ou se communiquent leurs craintes et leurs esperances [3]; ces sortes de scènes, qui sont presque toujours chantées, se terminent quelquefois par la réunion des deux parties du chœur [4]. Sous le second aspect, il se contente de gémir sur les malheurs de l'humanité, ou d'implorer l'assistance des dieux, en faveur du personnage qui l'intéresse.

Pendant les scènes, le chœur sort rarement de sa place; dans les intermèdes, et surtout dans le premier, il exécute différentes

1 Schol. Aristoph. in vesp. v. 580.

2 Poll. l. 4, c. 15, §. 109.

* Voyez la note à la fin du volume.

3 Æschyl. in sept. cont. Theb. v. 875. Rhes. ap. Eurip. v. 538 et 692. Schol. Aristoph. in equit. v. 586. Poll. l. 4, c. 15, §. 106.

4 Soph. in Ajac. v. 877.

évolutions au son de la flûte. Les vers qu'il chante sont, comme ceux des odes, disposés en strophes, antistrophes, épodes, etc.; chaque antistrophe répond à une strophe, soit pour la mesure et le nombre des vers, soit pour la nature du chant. Les choristes, à la première strophe, vont de droite à gauche; à la première antistrophe, de gauche à droite, dans un temps égal, et répétant le même air sur d'autres paroles [1]. Il s'arrêtent ensuite, et, tournés vers les spectateurs, ils font entendre une nouvelle mélodie. Souvent ils recommencent les mêmes évolutions, avec des différences sensibles pour les paroles et la musique, mais toujours avec la même correspondance entre la marche et la contre-marche. Je ne cite ici que la pratique générale; car c'est principalement dans cette partie du drame, que le poète étale volontiers les variétés du rhythme et de la mélodie.

Il faut, à chaque tragédie, trois acteurs, pour les trois premiers rôles; le principal Archonte les fait tirer au sort, et leur assigne en conséquence la pièce, où ils doivent jouer. L'auteur n'a le privilége de les choisir que lorsqu'il a mérité la couronne dans une des fêtes précédentes [2].

Les mêmes acteurs jouent quelquefois dans

[1] Argum. schol. in Pind. *Nemys.* Vales. in Maussac. Etymol. magn. in *Prorod.* p. 117.

[2] Hesych. et Suid. in

la tragédie et dans la comédie [1] ; mais on en voit rarement qui excellent dans les deux genres [2]. Il est inutile d'avertir que tel a toujours brillé dans les premiers rôles, que tel autre ne s'est jamais élevé au dessus des troisièmes [3], et qu'il est des rôles qui exigent une force extraordinaire, comme celui d'Ajax furieux [4]. Quelques acteurs, pour donner à leur corps plus de vigueur et de souplesse, vont dans les palestres, s'exercer avec les jeunes athlètes [5] ; d'autres, pour rendre leur voix plus libre et plus sonore, ont l'attention d'observer un régime austère [6].

On donne des gages considérables aux acteurs qui ont acquis une grande célébrité. J'ai vu Polus gagner un talent en deux jours [7] *: leur salaire se règle sur le nombre des pièces qu'ils jouent. Dès qu'ils se distinguent sur le théâtre d'Athènes, ils sont recherchés des principales villes de la Grèce ; elles les appellent pour concourir à l'ornement de leurs fêtes ; et s'ils manquent aux engagemens qu'ils ont souscrits, ils sont obligés de payer une somme stipulée dans le traité [8] ; d'un autre

1 Ulpian. in Demost. p. 653.
2 Plat. de rep. l. 3, t. 2, p. 395.
3 Demosth. de fals. leg. p. 331.
4 Schol. Soph. in Ajax. v. 875.
5 Cicer. orat. c. 4, t. 1, p. 423.
6 Plat. de leg. l. 2, t. 2, p. 665.
7 Plut. in X rhet. vit. t. 2, p. 848.
* 5400 liv.
8 Æschin. de fals. leg. p. 398.

côté, la république les condamne à une forte amende, quand ils s'absentent pendant ses solennités [1].

Le premier acteur doit tellement se distinguer des deux autres, et sur-tout du troisième qui est à ses gages [2], que ceux-ci, fussent-ils doués de la plus belle voix, sont obligés de la ménager pour ne pas éclipser la sienne [3]. Théodore, qui, de mon temps, jouoit toujours le premier rôle, ne permettoit pas aux deux acteurs subalternes de parler avant lui, et de prévenir le public en leur faveur [4]. Ce n'étoit que dans le cas où il cédoit au troisième un rôle principal, tel que celui de roi [5], qu'il vouloit bien oublier sa prééminence [6].

La tragédie n'emploie communément dans les scènes, que le vers ïambe, espèce de vers que la nature semble indiquer, en le ramenant souvent dans la conversation [7]; mais dans les chœurs, elle admet la plupart des formes qui enrichissent la poésie lyrique. L'attention du spectateur, sans cesse réveillée par cette variété de rhythmes, ne l'est pas moins par la diversité des sons affectés aux

1 Plut. in Alex. t. 1, p. 681.
2 Id. in præc. reip. ger. t. 2, p. 816.
3 Cicer. de divin. c. 15, t. 4, p. 135.
4 Aristot. de rep. l. 7, c. 17, t. 2, p. 449.
5 Demosth. de fals. leg. p. 331.
6 Plut. præc. reip. ger. t. 2, p. 816.
7 Aristot. de poet. c. 4, t. 2, p. 655. Horat. de art. poet. v. 81.

paroles, dont les unes sont accompagnées du chant, et les autres simplement récitées [1].

On chante dans les intermèdes [2]; on déclame dans les scènes [3], toutes les fois que le chœur garde le silence; mais quand il dialogue avec les acteurs, alors, ou son coryphée récite avec eux, ou ils chantent eux-mêmes alternativement avec le chœur [4].

Dans le chant, la voix est dirigée par la flûte; elle l'est dans la déclamation par une lyre qui l'empêche de tomber [5], et qui donne successivement la quarte, la quinte et l'octave *; ce sont en effet les consonances que la voix fait le plus souvent entendre dans la conversation ou soutenue ou familière **. Pendant qu'on l'assujettit à une intonation convenable, on l'affranchit de la loi sévère de la mesure [6]; ainsi un acteur peut ralentir ou presser la déclamation.

Par rapport au chant, toutes les lois é-

1 Aristot. ibid. c. 6, p. 656.

2 Id. probl. t. 2, p. 766 et 770.

3 Plut. de mus. t. 2, p. 1141. Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 10, p. 253.

4 Æschyl. in Agam. v. 1162 et 1185. Lucian. de salt. §. 27, t. 2, pag. 285. Dionys. Halic. de compos. verb. c. 11, t. 5, p. 63.

5 Plut. de mus. t. 2, p. 1141.

* Je suppose que c'est ce qu'on appeloit lyre de Mercure. Voyez le memoire sur la musique des anciens, par M. l'abbé Roussier, p. 11.

** Voyez la note à la fin du volume.

6 Aristot. de poet. c. 6, t. 2, p. 646. Plut. de mus. t. 8. p. 1137.

toient autrefois de rigueur ; aujourd'hui on viole impunément celles qui concernent les accens et la quantité [1]. Pour assurer l'exécution des autres, le maître du chœur [2], au défaut du poète, exerce long-temps les acteurs avant la représentation de la pièce ; c'est lui qui bat la mesure avec les pieds, avec les mains, par d'autres moyens [3], qui donnent le mouvement aux choristes attentifs à tous ses gestes [4].

Le chœur obéit plus aisément à la mesure que les voix seules ; mais on ne lui fait jamais parcourir certains modes, dont le caractère d'entousiasme n'est point assorti aux mœurs simples et tranquilles de ceux qu'il représente [5] ; ces modes sont réservés pour les principaux personnages.

On bannit de la musique du théâtre, les genres qui procedent par quart de ton, ou par plusieurs demi-tons de suite, parce qu'ils ne sont pas assez mâles, ou assez faciles à parcourir [6]. Le chant est précédé d'un prélude exécuté par un ou deux joueurs de flûte [7].

1 Dion. Halic. de compos. verb. §. 11, t. 5, p. 63.

2 Plat. de leg. l. 7, t. 2, p. 812. Demosth. in Mid. p. 612.

3 Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 5, p. 150.

4 Aristot. probl. §. 22, t. 2, p. 765.

5 Id. ibid. p. 770.

6 Plut. de mus. t. 2, p. 1137. Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 13, p. 271.

7 Ælian. hist. animal. l. 15, c. 5. Hesych. in *Endosim.* Schol. Aristoph. in vesp. v. 580; in ran. v. 1282, in nub. v. 311. Lucian. in Harmonid. t. 1, p. 851.

Le maître du chœur ne se borne pas à diriger la voix de ceux qui sont sous ses ordres; il doit encore leur donner des leçons des deux espèces de danses qui conviennent au théâtre. L'une est la danse proprement dite; les choristes ne l'exécutent que dans certaines pièces, dans certaines occasions, par exemple, lorsqu'une heureuse nouvelle les force de s'abandonner aux transports de leur joie [1]. L'autre, qui s'est introduite fort tard dans la tragédie [2], est celle qui, en réglant les mouvemens et les diverses inflexions du corps [3], est parvenue à peindre, avec plus de précision que la première, les actions, les mœurs et les sentimens [4]. C'est de toutes les imitations, la plus énergique peut-être, parce que son éloquence rapide n'est pas affoiblie par la parole, exprime tout, en laissant tout entrevoir, et n'est pas moins propre à satisfaire l'esprit qu'à remuer le cœur. Aussi les Grecs, attentifs à multiplier les moyens de séduction, n'ont-ils rien négligé pour perfectionner ce premier langage de la nature; chez eux la musique et la poésie sont toujours soutenues par le jeu des acteurs: ce jeu, si vif et si persuasif, anime les discours

1 Sophocl. in Ajac. v. 702; in Trachin. v. 220. Schol. ibid. Aristoph. in Lysist. v. 1247, etc. etc.

2 Aristot. rhet. l. 3, c. 1, t. 2, p. 583.

3 Plat. de leg. l. 7, t. 2, p. 816.

4 Aristot. de poet. c. 1, t. 2, p. 652.

des orateurs [1], et quelquefois les leçons des philosophes [2]. On cite encore les noms des poètes et des musiciens qui l'ont enrichi de nouvelles figures [3], et leurs recherches ont produit un art qui ne s'est corrompu qu'à force de succès.

Cette sorte de danse n'étant, comme l'harmonie [4], qu'une suite de mouvemens cadencés et de repos expressifs, il est visible qu'elle a dû se diversifier, dans les différentes espèces de drames [5]. Il faut que celle de la tragédie annonce des ames qui supportent leurs passions, leur bonheur, leur infortune, avec la décence et la fermeté qui conviennent à la hauteur de leur caractère [6]; il faut qu'on reconnoisse, à l'attitude des acteurs, les modèles que suivent les sculpteurs pour donner de belles positions à leurs figures [7]; que les évolutions des chœurs s'exécutent avec l'ordre et la discipline des marches militaires [8]; qu'enfin tous les signes extérieurs concourent avec tant de précision à l'unité de l'intérêt, qu'il en résulte un concert aussi agréable aux yeux qu'aux oreilles.

Les anciens avoient bien senti la nécessité

1 Plut. in Demosth. t. 1, pag. 851. Id. in X rhet. vit. t. 2, p. 845.

2 Athen. l. 1, c. 17, p. 21.

3 Id. ibid. p. 21, et 22.

4 Plut. in sympos. l. 9, quæst. 15, t. 2, p. 747.

5 Athen. ibid. p. 20, l. 14, c. 7, pag. 630. Schol. Aristoph. in nub. v. 540.

6 Plat. de leg. l. 7, t. 2, p. 816.

7 Athen. c. 6, p. 629.

8 Id. ibid. p. 628.

de ce rapport, puisqu'ils donnèrent à la danse tragique le nom d'Emmélie [1], qui désigne un heureux mélange d'accords nobles et élégans, une belle modulation dans le jeu de tous les personnages [2]; et c'est en effet ce que j'ai remarqué plus d'une fois, et sur-tout dans cette pièce d'Eschyle, où le roi Priam offre une rançon pour obtenir le corps de son fils [3]. Le chœur des Troyens, prosterné comme lui aux pieds du vainqueur d'Hector, laissant comme lui échapper dans ses mouvemens pleins de dignité, les expressions de la douleur, de la crainte et de l'espérance, fait passer dans l'ame d'Achille et dans celle des spectateurs, les sentimens dont il est pénétré.

La danse de la comédie est libre, familière, souvent ignoble, plus souvent déshonorée par des licences si grossières qu'elles révoltent les personnes honnêtes [4], et qu'Aristophane lui-même se fait un mérite de les avoir bannies de quelques-unes de ses pièces [5].

Dans le drame, qu'on appelle Satyre, ce jeu est vif et tumultueux, mais sans expression et sans relation avec les paroles [6].

1 Plat. ibid. Lucian. de salt. §. 26, t. 2, pag. 283. Hesych. in *Emmel.*

2 Schol. Aristoph. in ran. v. 924.

3 Athen. l. 1, c. 18, p. 21.

4 Theophr. charact. c. 6. Duport. ibid. p. 305.

5 Aristoph. in nub. v. 540.

6 Athen. l. 14, c. 7, p. 630.

Dès que les Grecs eurent connu le prix de la danse imitative, ils y prirent tant de goût, que les auteurs encouragés par les suffrages de la multitude, ne tardèrent pas à la dénaturer. L'abus est aujourd'hui parvenu à son comble ; d'un côté, on veut tout imiter, ou pour mieux dire, tout contrefaire ; d'un autre, on n'applaudit plus qu'à des gestes efféminés et lascifs, qu'à des mouvemens confus et forcenés. L'acteur Callipide, qui fut surnommé le Singe, a presque de nos jours introduit ou plutôt autorisé ce mauvais goût, par la dangereuse supériorité de ses talens [1] *. Ses successeurs, pour l'égaler, ont copié ses défauts ; et pour le surpasser, ils les ont outrés. Ils s'agitent et se tourmentent, comme ces musiciens ignorans qui, par des contorsions forcées et bizarres, cherchent, en jouant de la flûte, à figurer la route sinueuse que trace un disque en roulant sur le terrain [2].

Le peuple qui se laisse entraîner par ces froides exagérations, ne pardonne point des défauts quelquefois plus excusables. On le voit par degrés murmurer sourdement, rire avec éclat, pousser des cris tumultueux contre l'acteur [3], l'accabler de sifflets [4], frapper

[1] Aristot. de poet. c. 26, t. 2, p. 675.

* Voyez la note à la fin du volume.

[2] Aristot. de poet. cap. 26, t. 2, p. 675.

[3] Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 700.

[4] Demost. de fals. leg. p. 346.

des pieds pour l'obliger de quitter la scène [1], lui faire ôter son masque pour jouïr de sa honte [2], ordonner au héraut d'appeler un autre acteur qui est mis à l'amende s'il n'est pas présent [3], quelquefois même demander qu'on inflige au premier des peines déshonorantes [4]. Ni l'âge, ni la célébrité, ni de longs services ne sauroient le garantir de ces rigoureux traitemens [5]. De nouveaux succès peuvent seuls l'en dédommager; car dans l'occasion on bat des mains [6], et l'on applaudit avec le même plaisir et la même fureur.

Cette alternative de gloire et de déshonneur lui est commune avec l'orateur qui parle dans l'assemblée de la nation, avec le professeur qui instruit ses disciples [7]. Aussi n'est-ce que la médiocrité du talent qui avilit sa profession. Il jouït de tous les priviléges du citoyen; et comme il ne doit avoir aucune des taches d'infamie portées par les lois, il peut parvenir aux emplois les plus honorables. De nos jours, un fameux acteur, nomme Aristodème, fut envoyé en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine [8].

D'autres avoient beaucoup de crédit dans

1 Poll. lib. 4, c. 19, §. 122.

2 Duport. in Theophr. charact. c. 6, p. 308.

3 Poll. lib. 4, c. 11, §. 88.

4 Lucian. in apol. §. 5. t. 1, p. 713.

5 Aristoph. in equit. v. 516.

6 Theophr. charact. cap. 11.

7 Duport. in Theophr. charact. p. 376.

8 Æschin. de fals. leg. p. 397.

l'assemblée publique [1]. J'ajoute qu'Eschyle, Sophocle, Aristophane ne rougirent point de remplir un rôle dans leurs propres pièces [2].

J'ai vu d'excellens acteurs ; j'ai vu Théodore au commencement de sa carrière, et Polus à la fin de la sienne. L'expression du premier étoit si conforme à la nature, qu'on l'eût pris pour le personnage même [3] ; le second avoit atteint la perfection de l'art. Jamais un plus bel organe ne fut réuni à tant d'intelligence et de sentiment. Dans une tragédie de Sophocle, il jouoit le rôle d'Électre. J'étois présent. Rien de si théatral que la situation de cette princesse, au moment qu'elle embrasse l'urne où elle croit que sont déposées les dépouilles d'Oreste son frère. Ce n'étoient plus ici des cendres froides et indifférentes, c'étoient celles mêmes d'un fils que Polus venoit de perdre. Il avoit tiré du tombeau l'urne qui les renfermoit ; quand elle lui fut présentée ; quand il la saisit d'une main tremblante, quand, la serrant entre ses bras, il l'approcha de son cœur, il fit entendre des accens si douloureux, si touchans, et d'une si terrible vérité, que tout le théâtre retentit de cris, et répandit des torrens de larmes sur la malheureuse destinée du fils, sur

1 Demosth. ibid. pag. 295 et 341.

2 Athen. lib. 1, c. 17, p. 20; c. 18, pag. 21. Vita Aristoph. p. xiij.

3 Aristot. rhet. l. 3, c. 2, t. 2, p. 585. Ælian. var. hist. l. 14, c. 40.

l'affreuse destinée du père [1].

HABITS DES ACTEURS.

Les acteurs ont des habits et des attributs assortis à leurs rôles. Les rois ceignent leur front d'un diadême ; ils s'appuient sur un sceptre surmonté d'un aigle *, et sont revêtus de longues robes, où brillent à-la-fois l'or, la pourpre, et toutes les espèces de couleurs [2]. Les héros paroissent souvent couverts d'une peau de lion [3] ou de tigre, armés d'épées, de lances, de carquois, de massues; tous ceux qui sont dans l'infortune, avec un vêtement noir, brun, d'un blanc sale, et tombant quelquefois en lambeaux; l'âge et le sexe, l'état et la situation actuelle d'un personnage, s'annoncent presque toujours par la forme et par la couleur de son habillement [4].

MASQUES.

Mais ils s'annoncent encore mieux par une espèce de casque dont leur tête est entièrement couverte, et qui substituant une phy-

1 Aul. Gell. l. 7, c. 5.

* Le sceptre étoit originairement un grand bâton.

2 Aristoph. in av. v. 512. Schol. ibid. et in nub. v. 70. Poll. l. 4, c. 18, §. 115. Suid. in *Xusus*.

3 Lucian. de saltat. §. 27, t. 2, p. 285.

4 Poll. l. 4, c. 18, §. 117.

sionomie étrangère à celle de l'acteur, opère pendant la durée de la pièce des illusions successives. Je parle de ces masques qui se diversifient de plusieurs manières, soit dans la tragédie, soit dans la comédie et la satyre. Les uns sont garnis de cheveux de différentes couleurs, les autres d'une barbe plus ou moins longue, plus ou moins épaisse; d'autres réunissent, autant qu'il est possible, les attraits de la jeunesse et de la beauté [1]. Il en est qui ouvrent une bouche énorme, et revêtue intérieurement de lames d'airain ou de tout autre corps sonore, afin que la voix y prenne assez de force et d'éclat pour parcourir la vaste enceinte des gradins où sont assis les spectateurs [2]. On en voit enfin, sur lesquels s'élève un toupet ou faîte qui se termine en pointe [3], et qui rappelle l'ancienne coiffure des Athéniens. On sait que lors des premiers essais de l'art dramatique, ils étoient dans l'usage de rassembler et de lier en faisceau leurs cheveux au dessus de leurs têtes [4].

La tragédie employa le masque presque au moment où elle prit naissance; on igno-

1 Id. ibid. cap. 19, §. 133. etc.

2 Aul. Gell. l. 5, c. 7. Cassiod. variar. l. 4, epist. 51. Plin. l. 37, c. 10, t. 2, p. 789. Solin. c. 37, pag. 67. Dubos. refl. crit. t. 8, pag. 199.

3 Poll. ibid. Lucian. de saltat. §. 27, t. 2, p. 284.

4 Thucyd. lib. 1, c. 6. Schol. ibid. Ælian. var. hist. lib. 4, cap. 22. Periz. ibid.

re le nom de celui qui l'introduisit dans la comédie [1]. Il a remplacé et les couleurs grossières dont les suivans de Thespis se barbouilloient le visage, et les feuillages épais qu'ils laissoient tomber sur leurs fronts, pour se livrer, avec plus d'indiscrétion, aux excès de la satire et de la licence. Thespis augmenta leur audace, en les voilant d'une pièce de toile [2]; et d'après cet essai, Eschyle qui, par lui-même, ou par ses imitateurs, a trouvé tous les secrets de l'art dramatique, pensa qu'un déguisement, consacré par l'usage, pouvoit être un nouveau moyen de frapper les sens, et d'émouvoir les cœurs. Le masque s'arrondit entre ses mains, et devint un portrait enrichi de couleurs, et copié d'après le modèle sublime que l'auteur s'étoit fait des dieux et des héros [3]. Chœrilus et ses successeurs étendirent et perfectionnèrent cette idée [4], au point qu'il en a résulté une suite de tableaux où l'on a retracé, autant que l'art peut le permettre, les principales différences des états, des caractères et des sentimens qu'inspirent l'une et l'autre fortune [5]. Combien de fois en effet n'ai-je pas discerné au premier coup

1 Aristot. de poet. c. 5, t. 2, p. 656.
2 Suid. in *Thesp.* Poll. l. 10, c. 39, §. 167.
3 Horat. de art. poet. v. 278.
4 Athen. l. 14, c. 22. pag. 659. Suid. in *Choiril.* Etymol. magn. in *Ermôn.*
5 Poll. lib. 4, c. 19; §. 133, etc. Schol. Soph. in Œdip. tyr. v. 80.

d'œil la tristesse profonde de Niobé [1], les projets atroces de Médée, les terribles emportemens d'Hercule, l'abattement déplorable où se trouvoit réduit le malheureux Ajax, et les vengeances que venoient d'exercer les Euménides pâles et décharnées [2] !

Il fut un temps où la comédie offroit aux spectateurs le portrait fidèle de ceux qu'elle attaquoit ouvertement [3]. Plus décente aujourd'hui, elle ne s'attache qu'à des ressemblances générales et relatives aux ridicules et aux vices qu'elle poursuit ; mais elles suffisent pour qu'on reconnoisse à l'instant, le maître, le valet, le parasite, le vieillard indulgent ou sévère, le jeune homme réglé ou déréglé dans ses mœurs, la jeune fille parée de ses attraits, et la matrone distinguée par son maintien et ses cheveux blancs [4].

On ne voit point à la vérité les nuances des passions se succéder sur le visage de l'acteur ; mais le plus grand nombre des assistans est si éloigné de la scène, qu'ils ne pourroient en aucune manière entendre ce langage éloquent [5]. Venons à des reproches mieux fondés : le masque fait perdre à la voix une partie de ces inflexions qui lui donnent

1 Quintil. l. 11, c. 3, p. 702.
2 Aristoph. in Plut. v. 423.
3 Id. in equit. v. 230. Schol. ibid.
4 Poll. lib. 4, c. 19, §. 135, etc.
5 Dubos, réfl. crit. t. 3, p. 209.

tant de charmes dans la conversation ; ses passages sont quelquefois brusques ; ses intonations dures, et pour ainsi dire raboteuses [1] ; le rire s'altère, et s'il n'est ménagé avec art, sa grâce et son effet s'évanouissent à-la-fois [2] ; enfin, comment soutenir l'aspect de cette bouche difforme, toujours immobile [3], toujours béante, lors même que l'acteur garde le silence ? *.

Les Grecs sont blessés de ces inconvéniens ; mais ils le seroient bien plus, si les acteurs jouoient à visage découvert. En effet, ils ne pourroient exprimer les rapports qui se trouvent, ou doivent se trouver entre la physionomie et le caractère, entre l'état et le maintien. Chez une nation qui ne permet pas aux femmes de monter sur le théâtre [4], et qui regarde la convenance comme une règle indispensable, et aussi essentielle à la pratique des arts qu'à celle de la morale ; combien ne seroit-on pas choqué de voir Antigone et Phèdre, se montrer avec des traits dont la dureté détruiroit toute illusion ; Agamemnon et Priam avec un air ignoble ; Hip-

1 Diog. Laert. lib. 4, §. 27. Suid. in *Phloi.*

2 Quintil. l. 11, c. 3, p. 716.

3 Lucian. de gymnas. §. 23, t. 2, p. 904. Id. de saltat. t. 2, p. 284. Philostr. vit. Apoll. l. 5, c. 9.

* Voyez la note à la fin du volume.

4 Plat. de rep. l. 3, c. 2, p. 395. Plut. in Phoc. t. 1, p. 750. Lucian. de salt. §. 28, t. 2, p. 285. Aul. Gell. l. 7, c. 5.

polyte et Achille, avec des rides et des cheveux blancs ! Les masques dont il est permis de changer à chaque scène, et sur lesquels on peut imprimer les symptômes des principales affections de l'ame, peuvent seuls entretenir et justifier l'erreur des sens, et ajouter un nouveau degré de vraisemblance à l'imitation.

C'est par le même principe, que dans la tragédie, on donne souvent aux acteurs une taille de quatre coudées [1] *, conforme à celle d'Hercule [2], et des premiers héros. Ils se tiennent sur des cothurnes ; c'est une chaussure haute quelquefois de quatre ou cinq pouces [3]. Des gantelets prolongent leurs bras ; la poitrine, les flancs, toutes les parties du corps s'épaississent à proportion [4] ; et lorsque, conformément aux lois de la tragédie, qui exige une déclamation forte, et quelquefois véhémente [5], cette figure presque colossale, revêtue d'une robe magnifique, fait en-

1 Aristoph. in ran. v. 1046. Athen. l. 5, c. 7, p. 198.

* 6 pieds Grecs, qui font 5 de nos pieds et 8 pouces.

2 Apollod. l. 2, c. 3, §. 9, p. 96. Philostr. lib. 2, c. 21, p. 73; l. 4, c. 16, pag. 152. Aul. Gell. lib. 3, cap. 10.

3 Winkelm. hist. de l'art. t. 2, pag. 194. Ejusd. monum. ined. t. 2, p. 247.

4 Lucian. de salt. c. 27, t. 2, p. 284. Id. tragœd. c. 41, t. 2, p. 688.

5 Horat. l. 1, ep. 3, v. 14 ; Juvenal. satyr. 6, v. 36. Buleng. de theatr. l. 1, c. 7.

tendre une voix dont les bruyans éclats retentissent au loin [1], il est peu de spectateurs qui ne soient frappés de cette majesté imposante, et ne se trouvent plus disposés à recevoir les impressions qu'on cherche à leur communiquer.

Avant que les pièces commencent, on a soin de purifier le lieu de l'assemblée [2]; quand elles sont finies, différens corps de magistrats montent sur le théâtre, et font des libations sur un autel consacré à Bacchus [3]. Ces cérémonies semblent imprimer un caractère de sainteté aux plaisirs qu'elles annoncent et qu'elles terminent.

SPECTACLE.

Les décorations dont la scène est embellie, ne frappent pas moins les yeux de la multitude. Un artiste, nommé Agatharcus, en conçut l'idée du temps d'Eschyle, et, dans un savant commentaire, il développa les principes qui avoient dirigé son travail [4]. Ces premiers essais furent ensuite perfectionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle [5],

1 Dion. Chrysost. orat. 4, p. 77. Philostr. vit. Apollon l. 5, c. 9, p. 495. Cicer. de orat. lib. 1, c. 28, t. 1, p. 158.

2 Harpocr. et Suid. in *Katars.* Poll. l. 8, c. 9, §. 104.

3 Plut. in Cim. t. 1, p. 483.

4 Vitruv. præf. l. 7, p. 124.

5 Schol. in vit. Soph.

soit par les ouvrages qu'Anaxagore et Démocrite publièrent sur les règles de la perspective [1].

Suivant la nature du sujet, le théâtre représente une campagne riante [2], une solitude affreuse [3], le rivage de la mer entouré de rochers escarpés et de grottes profondes [4], des tentes dressées auprès d'une ville assiégée [5], auprès d'un port couvert de vaisseaux [6]. Pour l'ordinaire, l'action se passe dans le vestibule d'un palais [7], ou d'un temple [8]; en face est une place; à côté paroissent des maisons, entre lesquelles s'ouvrent deux rues principales, l'une dirigée vers l'orient, l'autre vers l'occident [9].

Le premier coup-d'œil est quelquefois très imposant: ce sont des vieillards, des femmes, des enfans, qui, prosternés auprès d'un autel, implorent l'assistance des dieux, ou celle du souverain [10]. Dans le courant de la pièce, le spectacle se diversifie de mille manières. Ce sont de jeunes princes qui arrivent en équipage de chasse, et qui, environnés de leurs

1 Vitruv. ibid.
2 Euripid. in Electr.
3 Æschyl. in Prom.
4 Soph. in Philoct. Eurip. Iphig. in Taur.
5 Soph. in Ajac. Eurip. in Troad. Id. in Rhes.
6 Eurip. Iphig. in Aul.
7 Id. in Med; in Alcest; in Androm. Soph. in Trach. Id. in Œdip. tyr.
8 Euripid. Iphig. in Taur; in Ion.
9 Soph. in Ajac. v. 816. Euripid. in Orest. v. 1259.
10 Soph. in Œdip. col. Eurip. in suppl.

amis et de leurs chiens, chantent des hymnes en l'honneur de Diane [1]; c'est un char, sur lequel paroît Andromaque avec son fils Astyanax [2]; un autre char qui tantôt amène pompeusement, au camp des Grecs, Clytemnestre entourée de ses esclaves, et tenant le petit Oreste qui dort entre ses bras [3]; et tantôt la conduit à la chaumière où sa fille Electre vient de puiser de l'eau dans une fontaine [4]. Ici Ulysse et Diomède se glissent pendant la nuit dans le camp des Grecs, où bientôt ils répandent l'alarme; les sentinelles courent de tous côtés, en criant: *Arrête, arrête*; *tue, tue* [5]. Là des soldats Grecs, après la prise de Troie, paroissent sur le comble des maisons; ils sont armés de torches ardentes, et commencent à réduire en cendres cette ville célèbre [6]. Une autre fois on apporte, dans des cercueils, les corps des chefs des Argiens, de ces chefs qui périrent au siége de Thèbes; on célèbre, sur le théâtre même, leurs funérailles; leurs épouses expriment par des chants funèbres, la douleur qui les pénètre; Evadné, l'une d'entre elles, est montée sur un rocher, au pied duquel on

1 Euripid. in Helen. v. 1185; in Hippol. v. 58.
2 Euripid. in Troad. v. 568.
3 Id. Iphig. in Aul. v. 616.
4 Id. in Electr. v. 55 et 998.
5 Rhes. ap. Euripid. v. 675.
6 Eurip. in Troad. v. 1256.

a dressé le bucher de Capanée, son epoux; elle s'est parée de ses plus riches habits, et, sourde aux prières de son père, aux cris de ses compagnes, elle se précipite dans les flammes du bucher [1].

Le merveilleux ajoute encore à l'attrait du spectacle. C'est un dieu qui descend dans une machine; c'est l'ombre de Polydore qui perce le sein de la terre, pour annoncer à Hécube les nouveaux malheurs dont elle est menacée [2]; c'est celle d'Achille qui, s'élançant du fond du tombeau, apparoît à l'assemblée des Grecs, et leur ordonne de lui sacrifier Polyxène, fille de Priam [3]; c'est Hélène qui monte vers la voûte céleste, où, transformée en constellation, elle deviendra un signe favorable aux matelots [4]; c'est Médée qui traverse les airs sur un char attelé de serpens [5].

Je m'arrête: s'il falloit un plus grand nombre d'exemples, je les trouverois sans peine dans les tragédies Grecques, et sur-tout dans les plus anciennes. Telle pièce d'Eschyle n'est, pour ainsi dire, qu'une suite de tableaux mobiles [6], les uns intéressans, les autres si bi-

1 Euripid. in suppl. v. 1054 et 1070.
2 Id. in Hecub.
3 Id. ibid. Soph. ap. Longin. de subl. c. 15, p. 114.
4 Euripid. in Orest. v. 1631.
5 Id. in Med. v. 1321. Schol. ibid. Senec. in Med. v. 1025. Horat. epod. 3, v. 14.
6 Æschyl. in suppl.

zarres et si monstrueux, qu'ils n'ont pu se présenter qu'à l'imagination effrénée de l'auteur. En effet, l'exageration s'introduisit dans le merveilleux même, lorsqu'on vit sur le théâtre Vulcain, accompagné de la Force et de la Violence, clouer Prométhée au sommet du Caucase; lorsqu'on vit tout de suite arriver auprès de cet étrange personnage, l'Océan, monté sur une espèce d'hippogriphe [1], et la nymphe Io, ayant des cornes de genisse sur la tête [2].

Les Grecs rejettent aujourd'hui de pareilles peintures, comme peu convenables à la tragédie [3]; et ils admirent la sagesse avec laquelle Sophocle a traité la partie du spectacle dans une de ses pièces. Œdipe, privé de la lumière, chassé de ses états, étoit avec ses deux filles au bourg de Colone aux environs d'Athènes, où Thésée venoit de lui accorder un asyle. Il avoit appris de l'oracle que sa mort seroit précédée de quelques signes extraordinaires, et que ses ossemens, déposés dans un lieu dont Thésée et ses successeurs auroient seuls la connoissance, attireroient à jamais la vengeance des dieux sur les Thébains, et leurs faveurs sur les Athéniens. Son dessein est de révéler, avant de mourir, ce secret à Thé-

1 Æschyl. in Prom. v. 675.
286 et 395.
2 Id. ibid. v. 590 et
3 Aristot. de poet. c. 14 p. 662.

sée [1]. Cependant les Coloniates craignent que la présence d'Œdipe, malheureux et souillé de crimes, ne leur devienne funeste. Ils s'occupent de cette réflexion, et s'écrient tout-à-coup; »Le tonnerre gronde, ô ciel [2]!

ŒDIPE.

Chères compagnes de mes peines,
Mes filles, hâtez-vous; et dans ce même instant,
Faites venir le roi d'Athènes.

ANTIGONE.

Quel si pressant besoin....

ŒDIPE.

Dieux! quel bruit éclatant
Autour de nous se fait entendre!
Dans l'éternelle nuit Œdipe va descendre.
Adieu; la mort m'appelle, et le tombeau m'attend.

LE CHŒUR chantant.

Mon ame tremblante
Fremit de terreur.
Des cieux en fureur
La foudre brûlante
Répand l'epouvante.
Présages affreux!
Le courroux des cieux
Menace nos têtes;
La voix des tempêtes
Est la voix des dieux.

[1] Soph. in Œdip. colon. [2] Id. ibid. c. 1526, etc. v. 93 et 050.

ŒDIPE.

Ah, mes enfans! il vient l'instant horrible,
L'instant inevitable où tout finit pour moi,
Que m'a predit un oracle infaillible.

ANTIGONE.

Quel signe vous l'annonce?

ŒDIPE.

Un signe trop sensible.
D'Athènes au plus tôt faites venir le roi.

LE CHŒUR chantant.

Quels nouveaux éclats de tonnerre
Ebranlent le ciel et la terre!
Maître des dieux, exaucez-nous,
Si notre pitié secourable
Pour cet infortuné coupable
Peut allumer votre courroux,
Ne soyez point inexorable,
O Dieu vengeur, epargnez-nous *!"

La scène continue de la même manière, jusqu'à l'arrivée de Thésée, à qui Œdipe se hâte de révéler son secret.

* Par ce fragment de scène, dont je dois la traduction à M. l'abbé de Lille, et par tout ce que j'ai dit plus haut, on voit que la tragedie Grecque n'etoit, comme l'opéra Francois, qu'un mélange de poésie, de musique, de danse et de spectacle, avec deux différences néanmoins; la première, que les paroles étoient tantôt chantées, et tantôt declamées; la seconde, que le chœur exécutoit rarement des danses proprement dites, et qu'elles etoient toujours accompagnees du chant.

La représentation des pièces exige un grand nombre de machines [1] ; les unes opèrent les vols, la descente des dieux, l'apparition des ombres [2] ; les autres servent à reproduire des effets naturels, tels que la fumée, la flamme [3] et le tonnerre, dont on imite le bruit, en faisant tomber de fort haut des cailloux dans un vase d'airain [4] : d'autres machines, en tournant sur des roulettes, présentent l'intérieur d'une maison ou d'une tente [5]. C'est ainsi qu'on montre aux spectateurs, Ajax au milieu des animaux qu'il a récemment immolés à sa fureur [6].

ENTREPRENEURS.

Des entrepreneurs sont chargés d'une partie de la dépense qu'occasionne la réprésentation des pièces. Ils reçoivent en dédommagement, une légère rétribution de la part des spectateurs [7].

Dans l'origine, et lorsqu'on n'avoit qu'un petit théâtre de bois, il étoit défendu d'exiger le moindre droit à la porte : mais comme le

1 Plut. de glor. Athen. t. 2, p. 348.

2 Poll. lib. 4, c. 19, §. 130. Buleng. l. 1, c. 21 et 22.

3 Eurip. Orest. v. 1542 et 1677.

4 Schol. Aristoph. in nub. v. 291.

5 Aristoph. in Acharn. v. 407. Schol. ibid.

6 Schol. Soph. in Ajac. v. 344.

7 Demosth. de cor. p. 477. Theophr. charact. c. 11. Casaub. ibid. pag. 100. Duport, ibid. pag. 341 et 383.

désir de se placer faisoit naître des querelles fréquentes, le gouvernement ordonna que désormais on paieroit une drachme par tête [1]; les riches alors furent en possession de toutes les places, dont le prix fut bientôt réduit à une obole, par les soins de Périclès. Il vouloit s'attacher les pauvres, et pour leur faciliter l'entrée aux spectacles, il fit passer un décret, par lequel un des magistrats devoit, avant chaque représentation, distribuer à chacun d'entre eux deux oboles, l'une pour payer sa place, l'autre pour l'aider à subvenir à ses besoins, tant que dureroient les fêtes [2].

La construction du théâtre qui existe aujourd'hui, et qui, étant beaucoup plus spacieux que le premier, n'entraîne pas les mêmes inconvéniens, devoit naturellement arrêter le cours de cette libéralité. Mais le décret a toujours subsisté [3], quoique les suites en soient devenues funestes à l'état. Périclès avoit assigné la dépense dont il surchargea le trésor public, sur la caisse des contributions exigées des alliés, pour faire la guerre aux Perses [4]. Encouragé par ce premier succès, il continua de puiser dans la même source pour augmenter l'éclat des fêtes, de manière qu'insensiblement les fonds de la caisse militaire

1 Hesych. Suid. et Harpocr. in *Theoric.*

2 Liban. argum. olynth. 1. Ulpian. in olynth. 1, p. 14.

3 Aristoph. in vesp. v. 1184.

4 Isocr. de pac. t. 1, p. 400.

furent tous consacrés aux plaisirs de la multitude. Un orateur ayant proposé, il n'y a pas long-temps, de les rendre à leur première destination, un décret de l'assemblée générale défendit, sous peine de mort, de toucher à cet article [1]. Personne aujourd'hui n'ose s'élever formellement contre un abus si énorme. Démosthène a tenté deux fois, par des voies indirectes, d'en faire apercevoir les inconvéniens [2]; désespérant de réussir, il dit tout haut maintenant, qu'il ne faut rien changer [3].

L'entrepreneur donne quelquefois le spectacle *gratis* [4]; quelquefois aussi il distribue des billets qui tiennent lieu de la paye ordinaire [5], fixée aujourd'hui à deux oboles [6].

1 Ulpian. ibid.
2 Demosth. olynth. 1, p. 3 et 4. Ulpian. pag. 11. Olynth. 3, p. 36.
3 Demosth. Phil. 4, p. 100.
4 Theophr charact. c. 11.
5 Id. ibid.
6 Demosth. de cor. p. 477. Theophr. ibid. c. 6.

CHAPITRE LXXI.

Entretiens sur la nature et sur l'objet de la Tragédie.

J'avois connu chez Apollodore un de ses neveux nommé Zopyre, jeune homme plein d'esprit, et brûlant du désir de consacrer ses talens au théâtre. Il me vint voir un jour, et trouva Nicéphore chez moi; c'étoit un poète qui, après quelques essais dans le genre de la comédie, se croyoit en droit de préférer l'art d'Aristophane à celui d'Eschyle.

Zopyre me parla de sa passion avec une nouvelle chaleur. N'est-il pas étrange, disoit-il, qu'on n'ait pas encore recueilli les règles de la tragédie? Nous avons de grands modèles, mais qui ont de grands défauts. Autrefois le génie prenoit impunément son essor; on veut aujourd'hui l'asservir à des lois dont on ne daigne pas nous instruire. Et quel besoin en avez-vous, lui dit Nicéphore? Dans une comédie, les événemens qui ont précédé l'action, les incidens dont elle est formée, le nœud, le dénouement, tout est de mon invention, et de là vient que le public me juge avec une extrême rigueur. Il n'en est pas ainsi de la tragédie; les sujets sont donnés et

connus ; qu'ils soient vraisemblables ou non, peu vous importe. Présentez-nous Adraste, les enfans mêmes vous raconteront ses infortunes ; au seul nom d'Œdipe et d'Alcméon, ils vous diront que la pièce doit finir par l'assassinat d'une mère. Si le fil de l'intrigue s'échappe de vos mains, faites chanter le chœur; êtes-vous embarrassé de la catastrophe, faites descendre un dieu dans la machine ; le peuple, séduit par la musique et par le spectacle, vous donnera toute espèce de licence, et couronnera sur-le-champ vos nobles efforts [1].

Mais je m'aperçois de votre surprise ; je vais me justifier par des détails. Il s'assit alors, et, pendant qu' à l'exemple des sophistes, il levoit la main pour tracer dans les airs un geste élégant, nous vîmes entrer Théodecte, auteur de plusieurs tragédies excellentes [2] ; Polus, un des plus habiles acteurs de la Grèce [3], et quelques-uns de nos amis, qui joignoient un goût exquis à des connoissances profondes. Eh bien, me dit en riant Nicéphore, que voulez-vous que je fasse de mon geste ? Il faut le tenir en suspens, lui répondis-je ; vous aurez peut-être bientôt occasion de l'employer ; et, prenant tout de suite Zopyre par la main, je dis à Théodecte : Permettez que je

1 Antiph. et Diphil. ap. Athen. l. 6, p. 222.

2 Plut. in X rhet. vit t. 2, p. 837. Suid. in *Theod.*

3 Aul. Gell. l. 7, c. 5.

vous confie ce jeune homme ; il veut entrer dans le temple de la gloire, et je l'adresse à ceux qui en connoissent le chemin.

Théodecte montroit de l'intérêt, et promettoit au besoin ses conseils. Nous sommes fort pressés, repris-je : c'est dès à présent qu'il nous faut un code de préceptes. Où le prendre, répondit-il ? Avec des talens et des modèles, on se livre quelquefois à la pratique d'un art : mais comme la théorie doit le considérer dans son essence, et s'élever jusqu'à sa beauté idéale, il faut que la philosophie éclaire le goût, et dirige l'experience. Je sais, répliquai-je, que vous avez long-temps médité sur la nature du drame qui vous a valu de justes applaudissemens, et que vous en avez souvent discuté les principes avec Aristote, soit de vive voix, soit par écrit. Mais vous savez aussi, me dit-il, que dans cette recherche, on trouve à chaque pas des problêmes à résoudre, et des difficultés à vaincre, que chaque règle est contredite par un exemple, que chaque exemple peut être justifié par un succès, que les procédés les plus contraires sont autorisés par de grands noms, et qu'on s'expose quelquefois à condamner les plus beaux génies d'Athènes. Jugez si je dois courir ce risque, en présence de leur mortel ennemi.

Mon cher Théodecte, répondit Nicéphore, dispensez-vous du soin de les accuser;

je m'en charge volontiers. Communiquez-nous seulement vos doutes, et nous nous soumettrons au jugement de l'assemblée. Théodecte se rendit à nos instances, mais à condition qu'il se couvriroit toujours de l'autorité d'Aristote, que nous l'éclairerions de nos lumières, et qu'on ne discuteroit que les articles les plus essentiels. Malgré cette dernière précaution, nous fûmes obligés de nous assembler plusieurs jours de suite. Je vais donner le résultat de nos séances. J'avertis auparavant que pour éviter toute confusion, je n'admets qu'un petit nombre d'interlocuteurs.

PREMIERE SÉANCE.

Zopyre. Puisque vous me le permettez, illustre Théodecte, je vous demanderai d'abord, quel est l'objet de la tragédie?

Théodecte. L'intérêt qui résulte de la terreur et de la pitié [1]; et pour produire cet effet, je vous présente une action grave, entière, d'une certaine étendue [2]. Laissant à la comédie les vices et les ridicules des particuliers, la tragédie ne peint que de grandes infortunes, et c'est dans la classe des rois et des héros qu'elle va les puiser.

Zopyre. Et pourquoi ne pas les choisir quel-

1 Aristot. de poet. c. 9, c. 14, p. 662.
2. p. 660; c. 11, p. 660; 2 Id. ibid. c. 6, p. 656.

quefois dans un état inférieur ? elles me toucheroient bien plus vivement, si je les voyois errer autour de moi [1].

Théodecte. J'ignore si, tracées par une main habile, elles ne nous donneroient pas de trop fortes émotions. Lorsque je prends mes exemples dans un rang infiniment supérieur au vôtre, je vous laisse la liberté de vous les appliquer, et l'espérance de vous y soustraire.

Polus. Je croyois au contraire que l'abaissement de la puissance nous frappoit toujours plus que les révolutions obscures des autres états. Vous voyez que la foudre, en tombant sur un arbrisseau, fait moins d'impression, que lorsqu'elle écrase un chêne, dont la tête montoit jusqu'aux cieux.

Théodecte. Il faudroit demander aux arbrisseaux voisins, ce qu'ils en pensent ; l'un de ces deux spectacles seroit plus propre à les etonner, et l'autre à les intéresser. Mais sans pousser plus loin cette discussion, je vais répondre plus directement à la question de Zopyre.

Nos premiers auteurs s'exerçoient, pour l'ordinaire, sur les personnages célèbres des temps héroïques. Nous avons conservé cet usage, parce que des républicains contemplent toujours avec une joie maligne, les trônes qui roulent dans la poussière, et la chûte d'un souverain qui entraîne celle d'un

[1] Aristot. rhet. l. 2, c. 8, t. 2, p. 559.

empire. J'ajoute que les malheurs des particuliers, ne sauroient prêter au merveilleux qu'exige la tragédie.

L'action doit être entière et parfaite ; c'est-à-dire, qu'elle doit avoir un commencement, un milieu et une fin [1] ; car c'est ainsi que s'expriment les philosophes, quand ils parlent d'un tout, dont les parties se développent successivement à nos yeux [2]. Que cette règle devienne sensible par un exemple ; dans l'Iliade, l'action commence par la dispute d'Agamemnon et d'Achille ; elle se perpétue par les maux sans nombre qu'entraîne la retraite du second ; elle finit, lorsqu'il se laisse fléchir par les larmes de Priam [3]. En effet, après cette scène touchante, le lecteur n'a plus rien à desirer.

Nicéphore. Que pouvoit désirer le spectateur, après la mort d'Ajax ? L'action n'étoit-elle pas achevée aux deux tiers de la pièce? Cependant Sophocle a cru devoir l'étendre par une froide contestation entre Ménélas et Teucer, dont l'un veut qu'on refuse, et l'autre qu'on accorde les honneurs de la sépulture au malheureux Ajax [4].

Théodecte. La privation de ces honneurs

1 Aristot. de poet. c. 6, t. 2, p. 656; et c. 7, p. 658. Corneille, 1 disc. sur le poëme dramatique, p. 14.

2 Plat. in Parm. t. 3, p. 137.

3 Dacier, réflexions sur la poetique d'Aristote, p. 106.

4 Soph. in Ajac. Corneille, 1 disc. sur le poëme dramatique, p. 14.

ajoute parmi nous un nouveau degré aux horreurs du trépas ; elle peut donc ajouter une nouvelle terreur à la catastrophe d'une pièce. Nos idées à cet égard commencent à changer, et si l'on parvenoit à n'être plus touché de cet outrage, rien ne seroit si déplacé que la dispute dont vous parlez ; mais ce ne seroit pas la faute de Sophocle. Je reviens à l'action.

Ne pensez pas, avec quelques auteurs, que son unité ne soit autre chose que l'unité du héros ; et n'allez pas, à leur exemple, embrasser, même dans un poème, tous les détails de la vie de Thésée ou d'Hercule [1]. C'est affoiblir ou détruire l'intérêt que de le prolonger avec excès, ou de le répandre sur un trop grand nombre de points [2]. Admirez la sagesse d'Homère ; il n'a choisi, pour l'Iliade, qu'un épisode de la guerre de Troie [3].

Zopyre. Je sais que les émotions augmentent de force en se rapprochant, et que le meilleur moyen pour ébranler une ame, est de la frapper à coups redoublés ; cependant il faut que l'action ait une certaine étendue. Celle de l'Agamemnon d'Eschyle n'a pu se passer que dans un temps considérable ; celle des Suppliantes d'Euripide dure plusieurs

1 Aristot. de poet. cap. 8, p. 658; et cap. 18, pag. 666.

2 Id. ibid. c. 26, pag. 675.

3 Id. ibid. c. 23, pag. 671.

jours, tandis que dans l'Ajax et dans l'Œdipe de Sophocle, tout s'achève dans une légère portion de la journée. Les chefs d'œuvres de notre théâtre m'offrent sur ce point des variétés qui m'arrêtent.

Théodecte. Il seroit à désirer que l'action ne durât pas plus que la représentation de la pièce. Mais tâchez du moins de la renfermer dans l'espace de temps [1] qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil *.

J'insiste sur l'action, parce qu'elle est pour ainsi dire, l'ame de la tragédie [2], et que l'intérêt théatral dépend sur-tout de la fable ou de la constitution du sujet.

Polus. Les faits confirment ce principe : j'ai vu réussir des pièces qui n'avoient, pour tout mérite, qu'une fable bien dressée, et conduite avec habileté. J'en ai vu d'autres dont les mœurs, les pensées et le style sembloient garantir le succès, et qui tomboient, parce que l'ordonnance en étoit vicieuse. C'est le défaut de tous ceux qui commencent.

[1] Aristot. de poet. c. 5, p. 656. Dacier, refl. sur la poét. pag. 66 Pratique du théâtre, liv. 2, chap. 7, p. 108.

* Aristote dit *un tour du soleil*, et c'est d'après cette expression, que les modernes ont établi la règle des 24 heures; mais les plus savans interprètes entendent par *un tour du soleil*, l'apparition journalière de cet astre sur l'horizon; et comme les tragédies se donnoient à la fin de l'hiver, la durée de l'action ne devoit être que de 9 à 10 heures.

[2] Aristot. ibid. c. 6, p. 657.

Théodecte. Ce fut celui de plusieurs anciens auteurs. Ils négligèrent quelquefois leurs plans, et sauvèrent par des beautés de détail, qui sont à la tragédie, ce que les couleurs sont à la peinture. Quelque brillantes que soient ces couleurs, elles font moins d'effet que les contours élégans d'une figure dessinée au simple trait [1].

Commencez donc par crayonner votre sujet [2] : vous l'enrichirez ensuite des ornemens dont il est susceptible. En le disposant, souvenez-vous de la différence de l'historien au poète [3]. L'un raconte les choses comme elles sont arrivées; l'autre, comme elles ont pu ou dû arriver. Si l'histoire ne vous offre qu'un fait dénué de circonstances, il vous sera permis de l'embellir par la fiction, et de joindre à l'action principale des actions particulières, qui la rendront plus intéressante. Mais vous n'ajouterez rien qui ne soit fondé en raison, qui ne soit vraisemblable ou nécessaire [4].

A ces mots, la conversation devint plus générale. On s'étendit sur les différentes espèces de vraisemblances ; on observa qu'il en est une pour le peuple, et une autre pour les personnes éclairées ; et l'on convint de s'en tenir à celle qu'exige un spectacle où domine la multitude. Voici ce qui fut décidé.

1 Aristot. de poet. c. 6, p. 657.
2 Id. ibid. c. 17, pag. 665.
3 Id. ibid. c. 9, p. 659.
4 Id. ibid.

1.° On appelle vraisemblable ce qui, aux yeux de presque tout le monde, a l'apparence du vrai [1]. On entend aussi par ce mot, ce qui arrive communément dans des circonstances données [2]. Ainsi, dans l'histoire, tel événement a pour l'ordinaire telle-suite; dans la morale, un homme d'un tel état, d'un tel âge, d'un tel caractère, doit parler et agir de telle manière [3].

2.° Il est vraisemblable, comme disoit le poète Agathon, qu'il survienne des choses qui ne sont pas vraisemblables. Tel est l'exemple d'un homme qui succombe sous un homme moins fort ou moins courageux que lui. C'est de ce vraisemblable extraordinaire que quelques auteurs ont fait usage pour dénouer leurs pièces [4].

3.° Tout ce qu'on croit être arrivé, est vraisemblable; tout ce qu'on croit n'être jamais arrivé, est invraisemblable [5].

4.° Il vaut mieux employer ce qui est réellement impossible et qui est vraisemblable, que le réellement possible qui seroit sans vraisemblance [6]. Par exemple, les passions, les injustices, les absurdités qu'on attribue aux dieux, ne sont pas dans l'ordre

1 Ap. Aristot. rhet. ad Alexand. c. 15, t. 2, pag. 625.

2 Ap. Arist. rhetor. l. 1, c. 2, t. 2, p. 517.

3 Id. de poet. c. 9, p. 659.

4 Id. ibid. c. 18, pag. 666.

5 Id. ibid. c. 9, p. 659.

6 Aristot. de poet. cap. 24, p. 672.

des choses possibles ; les forfaits et les malheurs des anciens héros ne sont pas toujours dans l'ordre des choses probables : mais les peuples ont consacré ces traditions, en les adoptant ; et au théâtre, l'opinion commune équivaut à la vérité [1].

5.° La vraisemblance doit régner dans la constitution du sujet, dans la liaison des scènes, dans la peinture des mœurs [2], dans le choix des reconnoissances [3], dans toutes les parties du drame. Vous vous demanderez sans cesse : Est-il possible, est-il nécessaire qu'un tel personnage parle ainsi, agisse de telle manière [4] ?

Nicéphore. Etoit-il possible qu'Œdipe eût vécu vingt ans avec Jocaste, sans s'informer des circonstances de la mort de Laïus?

Théodecte. Non sans doute ; mais l'opinion générale supposoit le fait ; et Sophocle, pour en sauver l'absurdité, n'a commencé l'action qu'au moment où se terminent les maux qui affligeoient la ville de Thèbes. Tout ce qui s'est passé avant ce moment, est hors du drame, ainsi que m'en a fait apercevoir Aristote [5].

Nicéphore. Votre ami, pour excuser So-

1 Aristot. de poet. c. 25, p. 673. Corneille, 1. discours sur le poëme dram. p. 2 ; 2. disc. p. 57.

2 Aristot. ibid. c. 15, p. 663.

3 Aristot. ibid. c. 16, p. 664.

4 Id. ibid. c. 15, pag. 663.

5 Aristot. de poet. c. 24, p. 672.

phocle, lui prête une intention qu'il n'eût jamais. Car Œdipe fait ouvertement l'aveu de son ignorance; il dit lui-même, qu'il n'a jamais su ce qui s'étoit passé à la mort de Laïus; il demande en quel endroit ce prince fut assassiné, si c'est à Thèbes, si c'est à la campagne, ou dans un pays éloigné [1]. Quoi! un événement auquel il devoit la main de la reine et le trône, n'a jamais fixé son attention! jamais personne ne lui en a parlé! Convenez qu'Œdipe n'étoit guère curieux, et qu'on étoit bien discret à sa cour.

Théodecte cherchoit en vain à justifier Sophocle; nous nous rangeâmes tous de l'avis de Nicéphore. Pendant cette discussion, on cita plusieurs pièces qui ne dûrent leur chûte qu'au défaut de vraisemblance, une entre autres de Carcinus, où les spectateurs virent entrer le principal personnage dans un temple, et ne l'en virent pas sortir; quand il reparut dans une des scènes suivantes, ils en furent si blessés, que la pièce tomba [2].

Polus. Il falloit qu'elle eût des défauts plus essentiels. J'ai joué souvent dans l'Electre de Sophocle; il y fait mention des jeux Pythiques dont l'institution est postérieure, de plusieurs siècles, au temps où vivoient les héros de la pièce [3]; à chaque représenta-

[1] Sophocl. Œdip. tyr. v. 112 et 228.
[2] Aristot. de poet. c. 17, p. 665.
[3] Id. ibid. c. 24, p. 672.

tion, on murmure contre cet anachronisme; cependant la pièce est restée.

Théodecte. Cette faute, qui échappe à la plus grande partie des spectateurs, est moins dangereuse que la première, dont tout le monde peut juger. En général, les invraisemblances qui ne frapoent que les personnes éclairées, ou qui sont couvertes par un vif intérêt, ne sont guère à redouter pour un auteur. Combien de pièces où l'on suppose dans un récit, que pendant un court espace de temps, il s'est passé hors du théâtre, une foule d'événemens qui demanderoient une grande partie de la journée [1] ! Pourquoi n'en est-on pas choqué ? c'est que le spectateur, entraîné par la rapidité de l'action, n'a ni le loisir ni la volonté de revenir sur ses pas, et de se livrer à des calculs qui affoibliroient son illusion *.

Ici finit la première séance.

1 Soph. in Œdip. col. v. 1625 et 1649. Id. in Trachin. v. 642 et 747. Eurip. in Andr. v. 1008 et 1070. Brumoy, t. 4, p. 24. Dupuy, trad. des Trachin. not. 24.

* Dans la Phèdre de Racine, on ne s'aperçoit pas que pendant qu'on récite 37 vers, il faut qu'Aricie, après avoir quitte la scène, arrive à l'endroit où les chevaux se sont arrêtes, et que Theramène ait le temps de revenir auprès de Thesee.

SECONDE SÉANCE.

Le lendemain, quand tout le monde fut arrivé, Zopire dit à Théodecte : Vous nous fîtes voir hier que l'illusion théatrale doit être fondée sur l'unité d'action, et sur la vraisemblance ; que faut-il de plus ?

Théodecte. Atteindre le but de la tragédie, qui est d'exciter la terreur et la pitié [1]. On y parvient, 1.° par le spectacle, lorsqu'on expose à nos yeux Œdipe avec un masque ensanglanté, Thélèphe couvert de haillons, les Euménides avec des attributs effrayans ; 2.° par l'action, lorsque le sujet et la manière d'en lier les incidens suffisent pour émouvoir fortement le spectateur. C'est dans le second de ces moyens que brille sur-tout le génie du poète.

On s'étoit aperçu depuis long-temps que de toutes les passions, la terreur et la pitié pouvoient seules produire un pathétique vif et durable [2] ; de là les efforts que firent successivement l'élégie et la tragédie, pour communiquer à notre ame les mouvemens qui la tirent de sa langueur sans violence, et lui font goûter des plaisirs sans remords. Je tremble et je m'attendris sur les malheurs qu'é-

[1] Aristot. de poet. c. 14, t. 2, p. 662; c. 9, p. 660; c. 11, p. 660.

[2] Marmont. poet. franç. t. 2, p. 96.

prouvent mes semblables, sur ceux que je puis éprouver à mon tour [1]; mais je chéris ces craintes et ces larmes. Les premières ne resserrent mon cœur, qu'à fin que les secondes le soulagent à l'instant. Si l'objet qui fait couler ces pleurs, étoit sous mes yeux, comment pourrois je en soutenir la vue [2]? L'imitation me le montre à travers un voile qui en adoucit les traits; la copie reste toujours au dessous de l'original, et cette imperfection est un de ses principaux mérites.

Polus. N'est ce pas là ce que vouloit dire Aristote, lorsqu'il avançoit que la tragédie et la musique opèrent la *purgation* de la terreur et de la pitié [3]?

Théodecte. Sans doute. Purger ces deux passions, c'est en épurer la nature, en réprimer les excès. Et en effet les arts imitatifs ôtent à la réalité ce qu'elle a d'odieux, et n'en retiennent que ce qu'elle a d'intéressant. Il suit de là, qu'il faut épargner au spectateur les émotions trop pénibles et trop douloureuses. On se souvient encore de ce roi d'Egypte, qui parvenu au comble du malheur, ne put verser une larme à l'aspect du supplice de son fils, et fondit en pleurs, lorsqu'il vit un de ses amis tendre la main aux

1 Aristot. rhet. l. 2, c. 8, p. 559.

2 Id. de poet. c. 4, p. 654.

3 Id. ibid. c. 6, t. 2. p. 656. Id. de rep. l. 8. c. 7. t. 2, p. 458. Remarq. de Batt. sur la poet. d'Aristot. p. 225.

passans [1]. Le dernier de ces tableaux attendrit son cœur, le premier l'avoit endurci. Eloignez de moi ces excès de terreur, ces coups foudroyans qui étouffent la pitié : évitez d'ensanglanter la scène. Que Médée ne vienne pas sur le théâtre égorger ses enfans, Œdipe s'arracher les yeux, Ajax se percer de son épée *. C'est une des principales règles de la tragédie....

Nicéphore. Et que vous violez sans cesse. Vous aimez à repaître vos regards d'images affreuses et dégoûtantes. Rappelez-vous cet Œdipe [2], ce Polimnestor [3], qui, privés de la lumière du jour, reparoissent sur le théâtre, baignés du sang qui coule encore de leurs yeux.

Théodecte. Ce spectacle est étranger à l'action, et l'on a la foiblesse de l'accorder aux besoins de la multitude qui veut des secousses violentes.

Nicéphore. C'est vous qui l'avez familiarisée avec les atrocités. Je ne parle point de ces forfaits dont le récit même est épouvantable, de ces époux, de ces mères, de ces enfans égorgés par ce qu'ils ont de plus cher au monde ; vous me répondriez que ces faits sont consacrés par l'histoire, qu'on vous en a

1 Aristot. rhet. l. 2, c. 8, p. 559. Herod. l. 4, c. 14.

* Voyez la note à la fin du volume.

2 Soph. in Œdip. tyr. v. 1320 et 1330.

3 Euripid. in Hecub. v. 1066.

souvent entretenus dès votre enfance, qu'ils appartiennent à des siècles si reculés [1] qu'ils n'excitent plus en conséquence que l'effroi nécessaire à la tragédie. Mais vous avez le funeste secret d'en augmenter l'horreur. Les cheveux se dressent sur ma tête, lorsqu'aux cris de Clitemnestre, qu'Oreste son fils vient de frapper derrière le théâtre, Electre sa fille s'écrie sur la scène: »Frappe, si tu le »peux, une seconde fois [2]."

Théodecte. Sophocle a, pendant toute la pièce, répandu un si grand intérêt sur cette princesse; elle est si rassasiée de malheurs et d'opprobres; elle vient de passer par tant de convulsions de crainte, de désespoir et de joie, que, sans oser la justifier, on lui pardonne ce trait de férocité qui lui échappe dans un premier moment. Observez que Sophocle en prévit l'effet; et que pour le corriger, il fait déclarer à Electre, dans une scène précédente, qu'elle n'en veut qu'au meurtrier de son père [3].

Cet exemple, qui montre avec quelle adresse une main habile prépare et dirige ses coups, prouve en même temps que les sentimens dont on cherche à nous pénétrer, dépendent sur-tout, des relations et des qualités du principal personnage.

[1] Aristot. rhet. l. 2, c. 8, t. 2, p. 559.
[2] Soph. in Electr. v. 1438.
[3] Id. ibid. v. 963.

Remarquez qu'une action qui se passe entre des personnes ennemies ou indifférentes, ne fait qu'une impression passagère ; mais qu'on est fortement ému, quand on voit quelqu'un près de périr de la main d'un frère, d'une sœur, d'un fils, ou des auteurs de ses jours. Mettez donc, s'il est possible, votre héros aux prises avec la nature ; mais ne choisissez pas un scélérat : qu'il passe du malheur au bonheur, ou du bonheur au malheur, il n'excitera ni terreur ni pitié [1]. Ne choisissez pas non plus un homme qui, doué d'une sublime vertu, tomberoit dans l'infortune sans se l'être attirée [2].

Polus. Ces principes ont besoin d'être développés. Que la punition du méchant ne produise ni compassion ni crainte, je le conçois sans peine. Je ne dois m'attendrir que sur des malheurs non mérités, et le scélérat n'a que trop mérité les siens ; je ne dois trembler que sur les malheurs de mon semblable, et le scélérat ne l'est pas. Mais l'innocence poursuivie, opprimée, versant des larmes amères, et poussant des cris inutiles, rien de si terrible et de si touchant.

Théodecte. Et rien de si odieux, quand elle succombe contre toute apparence de justice. Alors, au-lieu de ce plaisir pur, de cette douce satisfaction que j'allois chercher au

1 Aristot. de poet. c. 13, p. 661. Corneille, second discours.

2 Aristot. ibid.

théâtre, je n'y reçois que des secousses douloureuses, qui révoltent à-la-fois mon cœur et ma raison. Vous trouverez peut-être que je vous parle un langage nouveau ; c'est celui des philosophes qui, dans ces derniers temps, ont réfléchi sur l'espèce de plaisir que doit procurer la tragédie [1].

Quel est donc le tableau qu'elle aura soin d'exposer sur la scène ? celui d'un homme qui puisse, en quelque façon, se reprocher son infortune. N'avez-vous pas observé que les malheurs des particuliers, et les révolutions même des empires, ne dépendent souvent que d'une première faute éloignée ou prochaine ; faute dont les suites sont d'autant plus effrayantes, qu'elles étoient moins prévues ? Appliquez cette remarque : vous trouverez dans Thyeste, la vengeance poussée trop loin ; dans Œdipe et dans Agamemnon, de fausses idées sur l'honneur et sur l'ambition ; dans Ajax, un orgueil qui dédaigne l'assistance du ciel [2] ; dans Hippolyte, l'injure faite à une divinité jalouse [3] ; dans Jocaste, l'oubli des devoirs les plus sacrés ; dans Priam et dans Hécube, trop de foiblesse pour le ravisseur d'Hélène ; dans Antigone, les sentimens de la nature préférés à des lois établies.

1 Aristot. de poet. cap. 14, p. 662.

2 Soph. in Ajac. v. 785.

3 Euripid. in Hipp. v. 113.

Le sort de Thyeste, et d'Œdipe fait frissonner [1] : mais Thyeste dépouillé, par Atrée son frère, du droit qu'il avoit au trône, lui fait le plus sanglant des outrages en lui ravissant une épouse chérie ; Atrée étoit coupable, et Thyeste n'étoit pas innocent. Œdipe a beau se parer de ce titre, et s'écrier qu'il a tué son père sans le connoître [2] : récemment averti par l'oracle [3] qu'il commettroit cet attentat, devoit-il disputer les honneurs du pas à un vieillard qu'il rencontra sur son chemin, et pour une légère insulte, lui arracher la vie, ainsi qu'aux esclaves qui l'accompagnoient ?

Zopyre. Il ne fut pas maître de sa colère.

Théodecte. Il devoit l'être ; les philosophes n'admettent point de passion assez violente pour nous contraindre [4] ; et si les spectateurs moins éclairés sont plus indulgens, ils savent du moins que l'excès momentané d'une passion suffit pour nous entraîner dans l'abyme.

Zopyre. Osez-vous condamner Antigone, pour avoir, au mépris d'une injuste défense, accordé la sépulture à son frère ?

Théodecte. J'admire son courage ; je la plains d'être réduite à choisir entre deux de-

1 Aristot. de poet. cap. 14, p. 662.

2 Soph. in Œdip. col. v. 270, 538 et 575.

3 Id. in Œdip. tyr. v. 812.

4 Aristot. de mor. l. c. 1, 2, 3; t. 2, p. 28, etc

voirs opposés ; mais enfin la loi étoit expresse [1], Antigone l'a violée, et la condamnation eut un prétexte.

Si, parmi les causes assignées aux malheurs du principal personnage, il en est qu'il seroit facile d'excuser, alors vous lui donnerez des foiblesses et des défauts qui adouciront à nos yeux l'horreur de sa destinée. D'après ces réflexions, vous réunirez l'intérêt sur un homme qui soit plutôt bon que méchant, qui devienne malheureux, non par un crime atroce, mais par une de ces grandes fautes qu'on se pardonne aisément dans la prospérité ; tels furent Œdipe et Thyeste [2].

Polus. Vous désapprouvez donc ces pièces, où l'homme est devenu malgré lui coupable et malheureux ? Cependant elles ont toujours réussi, et toujours on versera des larmes sur le sort déplorable de Phèdre, d'Oreste et d'Electre.

Cette remarque occasionna parmi les assistans une dispute assez vive : les uns soutenoient qu'adopter le principe de Théodecte, c'étoit condamner l'ancien théâtre, qui n'a pour mobile que les décrets aveugles du destin ; d'autres observoient que dans la plupart des tragédies de Sophocle et d'Euripide, ces décrets, quoique rappelés par interval-

[1] Soph. in Antig. v. 454.

[2] Aristot. de poet. c. 13, p. 661.

les dans le discours, n'influoient, ni sur les malheurs du premier personnage, ni sur la marche de l'action : on citoit entre autres l'Antigone de Sophocle, la Médée et l'Andromaque d'Euripide.

On s'entretint par occasion de cette fatalité irrésistible, tant pour les dieux que pour les hommes [1]. Ce dogme, disoit l'un, paroît plus dangereux qu'il ne l'est en effet. Voyez ses partisans : ils raisonnent comme s'ils ne pouvoient rien ; ils agissent, comme s'ils pouvoient tout. Les autres, après avoir montré qu'il ne sert qu'à justifier les crimes, et qu'à décourager la vertu, demandèrent comment il avoit pu s'établir.

Il fut un temps, répondit-on, où les oppresseurs des foibles ne pouvant être retenus par les remords, on imagina de les arrêter par la crainte de la religion ; ce fut une impiété, non seulement de négliger le culte des dieux, ou de mépriser leur puissance, mais encore de dépouiller leurs temples, d'enlever les troupeaux qui leur étoient consacrés, et d'insulter leurs ministres. De pareils crimes devoient être punis, à moins que le coupable ne réparât l'insulte, et ne vînt aux pieds des autels se soumettre à des cérémonies destinées à le purifier. Les prêtres ne le perdoient pas de vue. La fortune l'accabloit-elle de ses dons ? ne craignez rien, disoient-ils,

1 Æschyl. in Prom. v. 513.

c'est par de pareilles faveurs que les dieux l'attirent dans le piége [1]. Eprouvoit-il un des revers attachés à la condition humaine ? le voilà, s'écrioient-ils, le courroux céleste qui devoit éclater sur sa tête. Se déroboit-il au châtiment pendant sa vie ? la foudre n'est que suspendue, ajoutoit-on ; ses enfans, ses petits-neveux porteront le poids et la peine de son iniquité [2]. On s'accoutuma donc à voir la vengeance des dieux poursuivant le coupable jusqu'à sa dernière génération ; vengeance regardée comme justice à l'égard de celui qui l'a méritée, comme fatalité par rapport à ceux qui ont recueilli ce funeste héritage. Avec cette solution, on crut expliquer cet enchaînement de forfaits et de désastres qui détruisirent les plus anciennes familles de la Grèce. Citons quelques exemples.

Œnée, roi des Etoliens, néglige d'offrir des sacrifices à Diane, prompte à se venger de ses mépris ; de là ces fléaux multipliés qui ravagent ses états [3], ces haînes meurtrières qui divisent la famille royale, et qui finissent par la mort de Méléagre, fils d'Œnée [4].

Une faute de Tantale attacha pour longtemps les Furies au sang des Pélopides. Elles

1 Æschil. in Pers. v. 93.

2 Herodot. l. 1, c. 91. Eurlpid. in Hippol. v. 831 et 1378.

3 Homer. iliad. 9, v. 529.

4 Pausan. l. 10, c. 31, p. 874.

l'avoient déja infecté de tous leurs poisons, lorsqu'elles dirigèrent le trait qu'Agamemnon lança contre une biche consacrée à Diane [1]. La déese exige le sacrifice d'Iphigénie ; ce sacrifice sert de prétexte à Clytemnestre, pour égorger son époux [2] ; Oreste venge son père, en ravissant le jour à sa mère ; il est poursuivi par les Euménides, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'expiation.

Rappelons-nous, d'un autre côté, cette suite non interrompue de crimes horribles et de malheurs épouvantables, qui fondirent sur la maison régnante, depuis Cadmus, fondateur de la ville de Thèbes, jusqu'aux enfans du malheureux Œdipe. Quelle en fut la funeste origine ? Cadmus avoit tué un dragon qui veilloit sur une fontaine consacrée à Mars ; il avoit épousé Hermione, fille de Mars et de Vénus. Vulcain, dans un accès de jalousie, revêtit cette princesse d'une robe teinte des crimes qui se transmirent à ses descendans [3].

Heureuses néamoins les nations, lorsque la vengeance céleste ne s'étend que sur la postérité du coupable ! Combien de fois l'a-t-on vue s'appesantir sur un royaume entier ! Combien de fois encore les ennemis d'un peu-

1 Soph. in Electr. v. 570.

2 Id. ibid. v. 530. Euripid. in Electr. v. 1020.

3 Euripid. in Phœn. v. 941. Appollod. l. 3, pag. 169. Bannier, mythol. t. 3, p. 73.

ple le sont-ils devenus de ses dieux, quoiqu'ils ne les eussent jamais offensés!

A cette idée outrageante pour la divinité, on en substitua dans la suite une autre qui ne l'étoit pas moins. Quelques sages, épouvantés des vicissitudes qui bouleversent les choses humaines, supposèrent une puissance qui se joue de nos projets, et nous attend au moment du bonheur, pour nous immoler à sa cruelle jalousie [1].

Il résultoit de ces monstrueux systêmes, conclut Théodecte, qu'un homme peut être entraîné dans le crime ou dans le malheur, par la seule impulsion d'une divinité à qui sa famille, sa nation ou sa prospérité est odieuse [2].

Cependant, comme la dureté de cette doctrine se faisoit mieux sentir dans une tragédie que dans d'autres écrits, nos premiers auteurs ne l'annoncèrent souvent qu'avec des correctifs, et se rapprochèrent ainsi de la règle que j'ai établie. Tantôt le personnage, frappé de la fatalité, la justifia par une faute personnelle, ajoutée à celle que le sang lui avoit transmise; tantôt, après s'être acquité envers sa destinée, il étoit retiré du précipice où elle l'avoit conduit. Phèdre est embrasée d'un amour criminel; c'est Vénus

1 Herodot. l. 1, c. 32; l. 3, c. 40; l. 7, c. 46. Sophocl. in Philoct. v. 789.

2 Æschil. ap. Plat. de rep. l. 2, t. 2, p. 380. Euripid. in Hippol. v. 831 et 1378. Casaub. in Aristoph. equit. p. 443.

qui l'allume dans son cœur, pour perdre Hippolyte. Que fait Euripide ? il ne donne à cette princesse qu'un rôle subalterne: il fait plus encore, elle conçoit et exécute l'affreux projet d'accuser Hippolyte [1]. Son amour est involontaire, son crime ne l'est pas; elle n'est plus qu'un personnage odieux, qui, après avoir excité quelque pitié, finit par produire l'indignation.

Le même Euripide a voulu rassembler tout l'intérêt sur Iphigénie. Malgré son innocence et ses vertus, elle doit laver de son sang l'outrage que Diane a reçu d'Agamemnon. Que fait encore l'auteur ? il n'achève pas le malheur d'Iphigénie ; la Déese la transporte en Tauride, et la ramènera bientôt après triomphante dans la Grèce [2].

Le dogme de la fatalité ne domine nulle part aussi fortement que dans les tragédies d'Oreste et d'Electre. Mais on à beau rapporter l'oracle qui leur ordonne de venger leur père [3], les remplir de terreur avant le crime, de remords après qu'il est commis; les rassurer par l'apparition d'une divinité qui les justifie et leur promet un sort plus heureux [4] ; ces sujets n'en sont pas moins con-

1 Euripid. in Hippol. v. 728 et 877.

2 Id. Iphig. in Aulid. v. 1583. Iphig. in Taur. v. 783.

3 Id. in Orest. v. 416 et 593. Soph. in Electr. v. 35, 70, etc.

4 Euripid. in Orest. v. 1625. Id. in Electr. v. 1238.

traires à l'objet de la tragédie. Ils réussissent néanmoins, parce que rien n'est si touchant que le péril d'Oreste, que les malheurs d'Electre, que la reconnoissance du frère et de la sœur; parce que d'ailleurs tout s'embellit sous la plume d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide.

Aujourd'hui, que la saine philosophie nous défend d'attribuer à la divinité un seul mouvement d'envie ou d'injustice [1], je doute que de pareilles fables, traitées, pour la première fois, avec la même supériorité, réunissent tous les suffrages. Je soutiens, du moins, qu'on verroit avec peine le principal personnage se souiller d'un crime atroce; et j'en ai pour garant la manière dont Astydamas a construit dernièrement la fable de son Alcméon. L'histoire suppose que ce jeune prince fut autorisé à plonger le poignard dans le sein d'Eriphile, sa mère. Plusieurs auteurs ont traité ce sujet. Euripide épuisa inutilement toutes les ressources de l'art, pour colorer un si horrible forfait [2]; Astydamas a pris un parti conforme à la délicatesse de notre goût. Eriphile périt, à la vérité, de la main de son fils, mais sans en être connue [3].

Polus. Si vous n'admettez pas cette tra-

1 Plat. in Tim. t. 3, p. 29. Id. in Theæt. t. 1, pag. 176.

2 Aristot. de mor. l. 3, c. 1, t. 2, p. 28.

3 Aristot. de poet. c. 14, p. 663.

dition de crimes et de désastres qui descendent des pères aux enfans, vous serez forcé de supprimer les plaintes dont le théâtre retentit sans cesse contre l'injustice des dieux et les rigueurs de la destinée.

Théodecte. Ne touchons point au droit du malheureux ; laissons-lui les plaintes, mais qu'elles prennent une direction plus juste; car il existe pour lui un ordre de choses plus réel, et non moins effrayant que la fatalité; c'est l'énorme disproportion entre ses égaremens et les maux qui en sont la suite ; c'est lorsqu'il devient le plus infortuné des hommes, par une passion momentanée, par une imprudence légère, quelquefois par une prudence trop éclairée; c'est enfin lorsque les fautes des chefs portent la désolation dans tout un empire.

De pareilles calamités étoient assez fréquentes dans ces temps éloignés, où les passions fortes, telles que l'ambition et la vengeance, déployoient toute leur énergie. Aussi la tragédie commença-t-elle par mettre en œuvre les événemens des siècles héroïques, événemens consignés en partie dans les écrits d'Homère ; en plus grand nombre dans un recueil intitulé *Cycle épique*, où différens auteurs ont rassemblé les anciennes traditions des Grecs [1].

Outre cette source, dans laquelle Sopho-

1 Casaub. in Athen. l. 7, c. 3, p. 301.

cle a puisé presque tous ses sujets, on en a quelquefois tiré de l'histoire moderne : d'autres fois on a pris la liberté d'en inventer. Eschyle mit sur la scène la défaite de Xerxès à Salamine [1] ; et Phrynicus, la prise de Milet [2] : Agathon donna une pièce où tout est feint [3] ; Euripide, une autre où tout est allégorique [4].

Ces diverses tentatives réussirent [5], et ne furent pas suivies : peut-être exigent-elles trop de talens ; peut-être s'aperçut-on que l'histoire ne laisse pas assez de liberté au poète, que la fiction lui en accorde trop, que l'une et l'autre se concilient difficilement avec la nature de notre spectacle. Qu'exige-t-il en effet ? une action vraisemblable, et souvent accompagnée de l'apparition des ombres et de l'intervention des dieux. Si vous choisissiez un fait récent, il faudroit en bannir le merveilleux ; si vous l'inventiez vous-même, n'étant soutenu ni par l'autorité de l'histoire, ni par le préjugé de l'opinion publique, vous risqueriez de blesser la vraisemblance [6]. De là vient que les sujets de nos plus belles pièces sont pris maintenant dans un petit nombre de familles anciennes, comme celles d'Alcméon, de Thyeste, d'Œdipe, de Télèphe et

1 Æschyl. in Pers.
2 Herodot. l. 6, c. 21.
3 Aristot. de poet. c. 9, p. 659.
4 Dionys. Halic. de art. rhet. t. 5, p. 301 et 355.
5 Aristot. ibid.
6 Corneille premier discours sur le poème dramat. p. 2.

de quelques autres, où se passèrent autrefois tant de scènes épouvantables [1].

Nicéphore. Je voudrois vous dire poliment que vous êtes bien ennuyeux avec vos Agamemnons, vos Orestes, vos Œdipes, et toutes ces races de proscrits. Ne rougissez-vous pas de nous offrir des sujets si communs et si usés ? J'admire quelquefois la stérilité de vos génies, et la patience des Athéniens.

Théodecte. Vous n'êtes pas de bonne foi, et vous savez mieux qu'un autre, que nous travaillons sur un fonds inépuisable. Si nous sommes obligés de respecter les fables reçues, ce n'est que dans les points essentiels. Il faut, à la vérité, que Clitemnestre périsse de la main d'Oreste; Eriphile de celle d'Alcméon [2] : mais les circonstances d'un même fait variant dans les traditions anciennes [3], l'auteur peut choisir celles qui conviennent à son plan, ou leur en substituer de nouvelles. Il lui suffit aussi d'employer un ou deux personnages connus; les autres sont à sa disposition [4]. Chaque sujet offre des variétés sans nombre, et cesse d'être le même, dès que vous lui donnez un nouveau nœud, un autre dénouement [5].

Variété dans les fables, qui sont simples ou

1 Aristot. de poet. cap. 13, p. 652; c. 14, p. 663.
2 Id. ibid. c. 14, p. 662.
3 Schol. argum. in Ajac. Sophocl.
4 Aristot. ibid. c. 9, p. 659.
5 Id. ibid. c. 18. Corneille, second discors, p. 53.

implexes [1] : simples, lorsque l'action continue et s'achève d'une manière uniforme, sans qu'aucun accident en détourne ou suspende le cours ; implexes, lorsqu'elle s'opère soit avec une de ces reconnoissances qui changent les rapports des personnages entre eux, soit avec une de ces révolutions qui changent leur état, soit avec ces deux moyens réunis. Ici l'on examina ces deux espèces de fables, et l'on convint que les implexes étoient préférables aux simples [2].

Variété dans les incidens qui excitent la terreur et la pitié. Si ce double effet est produit par les sentimens de la nature, tellement méconnus ou contraries, que l'un des personnages risque de perdre la vie, alors celui qui donne ou va donner la mort, peut agir de l'une de ces quatre manières. 1.° Il peut commettre le crime de propos délibéré; les exemples en sont fréquens parmi les anciens. Je citerai celui de Médée qui, dans Euripide, conçoit le projet de tuer ses enfans, et l'exécute [3]. Mais son action est d'autant plus barbare, qu'elle n'étoit point nécessaire. Je crois que personne ne la hasarderoit aujourd'hui. 2.° On peut ne reconnoître son crime qu'après l'avoir achevé ; comme Œdipe dans Sophocle. Ici l'ignorance du coupable rend son

[1] Aristot. ibid. c. 10 et 11, p. 660.
[2] Id. ibid. de poet. cap. 13, p. 661.
[3] Id. ibid. c. 14, p. 662.

UNIVERSIDAD CENTRAL BIBLIOTECA

action moins odieuse, et les lumières qu'il acquiert successivement, nous inspirent le plus vif intérêt. Nous approuvons cette manière. 3.° L'action va quelquefois jusqu'au moment de l'exécution, et s'arrête tout-à-coup par un éclaircissement inattendu. C'est Mérope qui reconnoit son fils, et Iphigénie, son frère, au moment de les frapper. Cette manière est la plus parfaite de toutes.

Polus. En effet, lorsque Mérope tient le glaive suspendu sur la tête de son fils, il s'élève un frémissement général dans l'assemblée [1]; j'en ai été souvent témoin.

Théodecte. La 4.e et la plus mauvaise de toutes les manières, est de s'arrêter au moment de l'exécution, par un simple changement de volonté: on ne l'a presque jamais employée. Aristote me citoit un jour l'exemple d'Hémon, qui tire l'épée contre Créon son père, et au lieu d'achever, s'en perce lui-même [2].

Nicéphore. Comment auroit-il achevé? Créon, saisi de frayeur, avoit pris la fuite [3].

Théodecte. Son fils pouvoit le poursuivre.

Polus. Peut-être ne vouloit-il que s'immoler à ses yeux, comme il sembloit l'en avoir menacé dans une des scènes précédentes [4]; car,

1 Plut. de esu carn. t. 2, p. 998.

2 Aristot. de poet. cap. 14, p. 663.

3 Sophocl. in Antig. v. 1248.

4 Id. ibid. v. 762. Schol. ibid.

après tout, Sophocle connoissoit trop les bienséances du théâtre, pour supposer que le vertueux Hémon osât attenter aux jours de son père.

Zopyre. Eh ! pourquoi ne l'auroit-il pas osé? Savez-vous qu'Hémon est sur le point d'épouser Antigone, qu'il l'aime, qu'il en est aimé, que son père l'a condamnée à être enterrée vivante, que son fils n'a pu le fléchir par ses larmes, qu'il la trouve morte, qu'il se roule à ses pieds expirant de rage et d'amour? Et vous seriez indigné que, voyant tout-à-coup paroître Créon, il se fût élancé, non sur son père, mais sur le bourreau de son amante? Ah ! s'il ne daigne pas poursuivre ce lâche tyran, c'est qu'il est encore plus pressé de terminer une vie odieuse.

Théodecte. Ennoblissez son action; dites que son premier mouvement fut de fureur et de vengeance; et le second, de remords et de vertu.

Zopyre. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, je soutiens que ce trait est un des plus pathétiques et des plus sublimes de notre théâtre; et si votre Aristote ne l'a pas senti, c'est qu'apparemment il n'a jamais aimé.

Théodecte. Aimable Zopyre, prenez garde de trahir les secrets de votre cœur. Je veux bien, par complaisance pour vous, rejeter cet exemple : mais retenons le principe, qu'il ne faut pas commencer une action atroce, ou qu'il ne faut pas l'abandonner sans

motif. Continuons de parcourir les moyens de différencier une fable.

Variété dans les reconnoissances, qui sont un des plus grands ressorts du pathétique, sur-tout quand elles produisent une révolution subite dans l'état des personnes [1]. Il en est de plusieurs espèces [2]; les unes, dénuées de tout art, et devenues trop souvent la ressource des poètes médiocres, sont fondées sur des signes accidentels ou naturels; par exemple, des bracelets, des colliers, des cicatrices, des marques imprimées sur le corps *; les autres montrent de l'invention. On cite avec éloge celle de Dicæogène, dans son poème des Cypriaques: le héros voyant un tableau où ses malheurs sont retracés, laisse échapper des larmes qui le trahissent; celle de Polyidès, dans son Iphigénie: Oreste, sur le point d'être immolé, s'écrie: »C'est ainsi »que ma sœur Iphigénie fut sacrifiée en Au»lide?" Les plus belles naissent de l'action. Voyez l'Œdipe de Sophocle, et l'Iphigénie en Aulide d'Euripide [3].

Variété dans les caractères. Celui des personnages qui reviennent souvent sur la scène,

1 Aristot. de poet. cap. 11, p. 660.

2 Id. ibid. c. 16, p. 664.

* Aristote cite une reconnoissance opérée par un moyen bien étrange, par une navette qui rendoit un son (Aristot. de poet. c. 15, p. 664); elle se trouvoit dans le Terée de Sophocle. Cette piece est perdue.

3 Aristot. de poet. cap. 16, p. 665.

est décidé parmi nous ; mais il ne l'est que dans sa généralité. Achille est impétueux et violent ; Ulysse prudent et dissimulé ; Médée, implacable et cruelle ; mais toutes ces qualités peuvent tellement se graduer, que d'un seul caractère, il en résulte plusieurs, qui n'ont de commun que les traits principaux : tel est celui d'Electre [1], et celui de Philoctète [2], dans Eschyle, Sophocle et Euripide. Il vous est permis d'exagérer les défauts d'Achille ; mais il vaut mieux les affoiblir par l'état de ses vertus, comme a fait Homère. C'est en suivant ce modèle, que le poète Agathon produisit un Achille qui n'avoit pas encore paru sur le théâtre [3].

Variété dans les catastrophes. Les unes se terminent au bonheur, et les autres au malheur ; il en est où, par une double révolution, les bons et les méchans éprouvent un changement de fortune. La première manière ne convient guère qu'à la comédie [4].

Zopyre. Pourquoi l'exclure de la tragédie? Répandez le pathétique dans le courant de la pièce ; mais que du moins, je respire à la fin, et que mon ame soulagée obtienne le prix de sa sensibilité.

Théodecte. Vous voulez donc que j'éteigne

1 Æschyl. in Choep. Sophocl. et Eurip. in Electr.

2 Dion. Chrysost. orat. 52, p. 548.

3 Aristot. ibid. c. 15, p. 664.

4 Aristot. de poet. cap. 13, p. 662.

ce tendre intérêt qui vous agite, et que j'arrête des larmes que vous versez avec tant de plaisir? La plus belle récompense que je puisse accorder à votre ame sensible, c'est de perpétuer le plus qu'il est possible, les émotions qu'elle a reçues. De ces scènes touchantes, où l'auteur déploie tous les secrets de l'art et de l'éloquence, il ne résulte qu'un pathétique de situation, et nous voulons un pathétique que l'action fasse naître, qu'elle augmente de scène en scène, et qui agisse dans l'ame du spectateur toutes les fois que le nom de la pièce frappera son oreille.

Zopyre. Et ne le trouvez-vous pas dans ces tragédies, où les bons et les méchans éprouvent un changement d'état?

Théodecte. Je l'ai déja insinué; le plaisir qu'elles procurent ressemble trop à celui que nous recevons à la comédie. Il est vrai que les spectateurs commencent à goûter cette double révolution, et que des auteurs même lui assignent le premier rang. Mais je pense qu'elle ne mérite que le second, et je m'en rapporte à l'expérience de Polus. Quelles sont les pièces qui passent pour être vraiment tragiques [1]?

Polus. En général, celles dont la catastrophe est funeste.

Théodecte. Et vous, Anacharsis, quels effets produisirent sur vous les différentes des-

[1] Aristot. de poet. c. 13, p. 662.

tinées que nous attachons au personnage principal?

Anacharsis. Dans les commencemens, je versois des larmes en abondance, sans remonter à leur source; je m'aperçus ensuite que vos plus belles pièces perdoient une partie de leur intérêt à une seconde représentation, mais que cette perte étoit infiniment plus sensible pour celles qui se terminent au bonheur.

Nicéphore. Il me reste à vous demander comment vous parvenez à vous accorder avec vous-même. Vous voulez que la catastrophe soit funeste, et cependant vous avez préféré cette révolution qui arrache un homme à l'infortune, et le place dans un état plus heureux [1].

Théodecte. J'ai préféré la reconnoissance qui arrête l'exécution du forfait; mais je n'ai pas dit qu'elle dût servir de dénouement. Oreste, reconnu d'Iphigénie, est sur le point de succomber sous les armes de Thoas [2]; reconnu d'Electre, il tombe entre les mains des Furies [3]. Il n'a donc fait que passer d'un danger et d'un malheur dans un autre. Euripide le tire de ce second état, par l'intervention d'une divinité: elle pouvoit être nécessaire dans son Iphigénie en Tauride; elle

1 Dacier, poet. d'Aristote, pag. 224. Victor. in Aristot.

2 Eu ripid. Iphig. in Taur.

3 Id. in Orest.

ne l'étoit pas, dans son Oreste, dont l'action seroit plus tragique, s'il eût abandonné les assassins de Clytemnestre aux tourmens de leurs remords. Mais Euripide aimoit à faire descendre les dieux dans une machine, et il n'emploie que trop souvent cet artifice grossier pour exposer le sujet, et pour dénouer la pièce.

Zopyre. Condamnez-vous les apparitions des dieux ? elles sont si favorables au spectacle !

Nicéphore. Et si commodes au poète !

Théodecte. Je ne les permets que lorsqu'il est nécessaire de tirer du passé ou de l'avenir, des lumières qu'on ne peut acquérir par d'autres voies [1]. Sans ce motif, le prodige honore plus le machiniste que l'auteur.

Conformons-nous toujours aux lois de la raison, aux règles de la vraisemblance ; que votre fable soit tellement constituée, qu'elle s'expose, se noue et se dénoue sans effort; qu'un agent céleste ne vienne pas, dans un froid avant-propos, nous instruire de ce qui est arrivé auparavant, de ce qui doit arriver dans la suite ; que le nœud, formé des obstacles qui ont précédé l'action, et de ceux que l'action fait éclore, se resserre de plus en plus depuis les premières scènes, jusqu'au moment où la catastrophe commence [2] ; que

[1] Aristot. de poet. c. 15, p. 664.

[2] Id. ibid; c. 18, pag. 666.

les épisodes ne soient ni trop étendus, ni en trop grand nombre [1]; que les incidens naissent avec rapidité les uns des autres, et amènent des événemens inattendus [2]; en un mot, que les différentes parties de l'action soient si bien liées entre elles, qu'une seule étant retranchée ou transposée, le tout soit détruit ou changé [3]; n'imitez pas ces auteurs qui ignorent l'art de terminer heureusement une intrigue heureusement tissue [4], et qui, après s'être imprudemment jetés au milieu des écueils, n'imaginent d'autre ressource pour en sortir, que d'implorer le secours du ciel.

Je viens de vous indiquer les diverses manières de traiter la fable; vous pourrez y joindre les différences sans nombre que vous offriront les pensées, et sur-tout la musique. Ne vous plaignez donc plus de la stérilité de nos sujets, et souvenez-vous que c'est les inventer, que de les présenter sous un nouveau jour.

Nicéphore. Mais vous ne les animez pas assez. On diroit quelquefois que vous craignez d'approfondir les passions; si, par hasard, vous les mettez aux prises les unes avec les autres, si vous les opposez à des devoirs ri-

[1] Aristot. ibid. c. 17, p. 665; c. 18, p. 666.
[2] Id. ibid. c. 7, p. 658; c. 9, p. 660. Corneille, 3. disc. p. 74.
[3] Aristot. de poet. cap. 8, p. 659.
[4] Id. ibid. c. 18, pag 666.

goureux [1], à peine nous laissez-vous entrevoir les combats qu'elles se livrent sans cesse.

Théodecte. Plus d'une fois on a peint avec les plus douces couleurs les sentimens de l'amour conjugal [2], et ceux de l'amitié [3]; cent fois, avec un pinceau plus vigoureux, les fureurs de l'ambition [4], de la haîne [5], de la jalousie [6], et de la vengeance [7]. Voudriez-vous que dans ces occasions, on nous eût donné des portraits, des analyses du cœur humain? Parmi nous, chaque art, chaque science se renferme dans ses limites. Nous devons abandonner, soit à la morale, soit à la rhétorique, la théorie des passions [8], et nous attacher moins à leur développement qu'à leurs effets; car ce n'est pas l'homme que nous présentons à vos yeux, ce sont les vicissitudes de sa vie, et sur-tout les malheurs qui l'oppriment [9]. La tragédie est tellement le récit d'une action terrible et touchante, que plusieurs de nos pièces se terminent par ces mots que prononce le chœur : *c'est ainsi que finit cette aventure* [10]. En la considérant sous ce point de vue, vous concevez

1 Eurip. in Orest.
2 Id. in Alcest.
3 Id. in Orest.
4 Id. in Phœniss.
5 Soph. in Philoct. et in Ajac.
6 Eurip. in Med.
7 Æschyl. in Agam.
8 Aristot. de mor. Id. de rhet.
9 Id. de poet. c. 6, p. 657.
10 Eurip. in Alcest. v. 1163; in Androm. v 1288; in Helen. v. 1708; in Med. v. 1419.

que s'il est essentiel d'exprimer les circonstances qui rendent la narration plus intéressante, et la catastrophe plus funeste, il l'est encore plus de tout faire entendre, plutôt que de tout dire. Telle est la manière d'Homère ; il ne s'amuse point à détailler les sentimens qui unissoient Achille et Patrocle ; mais, à la mort de ce dernier, ils s'annoncent par des torrens de larmes, ils éclatent par des coups de tonnerre.

Zoïre. Je regretterai toujours qu'on ait jusqu'à présent négligé la plus douce et la plus forte des passions. Tous les feux de l'amour brûlent dans le cœur de Phèdre, et ne répandent aucune chaleur dans la tragédie d'Euripide [1]. Cependant les premières atteintes de cet amour, ses progrès, ses troubles, ses remords ; quelle riche suite de tableaux pour le pinceau du poète ! quelles nouvelles sources d'intérêt pour le rôle de la princesse ! Nous avons parlé de l'amour d'Hémon pour Antigone [2] ; pourquoi ce sentiment ne devient-il pas le principal mobile de l'action ? Que de combats n'auroit-il pas excités dans le cœur du père, et dans celui des deux amans ! Que de devoirs à respecter, que de malheurs à craindre !

Théodecte. Les peintures que vous regrettez seroient aussi dangereuses pour les mœurs, qu'indignes d'un théâtre qui ne s'occupe que

1 Euripid. in Hippol. 2 Soph. in Antig.

de grands événemens, et de sentimens élevés. Jamais aux siècles héroïques l'amour ne produisit aucune de ces révolutions que nous retrace la tragédie.

Zopyre. Et la guerre de Troie ?

Théodecte. Ce ne fut pas la perte d'Hélène qui arma les Grecs contre les Troyens ; ce fut pour Ménélas, le besoin de venger une injure éclatante ; pour les autres princes, le serment qu'ils avoient fait auparavant de lui garantir la possession de son épouse [1] : ils ne virent dans l'amour trahi que l'honneur outragé.

L'amour n'a proprement à lui que de petites intrigues, dont nous abandonnons le récit à la comédie ; que des soupirs, des larmes et des foiblesses, que les poètes lyriques se sont chargés d'exprimer. S'il s'annonce quelquefois par des traits de noblesse et de grandeur, il les doit à la vengeance, à l'ambition, à la jalousie, trois puissans ressorts que nous n'avons jamais négligé d'employer.

TROISIEME SÉANCE.

Il fut question des mœurs, des pensées, des sentimens et du style qui conviennent à la tragédie.

[1] Eurip. Iphig. in Aul. v. 58.

DES MŒURS.

Dans les ouvrages d'imitation, dit Théodecte, mais sur-tout dans le poème, soit épique, soit dramatique, ce que l'on appelle mœurs, est l'exacte conformité des actions, des sentimens, des pensées et des discours du personnage avec son caractère. Il faut donc que dès les premières scènes on reconnoisse à ce qu'il fait, à ce qu'il dit, quelles sont ses inclinations actuelles, quels sont ses projets ultérieurs [1].

Les mœurs caractérisent celui qui agit [2] : elles doivent être bonnes. Loin de charger le défaut, ayez soin de l'affoiblir. La poésie, ainsi que la peinture, embellit le portrait sans négliger la ressemblance. Ne salissez le caractère d'un personnage, même subalterne, que lorsque vous y serez contraint. Dans une pièce d'Euripide [3], Ménélas joue un rôle répréhensible, parce qu'il fait le mal sans nécessité [4].

Il faut encore que les mœurs soient convenables, ressemblantes, égales ; qu'elles s'assortissent à l'âge et à la dignité du personnage ; qu'elles ne contrarient point l'idée que les traditions anciennes nous donnent d'un héros ; et qu'elles ne se démentent point dans le courant de la pièce.

1 Aristot. de poet. c. 6, p. 657 ; c. 15, p. 663.
2 Id. ibid. c. 6, p. 656.
3 Euripid. in Orest.
4 Aristot. ibid. c. 15, p. 663.

Voulez-vous leur donner du relief et de l'éclat ? faites-les contraster entre elles. Voyez combien dans Euripide, le caractère de Polynice devient intéressant par celui d'Etéocle son frère [1] ; et dans Sophocle, le caractère d'Electre par celui de Chrysothémis sa sœur [2].

DES PENSÉES ET DES SENTIMENS.

Nous devons, comme les orateurs, remplir nos juges de pitié, de terreur, d'indignation ; comme eux, prouver une vérité, réfuter une objection, agrandir ou rapetisser un objet [3]. Vous trouverez les préceptes dans les traités qu'on a publiés sur la rhétorique, et les exemples dans les tragédies, qui font l'ornement du théâtre. C'est là qu'éclatent la beauté des pensées et l'élévation des sentimens ; c'est là que triomphe le langage de la vérité, et l'éloquence des malheureux. Voyez Mérope, Hécube, Electre, Antigone, Ajax, Philoctète, environnés tantôt des horreurs de la mort, tantôt de celles de la honte ou du désespoir ; écoutez ces accens de douleur, ces exclamations déchirantes, ces expressions passionnées, qui, d'un bout du théâtre à l'autre font retentir les cris

1 Eurip. in Phœniss.
2 Soph. in Electr.
3 Aristot. de poet. cap. 19, p. 667. Corneille, 1. discours, p. 21.

de la nature dans tous les cœurs, et forcent tous les yeux à se remplir de larmes.

D'où viennent ces effets admirables ? C'est que nos auteurs possèdent au souverain degré, l'art de placer leurs personnages dans les situations les plus touchantes, et que s'y plaçant eux-mêmes, ils s'abandonnent sans réserve au sentiment unique et profond qu'exige la circonstance.

Vous ne sauriez trop étudier nos grands modèles. Pénétrez-vous de leurs beautés; mais apprenez sur-tout à les juger, et qu'une servile admiration ne vous engage pas à respecter leurs erreurs. Osez condamner ce raisonnement de Jocaste. Ses deux fils étoient convenus de monter alternativement sur le trône de Thèbes. Etéocle refusoit d'en descendre, et pour le porter à ce grand sacrifice, la reine lui représente entre autres choses, que l'égalité établit autrefois les poids et les mesures, et a réglé de tout temps l'ordre périodique des jours et des nuits [1].

Des sentences claires, précises, et amenées sans effort, plaisent beaucoup aux Athéniens; mais il faut être attentif à les choisir, car ils rejettent avec indignation les maximes qui détruisent la morale.

Polus. Et souvent mal-à-propos. On fit un crime à Euripide d'avoir mis dans la bouche d'Hippolyte ces paroles : »Ma langue

[1] Eurip. in Phœniss. v. 544.

»a prononcé le serment, mon cœur le dé»savoue [1]." Cependant elles convenoient à la circonstance, et ses ennemis l'accusèrent faussement d'en faire un principe général. Une autre fois on voulut chasser l'acteur qui jouoit le rôle de Bellérophon, et qui, suivant l'esprit de son rôle, avoit dit que la richesse est préférable à tout. La pièce étoit sur le point de tomber. Euripide monta sur le théâtre. On l'avertit de retrancher ce vers. Il répondit qu'il étoit fait pour donner des leçons, et non pour en recevoir [2]; mais que si on avoit la patience d'attendre, on verroit bientôt Bellérophon subir la peine qu'il avoit méritée [3]. Lorsqu'il eut donné son Ixion, plusieurs assistans lui dirent, après la représentation, que son héros étoit trop scélérat. Aussi, répondit-il, j'ai fini par l'attacher à une roue [4].

DU STYLE.

Quoique le style de la tragédie ne soit plus aussi pompeux qu'il l'étoit autrefois [5], il faut néanmoins qu'il soit assorti à la dignité des idées. Employez les charmes de l'é-

1 Euripid. in Hippol. v. 612. Schol. ibid. Aristot. rhet. l. 3, c. 15, p. 602. Cicer. de offic. l. 3, c. 29, t. 3, p. 289.

2 Val. Max. l. 3, c. 7, extern. n. 1.

3 Senec. epist. 115.

4 Plut. in aud. poet. t. 2, p. 19.

5 Aristot. rhet. l. 3, c. 1, p. 584, D.

locution pour sauver des invraisemblances que vous êtes forcé d'admettre : mais si vous avez des pensées à rendre ou des caractères à peindre, gardez-vous de les obscurcir par de vains ornemens [1]. Evitez les expressions ignobles [2]. A chaque espèce de drame conviennent un ton particulier et des couleurs distinctes [3]. C'est pour avoir ignoré cette règle, que le langage de Cléophon et de Sthénélus se rapproche de celui de la comédie [4].

Nicéphore. J'en découvre une autre cause. Le genre que vous traitez est si factice, le nôtre si naturel, que vous êtes à tout moment forcé de passer du premier au second, et d'emprunter nos pensées, nos sentimens, nos formes, nos facéties et nos expressions. Je ne vous citerai que des autorités respectables, Eschyle, Sophocle, Euripide, jouant sur le mot, et faisant d'insipides allusions aux noms de leurs personnages [5] : le second de ces poètes [6] mettant dans la bouche d'Ajax ces paroles étonnantes : »Aï, Aï, »quelle fatale conformité entre le nom que »je porte et les malheurs que j'éprouve !*"

1 Aristot. de poet. c. 24, p. 672, E.

2 Athen. l. 4, c. 15, p. 158. Casaub. ibid. p. 180.

3 Quintil. l. 10, c. 2, p. 650.

4 Aristot. rhet. l. 3, c. 7, t. 2, p. 590. Id. de poet. c. 22, p. 669.

5 Æschyl. in Agam. v. 690. Euripid. in Phœn. v. 639 et 1500. Id. in Troad. v. 990. Aristot. rhet. l. 2, c. 23, t. 2, p. 579.

6 Soph. in Ajac. v. 430.

* Aï est le commencement du nom d'Ajax. Les Grecs prononçoient Aïas.

Théodecte. On étoit alors persuadé que les noms qui nous sont imposés présagent la destinée qui nous attend [1], et vous savez que dans le malheur, on a besoin de s'attacher à quelque cause.

Nicéphore. Mais comment excuser dans vos auteurs le goût des fausses étymologies et des jeux de mots [2], les froides métaphores [3], les fades plaisanteries [4], les images indécentes [5], et ces satyres contre les femmes [6], et ces scènes entremêlées de bas comique [7], et ces fréquens exemples de mauvais ton ou d'une familiarité choquante [8]? Comment souffrir qu'au lieu de nous annoncer tout uniment la mort de Déjanire, on nous dise qu'elle vient d'achever son dernier voyage sans faire un seul pas [9]? Est-il de la dignité de la tragédie, que des enfans vomissent des injures grossières et ridicules contre les auteurs de leurs jours [10]; qu'Antigone nous assure qu'elle sacrifieroit un époux, un fils

1 Soph. ibid. v. 926. Euripid. in Bacch. v. 508.
2 Æschyl. in Pers. v. 769. Euripid. ibid. v. 367.
3 Hermog. de form. orat. l 1, c. 6, p. 285.
4 Soph. ibid. v. 1146.
5 Eurip. in Hecub. v. 570. Soph. in Trachin. v. 31. Hermog. de invent. l. 4, c. 12, p. 227.
6 Eurip. in Hippol. v. 616; in Androm. v. 85.
7 Id. in Orest. v. 1506. Æschyl. in Agam. v. 864 et 923.
8 Soph. in Antig. v. 325 et 567. Eurip. in Alcest. v. 750, etc.
9 Sophocl. in Trach. v. 888.
10 Eurip. in Alcest. v. 629. Soph in Antig. 746 et 752.

à son frère, parce qu'elle pourroit avoir un autre fils et un autre epoux; mais qu'ayant perdu son père et sa mère, elle ne sauroit remplacer le frère dont elle est privée [1]?

Je ne suis point étonné de voir Aristophane lancer en passant un trait contre les moyens sur lesquels Eschyle a fondé la reconnoissance d'Oreste et d'Electre [2]; mais Euripide devoit-il parodier et tourner si plaisamment en ridicule cette même reconnoissance [3]? Je m'en rapporte à l'avis de Polus.

Polus. J'avoue que plus d'une fois j'ai cru jouer la comédie sous le masque de la tragédie. Aux exemples qne vous venez de citer, qu'il me soit permis d'en joindre deux autres tirés de Sophocle et d'Euripide.

Le premier ayant pris pour sujet d'une de ses tragédies, la métamorphose de Thésée et de Procné, se permet plusieurs plaisanteries contre ce prince, qui paroît, ainsi que Procné, sous la forme d'un oiseau [4].

Le second, dans une de ses pièces, introduit un berger qui croit avoir vu quelque part le nom de Thésée. On l'interroge: »Je »ne sais pas lire, répond-il, mais je vais »décrire la forme des lettres. La première

1 Soph. in Antig. v. 921. Aristot. rhet. l. 3, c. 16, t. 2, p. 603.

2 Æschyl. in Choeph. v. 223. Aristoph in nub. v. 534. Schol ibid.

3 Euripid. in Electr. v. 520.

4 Aristoph. in av. v. 100. Schol. ibid.

»est un rond avec un point dans le milieu *: »la seconde est composée de deux lignes »perpendiculaires jointes par une ligne trans»versale;" et ainsi des autres. Observez que cette description anatomique du nom de Thésée réussit tellement, qu'Agathon en donna bientôt après une seconde, qu'il crut sans doute, plus élegante [1].

Théodecte. Je n'ose pas convenir que j'en risquerai une troisième dans une tragédie que je prépare [2] : ces jeux d'esprit amusent la multitude ; et ne pouvant la ramener à notre goût, il faut bien nous assujettir au sien. Nos meilleurs écrivains ont gémi de cette servitude, et la plupart des fautes que vous venez de relever, prouvent clairement qu'ils n'ont pas pu la secouer. Il en est d'autres qu'on pourroit excuser. En se rapprochant des siècles héroïques, ils ont été forcés de peindre des mœurs différentes des nôtres : en voulant se rapprocher de la nature, ils devoient passer du simple au familier, dont les limites ne sont pas assez distinctes.

Avec moins de génie, nous avons encore plus de risques à courir. L'art est devenu plus difficile: D'un côté, le public rassasié des beau-

* Euripide décrivoit dans cette pièce la forme des six lettres Grecques, qui composent le nom de Thesée, THSEYS.

1 Euripid. in Thes. ap. Athen. l. 10, c. 20, p. 454.

2 Athen. l. 10, c. 20, p. 454.

tés depuis long-temps offertes à ses yeux; exige follement qu'un auteur réunisse les talens de tous ceux qui l'ont précédé [1]. D'un autre, les acteurs se plaignent sans cesse de n'avoir pas de rôles assez brillans. Ils nous forcent, tantôt d'étendre et de violenter le sujet, tantôt d'en détruire les liaisons [2]; souvent même leur négligence et leur maladresse suffisent pour faire tomber une pièce. Polus me pardonnera ce reproche; le hasarder en sa présence, c'est faire son éloge.

Polus. Je suis entièrement de votre avis; et je vais raconter à Zopyre le danger que courut autrefois l'Oreste d'Euripide. Dans cette belle scène où ce jeune prince, après des accès de fureur, reprend l'usage de ses sens, l'acteur Hégélochus, n'ayant pas ménagé sa respiration, fut obligé de séparer deux mots, qui, suivant qu'ils étoient élidés ou non, formoient deux sens très différens; de manière qu'au lieu de ces paroles : *Après l'orage, je vois le calme*, il fit entendre celles-ci : *Après l'orage, je vois un chat* *. Vous pouvez juger de l'effet que, dans ce moment d'intérêt, produisit une pareille chûte. Ce furent des rires excessifs de la part de l'assemblée, et des épigrammes

1. Aristot. de poet. c. 18, p. 666.
2. Id. ibid. c. 9, p. 659.

* Voyez la note à la fin du volume.

très piquantes de la part des ennemis du poète et de l'acteur [1].

QUATRIEME SÉANCE.

Dans la quatrième séance furent discutés quelques articles tenus jusqu'alors en reserve. On observa, 1.° que dans presque toutes les scènes les réponses et les répliques se font de vers à vers [2], ce qui rend le dialogue extrêmement vif et serré, mais quelquefois peu naturel; 2.° que Pylade ne dit que trois vers dans une pièce d'Eschyle [3], et pas un dans l'Electre de Sophocle, ainsi que dans celle d'Euripide; que d'autres personnages quoique présens, se taisent pendant plusieurs scènes, soit par excès de douleur, soit par hauteur de caractère [4]; 3.° qu'on a quelquefois introduit des personnages allégoriques, comme la force, la violence [5], la mort [6], la fureur [7]; 4.° que les chœurs de Sophocle font partie de l'action; que la plupart de ceux d'Euripide y tiennent foiblement; que ceux d'Agathon en sont tout-à-

1 Euripid. in Orest. v. 279. Schol. idid. Aristoph. in ran. v. 306. Schol. ibid.

2 Poll. lib. 4, c. 17, §. 113. Æschyl. Eurip. Soph. passim.

3 Æschyl. in Choeph. v. 900.

4 Schol. Æschyl. in Prom. v. 435. Hecub. ap. Eurip. v. 486.

5 Æschyl. in Prom.

6 Eurip. in Alcest.

7 Id. in Herc. fur.

fait détachés, et qu'à l'exemple de ce dernier poète, on ne se fait aucun scrupule aujourd'hui d'insérer dans les intermèdes des fragmens de poésie et de musique qui font perdre de vue le sujet [1].

Après qu'on se fût déclaré contre ces abus, je demandai si la tragédie avoit atteint sa perfection. Tous s'écrièrent à-la-fois que certaines pièces ne laisseroient rien à desirer, si l'on en retranchoit les taches qui les défiguroient, et qui ne sont point inhérentes à leur constitution. Mais comme je leur fis observer qu'Aristote avoit hésité sur cette question [2], on l'examina de plus près, et les doutes se multiplièrent.

Les uns soutenoient que le théâtre est trop vaste, et le nombre des spectateurs trop considérable. Il en résulte, disoient-ils, deux inconvéniens : les auteurs son obligés de se conformer au goût d'une multitude ignorante, et les acteurs de pousser des cris qui les épuisent, au risque même de n'être pas entendus d'une partie de l'assemblée. Ils proposoient de choisir une enceinte plus étroite, et d'augmenter le prix des places qui ne seroient remplies que par les personnes les plus honnêtes. On répondoit que ce projet ne pouvoit se concilier, ni avec la nature, ni avec les intérêts du gouvernement. Ce n'est ajoutoit-

[1] Aristot. de poet. c. 18, t. 2, p. 666.

[2] Id. ibid. c. 4, p. 655.

on, qu'en faveur du peuple et des étrangers que nos spectacles sont entretenus avec tant de magnificence. D'un côté, on détruiroit l'égalité qui doit régner entre les citoyens; de l'autre, on se priveroit des sommes d'argent que les étrangers versent dans cette ville pendant nos fêtes.

Les premiers répliquoient: Pourquoi ne pas supprimer les chœurs et la musique, comme on commence à les supprimer dans la comédie? Les chœurs obligent les auteurs à blesser à tout moment la vraisemblance. Il faut que les personnages de la pièce, attirés de force ou de gré dans le vestibule d'un palais, ou dans tout autre lieu découvert, y viennent dévoiler leurs plus intimes secrets, ou traiter des affaires de l'état en présence de plusieurs témoins, souvent amenés sans motif; que Médée y publie les affreux projets qu'elle médite; que Phèdre y déclare une passion qu'elle voudroit se cacher à elle-même; qu'Alceste mourante s'y fasse transporter pour rendre les derniers soupirs. Quant à la musique, il est absurde de supposer que des hommes accablés de douleur, agissent, parlent et meurent en chantant.

Sans le chœur, répondoient les autres, plus de mouvement sur le théâtre, plus de majesté dans le spectacle. Il augmente l'intérêt pendant les scènes, il l'entretient pendant les intermèdes. Ils ajoutoient que le peuple ne voudroit point renoncer aux agrémens de la

musique, et que ce seroit dénaturer la tragédie que d'adopter le changement proposé.

Gardons-nous, dit Nicéphore, de la dépouiller de ses ornemens; elle y perdroit trop. Mais donnez-lui du moins une plus noble destination, et qu'à l'exemple de la comédie. . . . .

Théodecte. Elle nous fasse rire?

Nicéphore. Non : mais qu'elle nous soit utile.

Théodecte. Et qui oseroit soutenir qu'elle ne l'est pas ? La plus saine morale n'est-elle pas semée par maximes dans nos tragédies?

Nicéphore. N'est-elle pas à tout moment contredite par l'action même ? Hippolyte instruit de l'amour de Phèdre, se croit souillé par cette horrible confidence [1], et n'en périt pas moins. Quelle funeste leçon pour la jeunesse ! Ce fut à notre exemple que vous entreprîtes autrefois de dévoiler les vices de l'administration. Mais quelle différence entre votre manière et la nôtre ! Nous couvrions de ridicules les coupables orateurs de l'état ; vous vous appesantissez tristement sur les abus de l'éloquence [2]. Nous disions quelquefois aux Athéniens des vérités dures et salutaires ; et vous les flattez encore avec

[1] Euripid. in Hipp. v. 655.

[2] Id. in Orest. v. 905. Valck. diatr. in Euripid. c. 23, p. 250.

une impudence dont vous devriez rougir [1].

Théodecte. En nourrissant leur haîne contre le despotisme, nous les attachons à la démocratie ; en leur montrant la piété, la bienfaisance, et les autres vertus de leurs ancêtres, nous leur fournissons des modèles ; nous entretenons leur vanité, pour leur inspirer de l'honneur. Il n'est point de sujet qui ne leur apprenne à supporter leurs maux, à se garantir des fautes qui peuvent les leur attirer.

Nicéphore. J'en conviendrois, si l'instruction sortoit du fond même de l'action ; si vous bannissiez du théâtre ces calamités héréditaires dans une famille ; si l'homme n'étoit jamais coupable sans être criminel, jamais malheureux que par l'abus des passions; si le scélérat étoit toujours puni ; et l' homme de bien toujours récompensé.

Mais tant que vous serez asservis à vos formes, n'attendez rien de vos efforts. Il faut ou corriger le fond vicieux de vos histoires scandaleuses, ou vous exercer comme on a fait quelquefois, sur des sujets d'imagination. J'ignore si leurs plans seroient susceptibles de combinaisons plus savantes, mais je sais bien que la morale en pourroit être plus pure et plus instructive.

Tous les assistans applaudirent à ce pro-

[1] Eurip. in Helen; in Heracl.

jet, sans en excepter Théodecte, qui néanmoins soutenoit toujours que dans l'état actuel des choses, la tragédie étoit aussi utile aux mœurs, que la comédie. Disciple de Platon, dit alors Polus en m'adressant la parole, qu'auroient pensé votre maître et le sien de la dispute qui s'est élevée entre Théodecte et Nicéphore ? Je répondis qu'ils auroient condamné les prétentions de l'un et de l'autre, et que les philosophes ne voyoient qu'avec indignation ce tissu d'obscénités et de personnalités qui souilloient l'ancienne comédie.

Rappelons-nous les circonstances où l'on se trouvoit alors, dit Nicéphore : Périclès venoit d'imposer silence à l'Aréopage ; il ne seroit plus resté de ressource aux mœurs, si nos auteurs n'avoient eu le courage d'exercer la censure publique.

Il n'y a pas de courage à être méchant, répondis-je, quand la méchanceté est impunie. Comparons les deux tribunaux dont vous venez de parler ; je vois dans celui de l'Aréopage, des juges intègres, vertueux, discrets, gémissant de trouver un coupable, et ne le condamnant qu'après l'avoir convaincu ; je vois dans l'autre, des écrivains passionnés, forcenés, quelquefois subornés, cherchant par-tout des victimes pour les immoler à la malignité du public, supposant des crimes, exagérant les vices, et faisant le plus cruel outrage à la vertu, en vomissant

les mêmes injures contre le scélérat et contre l'homme de bien.

Quel étrange réformateur que cet Aristophane, celui de tous qui avoit le plus d'esprit et de talens, qui connut le mieux la bonne plaisanterie, et qui se livra le plus à une gaieté féroce! On dit qu'il ne travailloit à ses ouvrages que dans le délire du vin [1]; c'étoit plutôt dans celui de la haîne et de la vengeance. Ses ennemis sont-ils exempts d'infamie? il les attaque sur leur naissance, sur leur pauvreté, sur les défauts de leurs personnes. Combien de fois reprocha-t-il à Euripide d'être fils d'une vendeuse d'herbes [2]! Il étoit fait pour plaire aux honnêtes gens, et plusieurs de ses pièces ne semblent destinées qu'à des hommes perdus de débauches, et pleins de noirceurs [3].

Nicéphore. J'abandonne Aristophane, quand ses plaisanteries dégénèrent en satires licencieuses. Mais je l'admire lorsque, pénétré des maux de sa patrie, il s'élève contre ceux qui l'égarent par leurs conseils [4]; lorsque dans cette vue il attaque sans ménagement les orateurs, les généraux, le Sénat, et le peuple même. Sa gloire s'en accrut; elle s'étendit au loin. Le roi de Perse

[1] Athen. lib. 10, c. 7. p. 429.
[2] Aristoph. in equit. v. 19. Id. in Acharn. v. 477.
[3] Id. in equit. v. 1275.
Plut. in compar. Aristoph. t. 2, p. 854.
[4] Aristoph. in ran. v. 698.

dit à des ambassadeurs de Lacédémone, que les Athéniens seroient bientôt les maîtres de la Grèce, s'ils suivoient les conseils de ce poète [1].

Anacharsis. Eh ! que nous fait le témoignage d'un roi de Perse, et quelle confiance pouvoit mériter un auteur qui ne savoit pas, ou qui feignoit d'ignorer qu'on ne doit point attaquer le crime par le ridicule [2], et qu'un portrait cesse d'être odieux dès qu'il est chargé de traits burlesques ? On ne rit point à l'aspect d'un tyran ou d'un scélérat ; on ne doit pas rire de son image, sous quelque forme qu'elle paroisse. Aristophane peignoit fortement l'insolence et les rapines de ce Cléon qu'il haïssoit, et qui étoit à la tête de la république ; mais des bouffonneries grossières et dégoûtantes détruisoient à l'instant l'effet de ses tableaux. Cléon, dans quelques scènes du plus bas comique, terrasé par un homme de la lie du peuple, qui lui dispute et lui ravit l'empire de l'impudence, fut trop grossièrement avili, pour devenir méprisable. Qu'en arrivoit-il ? la multitude s'égayoit à ses dépens, comme elle s'égayoit dans d'autres pièces du même auteur, aux dépens d'Hercule et de Bacchus. Mais en sortant du

[1] Aristoph. in Acharn. v. 446.

[2] Cicer. orat. c. 26, t. 1, pag. 441. Plut. de adul. et amic. t. 2, p. 68.

théâtre, elle couroit se prosterner devant Bacchus, Hercule et Cléon.

Les reproches que faisoit le poète aux Athéniens, sans être plus utiles, étoient plus modérés. Outre qu'on pardonnoit ces sortes de licences, quand elles ne blessoient pas la constitution établie, Aristophane accompagnoit les siennes de correctifs amenés avec adresse. »Ce peuple, disoit-il, agit sans ré»flexion et sans suite; il est dur, colère [1], »insatiable de louanges: dans ses assemblées, »c'est un vieillard qui entend à demi mot [2], »et qui cependant se laisse conduire comme »un enfant auquel on présente un petit gâ»teau; mais par-tout ailleurs il est plein d'es»prit et de bon sens [3]. Il sait qu'on le trom»pe; il le souffre pendant quelque temps, re»connoît ensuite son erreur, et finit par pu»nir ceux qui ont abusé de sa bonté [4]." Le vieillard, flatté de l'éloge, rioit de ses défauts, et après s'être moqué de ses dieux, de ses chefs et de lui-même, continuoit d'être superstitieux, dupe et léger.

Un spectacle si plein d'indécence et de malignité, révoltoit les gens les plus sages et les plus éclairés de la nation. Ils étoient tellement éloignés de le regarder comme le soutien

[1] Aristoph. in equit. v. 40.
[2] Id. ibid. v. 46.
[3] Id. ibid. v. 750.
[4] Id. ibid. v. 1122 et 1352.

des mœurs, que Socrate n'assistoit point à la représentation des comédies [1], et que la loi défendoit aux Aréopagites d'en composer [2].

Ici Théodecte s'écria : La cause est finie, et se leva aussi-tôt. Attendez, répondit Nicéphore ; il nous revient une décision sur vos auteurs. Qu'aurois-je à craindre, disoit Théodecte ? Socrate voyoit avec plaisir les pièces d'Euripide [3] ; il estimoit Sophocle [4], et nous avons toujours vécu en bonne intelligence avec les philosophes. Comme j'étois à ses côtés, je lui dis tout bas : Vous êtes bien généreux. Il sourit, et fit de nouveaux efforts pour se retirer ; mais on le retint, et je me vis forcé de reprendre la parole, que j'adressai à Théodecte.

Socrate et Platon rendoient justice aux talens, ainsi qu'à la probité de vos meilleurs écrivains ; mais ils les accusoient d'avoir, à l'exemple des autres poètes, dégradé les dieux et les héros. Vous n'oseriez en effet les justifier sur ce premier article. Toute vertu, toute morale est détruite, quand les objets du culte public, plus vicieux, plus injustes et plus barbares que les hommes mêmes, tendent des piéges à l'innocence, pour la rendre malheureuse ; et la poussent au crime,

1 Ælian. var. hist. lib. 2, c. 13.
2 Plut. de glor. Athen. t. 2, p. 348.
3 Ælian ibid.
4 Socr. ap. Xenoph. memor. l. 1, p. 725.

pour l'en punir. La comédie qui expose de pareilles divinités à la risée du public, est moins coupable que la tragédie qui les propose à notre vénération.

Zopyre. Il seroit aisé de leur donner un plus auguste caractère. Mais que pourroit-on ajouter à celui des héros d'Eschyle et de Sophocle ?

Anacharsis. Une grandeur plus réelle et plus constante. Je vais tâcher de m'expliquer. A voir les changemens qui se sont opérés en vous depuis votre civilisation, il semble qu'on peut distinguer trois sortes d'hommes, qui n'ont entre eux que des rapports généraux.

L'homme de la nature, tel qu'il paroissoit encore dans les siècles héroïques ; l' homme de l'art, tel qu'il est aujourd'hui ; et l'homme que la philosophie a, depuis quelque temps, entrepris de former.

Le premier, sans apprêt et sans fausseté, mais excessif dans ses vertus et dans ses foiblesses, n'a point de mesure fixe. Il est trop grand ou trop petit : c'est celui de la tragédie.

Le second, ayant perdu les traits nobles et généreux qui distinguoient le premier, ne sait plus, ni ce qu'il est, ni ce qu'il veut être. On ne voit en lui qu'un mélange bizarre de formes, qui l'attachent plus aux apparences qu'à la réalité ; de dissimulations si fréquentes, qu'il semble emprunter les qualités mêmes qu'il

possède. Toute sa ressource est de jouer la comédie, et c'est lui que la comédie joue à son tour.

Le troisième est modelé sur des proportions nouvelles. Une raison plus forte que ses passions, lui a donné un caractère vigoureux et uniforme ; il se place au niveau des événemens, et ne permet pas qu'ils le traînent à leur suite comme un vil esclave ; il ignore si les accidens funestes de la vie sont des biens ou des maux : il sait uniquement qu'ils sont une suite de cet ordre général auquel il se fait un devoir d'obéir. Il jouït sans remords, il fournit sa carrière en silence, et voit sans crainte la mort avancer à pas lents.

Zopyre. Et n'est-il pas vivement affligé, quand il est privé d'un père, d'un fils, d'une épouse, d'un ami?

Anacharsis. Il sent déchirer ses entrailles ; mais fidèle à ses principes, il se roidit contre la douleur [1], et ne laisse échapper, ni en public, ni en particulier, des pleurs et des cris inutiles.

Zopyre. Ces cris et ces pleurs soulageroient son ame.

Anacharsis. Ils l'amolliroient ; elle seroit dominée une fois, et se disposeroit à l'être encore plus dans la suite. Observez en effet que cette ame est comme divisée en deux

[1] Plat. de rep. l. 10, t. 2, p. 603.

parties [1]; l'une qui, toujours en mouvement, et ayant toujours besoin de se passionner, préféreroit les vives atteintes de la douleur, au tourment insupportable du repos; l'autre qui ne s'occupe qu'à donner un frein à l'impétuosité de la première, et qu'à nous procurer un calme que le tumulte des sens et des passions ne puisse pas troubler. Or ce n'est pas ce système de paix intérieure que les auteurs tragiques veulent établir. Ils ne choisiront point, pour leur personnage principal, un homme sage et toujours semblable à lui-même: un tel caractère seroit trop difficile à imiter, et ne frapperoit pas la multitude. Ils s'adressent à la partie la plus sensible et la plus aveugle de notre ame; ils la secouent, ils la tourmentent, et, en la pénétrant de terreur et de pitié, ils la forcent de se rassasier de ces pleurs et de ces plaintes, dont elle est, pour ainsi dire, affamée [2].

Qu'espérer désormais d'un homme qui, depuis son enfance, a fait un exercice continuel de craintes et de pusillanimité? Comment se persuaderoit-il que c'est une lâcheté de succomber à ses maux, lui qui voit tous les jours Hercule et Achille se permettre, dans la douleur, des cris, des gémissemens et des plaintes; qui tous les jours voit un peuple

[1] Plat. de rep. l. 10. t. 2, p. 605 et 606.

[2] Id. ibid. p. 606.

entier honorer de ses larmes l'état de dégradation où le malheur a réduit ces héros auparavant invincibles [1] ?

Non, la philosophie ne sauroit se concilier avec la tragédie : l'une détruit continuellement l'ouvrage de l'autre. La première crie d'un ton sévère au malheureux : Oppose un front serein à la tempête ; reste debout et tranquille au milieu des ruines qui te frappent de tous côtés ; respecte la main qui t'écrase ; et souffre sans murmurer ; telle est la loi de la sagesse [2]. La tragédie, d'une voix plus touchante et plus persuasive, lui crie à son tour : Mendiez des consolations; déchirez vos vêtemens ; roulez-vous dans la poussière; pleurez et laissez éclater votre douleur ; telle est la loi de la nature.

Nicéphore triomphoit : il concluoit de ces réflexions, qu'en se perfectionnant, la comédie se rapprocheroit de la philosophie, et que la tragédie s'en écarteroit de plus en plus. Un sourire malin qui lui échappa dans le moment, irrita si fort le jeune Zopyre, que sortant tout-à-coup des bornes de la modération, il dit que je n'avois rapporté que le sentiment de Platon, et que des idées chimériques ne prévaudroient jamais sur le jugement éclairé des Athéniens, et sur-tout

1 Plat. de rep. l. 10, t. 2. 605.

2 Id. ibid. pag. 604.

des Athéniennes qui ont toujours préféré la tragédie à la comédie [1]. Il se déchaîna ensuite contre un drame qui, après deux siècles d'efforts, se ressentoit encore des vices de son origine.

Je connois, disoit-il à Nicéphore, vos plus célèbres écrivains. Je viens de relire toutes les pièces d'Aristophane, à l'exception de celle des Oiseaux, dont le sujet m'a révolté dès les premières scènes; je soutiens qu'il ne vaut pas sa réputation. Sans parler de ce sel acrimonieux et déchirant, et de tant de méchancetés noires dont il a rempli ses écrits, que de pensées obscures, que de jeux de mots insipides, quelle inégalité de style [2]!

J'ajoute, dit Théodecte en l'interrompant, quelle élégance, quelle pureté dans la diction, quelle finesse dans les plaisanteries, quelle vérité, quelle chaleur dans le dialogue, quelle poésie dans les chœurs! Jeune homme, ne vous rendez pas difficile, pour paroître éclairé, et souvenez-vous que s'attacher par préférence aux écarts du génie, n'est bien souvent que vice de cœur ou disette d'esprit. De ce qu'un grand homme n'admire pas tout, il ne s'ensuit pas que celui qui n'admire rien, soit un grand homme. Ces auteurs, dont vous calculez les forces, avant que d'avoir

1 Ulpian. in Demosth. p. 681. Plat. de leg. l. 2, t. 2, p. 658.

2 Plut. in compar. Aristoph. et Menandr. t. 2, p. 853 et 854.

mesuré les vôtres, fourmillent de défauts et de beautés. Ce sont les irrégularités de la nature, laquelle, malgré les imperfections que notre ignorance y découvre, ne paroît pas moins grande aux yeux attentifs.

Aristophane connut cette espèce de raillerie qui plaisoit alors aux Athéniens, et celle qui doit plaire à tous les siècles. Ses écrits renferment tellement le germe de la vraie comédie, et les modèles du bon comique, qu'on ne pourra le surpasser, qu'en se pénétrant de ses beautés [1]. Vous en auriez été convaincu vous même à la lecture de cette allégorie, qui pétille de traits originaux, si vous aviez eu la patience de l'achever. On me permettra de vous donner une légère idée de quelques-unes des scènes qu'elle contient.

Pisthétère et un autre Athénien, pour se mettre à l'abri des procès et des dissentions qui les dégoûtent du séjour d'Athènes, se transportent à la région des oiseaux, et leur persuadent de construire une ville au milieu des airs; les premiers travaux doivent être accompagnés du sacrifice d'un bouc; les cérémonies en sont suspendues par des importuns qui viennent successivement chercher fortune dans cette nouvelle ville. C'est d'abord un poète qui tout en arrivant, chan-

[1] Schol. vir. Aristoph. in proleg. p. xiv.

te ces paroles [1] : »Célébrez, Muse, célé-»brez l'heureuse Néphélococcygie *." Pisthétère lui demande son nom et celui de son pays. Je suis, répond-il, pour me servir de l'expression d'Homère, le fidèle serviteur des Muses; mes lèvres distillent le miel de l'harmonie.

PISTHÉTERE.

Quel motif vous amène en ces lieux?

LE POETE.

Rival de Simonide, j'ai composé des cantiques sacrés de toutes les espèces, pour toutes les cérémonies, tous en l'honneur de cette nouvelle ville, que je ne cesserai de chanter. O père! ô fondateur d'Etna! faites couler sur moi la source des bienfaits que je voudrois accumuler sur votre tête.

C'est la parodie de quelques vers que Pindare avoit adressés à Hiéron roi de Syracuse.

1 Aristoph. in av. v. 905.

* C'est le nom qu'on vient de donner à la nouvelle ville; il désigne la ville des oiseaux dans la region des nues.

PISTHÉTERE.

Cet homme me tourmentera jusqu'à ce que je lui fasse quelque présent. Ecoute, *à son esclave*, donne-lui ta casaque, et garde ta tunique. *Au poète*: Prenez ce vêtement, car vous paroissez transi de froid.

LE POETE.

Ma muse reçoit vos dons avec reconnoissance. Ecoutez maintenant ces vers de Pindare.

C'est une nouvelle parodie, par laquelle il demande la tunique de l'esclave. Il l'obtient enfin, et se retire en chantant.

PISTHÉTERE.

Enfin me voilà heureusement échappé à la froideur de ses vers. Qui l'eût dit, qu'un tel fléau s'introduiroit si tôt parmi nous [1]? Mais continuons notre sacrifice.

LE PRETRE.

Faites silence.

1 Aristoph. in av. v. 957.

UN DEVIN *tenant un livre.*

Ne touchez point à la victime.

PISTHÉTERE.

Qui êtes-vous ?

LE DEVIN.

L'interprête des oracles.

PISTHÉTERE.

Tant pis pour vous.

LE DEVIN.

Prenez garde, et respectez les choses saintes ; je vous apporte un oracle concernant cette ville.

PISTHÉTERE.

Il falloit me le montrer plus tôt.

LE DEVIN.

Les dieux ne l'ont pas permis.

PISTHÉTERE.

Voulez-vous le réciter?

LE DEVIN.

»Quand les loups habiteront avec les cor-»neilles, dans la plaine qui sépare Sicyone »de Corinthe *. . . . . ."

PISTHÉTERE.

Qu'ai-je de commun avec les Corinthiens?

LE DEVIN.

C'est une image mystérieuse; l'oracle désigne la région de l'air où nous sommes. En voici la suite: »Vous sacrifierez un bouc à »la terre, et vous donnerez à celui qui le »premier vous expliquera mes volontés, un »bel habit et une chaussure neuve."

PISTHÉTERE.

La chaussure en est-elle?

* Il y avoit un oracle célèbre qui commençoit par ces mots. (Schol. Aristoph. in av. v. 969.)

LE DEVIN.

Prenez et lisez: »Plus, un flacon de vin, et »une portion des entrailles de la victime."

PISTHÉTERE.

Les entrailles en sont aussi ?

LE DEVIN.

Prenez et lisez : »Si vous exécutez mes or»dres, vous serez au dessus des mortels, com»me une aigle est au dessus des oiseaux."

PISTHÉTERE.

Cela y est-il encore?

LE DEVIN.

Prenez et lisez.

PISTHÉTERE.

J'ai, dans des tablettes, un oracle que j'ai reçu d'Apollon ; il diffère un peu du vôtre, le voici : Quand quelqu'un, sans être invité, aura l'effronterie de se glisser parmi vous, de

troubler l'ordre des sacrifices, et d'exiger une portion de la victime, vous le rouerez de coups de bâton.

LE DEVIN.

Vous badinez, je pense.

PISTHÉTERE *lui présentant ses tablettes.*

Prenez et lisez : Fût-ce un aigle, fût-ce un des plus illustres imposteurs d'Athènes, frappez et l'épargnez pas.

LE DEVIN.

Cela y est-il aussi ?

PISTHÉTERE.

Prenez et lisez. Hors d'ici ; et allez-vous-en débiter vos oracles ailleurs.

A peine est-il sorti, qu'on voit paroître l'astronome Méton qui, la règle et le compas à la main, propose d'aligner la nouvelle ville, et tient des discours absurdes. Pisthétère lui conseille de se retirer, et emploie les coups pour l'y contraindre. Aujourd'hui que le mérite de Méton est généralement reconnu, cette scène lui fait moins de tort qu'au poète.

Alors se présente un de ces inspecteurs que la république envoie chez les peuples dont elle tire des tributs, et dont ils exigent des présens. On l'entend crier en s'approchant : Où sont donc ceux qui devroient me recevoir [1] ?

PISTHÉTERE.

Quel est ce Sardanapale ?

L'INSPECTEUR.

Le sort m'a donné l'inspection sur la nouvelle ville.

PISTHÉTERE.

De la part de qui venez-vous?

L'INSPECTEUR.

De la part du peuple d'Athènes.

PISTHÉTERE.

Tenez : il ne faudroit pas vous faire des affaires ici. Transigeons ; nous vous donne-

[1] Aristoph. in av. v. 1022.

nerons quelque chose, et vous retournerez chez vous.

L'INSPECTEUR.

Par les dieux, j'y consens ; car il faut que je me trouve à la prochaine assemblée générale. C'est au sujet d'une négociation que j'ai entamée avec Pharnace, un des lieutenans du roi de Perse.

PISTHÉTERE *le battant.*

Voilà ce que je vous avois promis ; allez-vous-en bien vîte maintenant.

L'INSPECTEUR.

Qu'est-ce donc que ceci ?

PISTHÉTERE.

C'est la décision de l'assemblée, au sujet de Pharnace.

L'INSPECTEUR.

Quoi ! l'on ose me frapper, et je suis inspecteur ! Des témoins? *Il sort.*

PISTHÉTERE.

C'est une chose effroyable : nous commençons à peine à bâtir notre ville, et déja des inspecteurs !

UN CRIEUR D'ÉDITS.

Si un habitant de la nouvelle ville insulte un Athénien.....

PISTHÉTERE.

Que veut cet autre avec ses paperasses ?

LE CRIEUR.

Je crie les édits du Sénat et du peuple ; j'en apporte de nouveaux. Qui veut les acheter ?

PISTHÉTERE.

Qu'ordonnent-ils ?

LE CRIEUR.

Que vous vous conformerez à nos poids, à nos mesures et à nos décrets.

PISTHÉTERE.

Attends : je vais te montrer ceux que nous employons quelquefois. *Il le bat.*

LE CRIEUR.

Que faites-vous ?

PISTHÉTERE.

Si tu ne te retires, avec tes décrets....

L'INSPECTEUR *revenant sur le théâtre.*

Je somme Pisthétère à comparoître en justice, pour cause d'outrages.

PISTHÉTERE.

Quoi ! te voilà encore !

LE CRIEUR *revenant sur le théâtre.*

Si quelqu'un chasse nos magistrats, au lieu de les accueillir avec les honneurs qui leur sont dus.....

PISTHÉTERE.

Et te voilà aussi!

L'INSPECTEUR.

Tu seras condamné à payer mille drachmes.

Ils rentrent et sortent plusieurs fois. Pisthétère poursuit tantôt l'un, tantôt l'autre, et les force enfin à se retirer.

Si vous joignez à cet extrait le jeu des acteurs, vous concevrez sans peine que le vrai secret de faire rire le peuple, et sourire les gens d'esprit, est connu depuis long-temps, et qu'il ne reste plus qu'à l'appliquer aux différens genres de ridicules. Nos auteurs sont nés dans les plus heureuses circonstances. Jamais tant de pères avares et de fils prodigues; jamais tant de fortunes renversées par l'amour du jeu, des procès et des courtisanes; jamais enfin tant de prétentions dans chaque état, et une si grande exagération dans les idées, dans les sentimens, et jusque dans les vices.

Ce n'est que chez des peuples riches et éclairés, comme les Athéniens et ceux de Syracuse, que le goût de la comédie peut naître et se perfectionner. Les premiers ont même un avantage marqué sur les seconds: leur dialecte se prête mieux à cette espèce

de drame, que celui des Syracusains, qui a quelque chose d'emphatique [1].

Nicéphore parut touché des éloges que Théodecte venoit de donner à l'ancienne comédie. Je voudrois avoir assez de talens, lui disoit-il, pour rendre un juste hommage aux chef-d'œuvres de votre théâtre. J'ai osé relever quelques-uns de ses défauts ; il ne s'agissoit pas alors de ses beautés. Maintenant qu'on demande si la tragédie est susceptible de nouveaux progrès, je vais m'expliquer clairement. Par rapport à la constitution de la fable, l'art plus approfondi découvrira peut-être des moyens qui manquèrent aux premiers auteurs, parce qu'on ne peut pas assigner des limites à l'art ; mais on ne peindra jamais mieux qu'ils n'ont fait les sentimens de la nature, parce que la nature n'a pas deux langages.

Cet avis passa tout d'une voix, et la séance finit.

1 Demetr. Phal. de eloc. c. 181.

NOTES.

CHAPITRE LXVII, Pag. 126.

Sur l'ironie de Socrate.

Je ne me suis point étendu sur l'ironie de Socrate, persuadé qu'il ne faisoit pas un usage aussi fréquent et aussi amer de cette figure, que Platon le suppose. On n'a pour s'en convaincre, qu'à lire les conversations de Socrate, rapportées par Xenophon, et celles que Platon lui attribue. Dans les premières, Socrate s'exprime avec une gravité qu'on regrette souvent de ne pas retrouver dans les secondes. Les deux disciples ont mis leur maître aux prises avec le sophiste Hippias [1]; que l'on compare ces dialogues et l'on sentira cette différence. Cependant Xénophon avoit été présent à celui qu'il nous a conservé.

1 Xenoph. memor. l. 4, p. 804. Plat. t. 1, pag. 363, t. 3, p. 281.

MEME CHAPITRE, PAG. 156.

Sur les prétendus regrets que les Athéniens témoignèrent après la mort de Socrate.

Des auteurs postérieurs à Socrate de plusieurs siècles, assurent qu'immédiatement après sa mort, les Athéniens, affligés d'une maladie contagieuse, ouvrirent les yeux sur leur injustice [1]; qu'ils lui élevèrent une statue; que sans daigner écouter ses accusateurs, ils firent mourir Melitus, et bannirent les autres [2]; qu'Anytus fut lapidé à Heraclée, où l'on conserva long-temps son tombeau [3]: d'autres ont dit que les accusateurs de Socrate, ne pouvant supporter la haîne publique, se pendirent de désespoir [4]. Ces traditions ne peuvent se concilier avec le silence de Xénophon et de Platon, qui sont morts long-temps après leur maître, et qui ne parlent nulle part ni du repentir des Athéniens, ni du supplice des accusateurs.

1 Argum. in Busir. Isocrat. t. 2, p. 149.

2 Diod. Sic. l. 14, pag. 266. Diog. Laert. l. 2, §. 43, Menag. ibid.

3 Thémist. orat. 20, p. 239.

4 Plut. de invid. t. 2, p. 538.

Il y a plus : Xénophon qui survéquit à Anytus, assure positivement que la mémoire de ce dernier n'étoit pas en bonne odeur parmi les Athéniens, soit à cause des déréglemens de son fils dont il avoit négligé l'education, soit à cause de ses extravagances particulières [1]. Ce passage prouve invinciblement, si je ne me trompe, que jamais le peuple d'Athénes ne vengea sur Anytus la mort de Socrate.

CHAPITRE LXVIII, PAG. 172.

Quel étoit, à Eleusis, le lieu de la scène, tant pour les cérémonies que pour les spectacles?

Je ne puis donner sur cette question que de légers éclaircissemens.

Les auteurs anciens font entendre que les fêtes de Cérès attiroient quelquefois à Eleusis 30 mille associés [2], sans y comprendre ceux qui n'y venoient que par un motif de curiosité. Ces 30 mille associés n'étoient pas témoins de toutes les cérémonies. On n'admettoit sans doute aux plus secrètes que le

1 Xenoph. apol. p. 707. 2 Herodot. l. 8, c. 65.

petit nombre de novices, qui tous les ans recevoient le dernier sceau de l'initiation, et quelques-uns de ceux qui l'avoient reçu depuis long-temps.

Le temple, un des plus grands de ceux de la Grèce [1], étoit construit au milieu d'une cour fermée d'un mur, longue de 360 pieds du nord au midi, large de 301 de l'est à l'ouest [2]. C'est là, si je ne me trompe, que les mystes tenant un flambeau à la main, exécutoient des danses et des évolutions.

Derrière le temple, du côté de l'ouest, on voit encore une terrasse taillée dans le roc même, et élevée de 8 à 9 pieds au dessus de l'aire du temple; sa longueur est d'environ 270 pieds, sa largeur en certains endroits de 44. A son extrémité septentrionale, on trouve les restes d'une chapelle à laquelle on montoit par plusieurs marches [3].

Je suppose que cette terrasse servoit aux spectacles dont j'ai parlé dans ce chapitre; qu'elle étoit dans sa longueur divisée en trois grandes galeries; que les deux premières représentoient la région des épreuves, et celle des enfers; que la troisième couverte de terre, offroit aux yeux des bosquets et des

1 Strab. l. 9, p. 395. Vitruv. in præf. l. 7, p. 125.

2 Wood, note manuscr. Chandl. trav. in Grece, chap. 42, p. 190.

3 Id. ibid. Note de M. Foucherot.

prairies ; que de là on montoit à la chapelle, où se trouvoit cette statue dont l'éclat eblouissoit les nouveaux initiés.

MEME CHAPITRE, PAG. 172.

Sur une formule usitée dans les Mystères de Céres.

Meursius [1] a prétendu que l'assemblée étoit congédiée par ces deux mots : *konx*, *ompax*. Hesychius [2], qui nous les a transmis, dit seulement que c'étoit une acclamation aux initiés. Je n'en ai pas fait mention, parce que j'ignore si on la prononçoit au commencement, vers le milieu, ou à la fin de la cérémonie.

Le Clerc à prétendu qu'elle signifioit : *Veiller et ne point faire de mal.* Au lieu d'attaquer directement cette explication, je me contenterai de rapporter la réponse que je fis, en 1766, à mon savant confrère M. Larcher, qui m'avoit fait l'honneur de me demander mon avis sur cette formule [3] ; »Il

1 Meurs in Eleus. c. 11.
2 Hesych. in *Konx*.
3 Supplement. à la philosophie de l'histoire pag. 373.

»est visible que les deux mots, *konx*, *om-*
»*pax*, sont étrangers à la langue grecque;
»mais dans quelle langue faut-il les cher-
»cher ? Je croirois volontiers qu'ils sont egyp-
»tiens, parce que les mysteres d'Eleusis me
»paroissent venus d'Egypte. Pour en con-
»noître la valeur, il faudroit, 1.° que nous
»fussions mieux instruits de l'ancienne lan-
»gue egyptienne, dont il ne nous reste
»que très-peu de chose dans la langue coph-
»te; 2.° que les deux mots en question, en
»passant d'une langue dans une autre, n'eus-
»sent rien perdu de leur prononciation, et
»qu'en passant dans les mains de plusieurs
»copistes, ils n'eussent rien perdu de leur
»orthographe primitive.

»On pourroit absolument avoir recours
»à la langue phénicienne, qui avoit beau-
»coup de rapports avec l'égyptien. C'est le
»parti qu'a pris le Clerc, qui, à l'exemple
»de Bochart, voyoit tout dans le phéni-
»cien. Mais on donneroit dix explications
»différentes de ces deux termes, toutes éga-
»lement probables, c'est-à-dire, toutes éga-
»lement incertaines. Rien ne se prête plus
»aux désirs de ceux qui aiment les étymo-
»logies, que les langues orientales; et c'est
»ce qui a presque toujours égaré ceux qui
»se sont occupés de ce genre de travail.

»Vous voyez, Monsieur, combien je suis
»éloigné de vous dire quelque chose de

»positif, et que je réponds très-mal à la »confiance dont vous m'honorez. Je ne puis »donc que vous offrir l'aveu de mon igno»rance, etc.»

MEME CHAPITRE, PAG. ~~187~~ 173.

Sur la Doctrine sacrée.

Warburton a prétendu que le secret des mystères n'étoit autre chose que le dogme de l'unité de Dieu : à l'appui de son sentiment, il rapporte un fragment de poésie, cité par plusieurs Pères de l'Eglise, et connu sous le nom de palinodie d'Orphée. Ce fragment commence par une formule usitée dans les mystères : *Loin d'ici les profanes.* On y déclare qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il existe par lui-même, qu'il est la source de toute existence, qu'il se dérobe à tous les regards, quoique rien ne se dérobe aux siens [1].

S'il étoit prouvé que l'Hiérophante annonçoit cette doctrine aux initiés, il ne resteroit plus aucun doute sur l'objet des mys-

[1] Clem. Alex. in protrept. p. 64.

tères ; mais il s'élève à cet égard, plusieurs difficultés.

Que ces vers soient d'Orphée, ou de quelqu'autre auteur, peu importe. Il s'agit de savoir s'ils sont antérieurs au christianisme, et si on les prononçoit dans l'initiation.

1.° Eusèbe les a cités, d'après un Juif nommé Aristobule, qui vivoit du temps de Ptolémée Philopator [1], roi d'Egypte, c'est-à-dire, vers l'an 200 avat J. C. ; mais la leçon qu'il nous en a conservée, diffère essentiellement de celle qu'on trouve dans les ouvrages de S. Justin [2]. Dans cette desrnière, on annonce un être unique qui voit tout, qui est l'auteur de toutes choses, et auquel on donne le nom de Jupiter. La leçon rapportée par Eusèbe, contient la même profession de foi, avec quelques différences dans les expressions; mais il y est parlé de Moyse et d'Abraham. De là de savans critiques ont conclu que cette pièce de vers avoit été fabriquée ou du moins interpolée par Aristobule, ou par quelque autre Juif [3]. Otons l'interpolation, et préférons la leçon de S. Justin ; que s'ensuivra-t-il ? que l'auteur de ces vers, en parlant d'un Etre suprême, s'est

1 Euseb. præp. evang. l. 13, c. 12, p. 664.

2 Just. exhort. ad Græc. p. 18, et de monarch. pag. 87.

3 Eschemb. de poes. Orph. p. 148. Fabric. bibl. Græc. t. 2, p. 281. Cudw. syst. intell. c. 4, §. 17, p. 445. Moshem, ibid.

exprimé à peu près de la même manière que plusieurs anciens écrivains. Il est sur-tout à remarquer que les principaux articles de la doctrine annoncée par la palinodie, se trouvent dans l'hymne de Cléante [1], contemporain d'Aristobule, et dans le poème d'Aratus [2], qui vivoit dans le même temps, et dont il paroît que S. Paul a cité le témoignage [3].

2.° Chantoit-on, lors de l'initiation, la palinodie d'Orphée ? Tatien et Athénagore [4] semblent, à la vérité, l'associer aux mystères ; cependant ils ne la rapportent que pour l'opposer aux absurdités du polythéisme. Comment ces deux auteurs, et les autres Pères de l'Eglise, voulant prouver que le dogme de l'unité de Dieu avoit toujours été connu des nations, auroient-ils négligé d'avertir qu'une telle profession de foi se faisoit dans les cérémonies d'Eleusis?

En ôtant à Warburton ce moyen si victorieux, je ne prétends pas attaquer son opinion sur le secret des mystères ; elle me paroît fort vraisemblable. En effet il est difficile de supposer qu'une société religieuse, qui détruisoit les objets du culte reçu, qui

1 Fabric. ibid. t. 2, p. 397.

2 Arat. phænom. v. 5, Euseb. præp. evang. l. 13, c. 12, p. 666.

3 Act. apost. c. 17, v. 28.

4 Tatian. or. ad Græc. p. 33. Athenag. legat. pro christian. in init.

maintenoit le dogme des peines et des récompenses dans une autre vie, qui exigeoit, de la part de ses membres, tant de préparations, de prières et d'abstinences, jointes à une si grande pureté de cœur, n'eût eu d'autre objet que de cacher sous un voile épais, les anciennes traditions sur la formation du monde, sur les operations de la nature, sur l'origine des arts, et sur d'autres objets qui ne pouvoient avoir qu'une légère influence sur les mœurs.

Dira-t-on qu'on se bornoit à développer le dogme de la métempsychose? mais ce dogme, que les philosophes ne craignoient pas d'exposer dans leurs ouvrages, supposoit un tribunal qui, après notre mort, attachoit à nos ames les destinées bonnes ou mauvaises qu'elles avoient à remplir.

J'ajoute encore une réflexion: suivant Eusèbe [1], dans les cérémonies de l'initiation, l'Hiérophante paroissoit sous les traits du Démiurge; c'est-à-dire, de l'auteur de l'univers. Trois prêtres avoient les attributs du soleil, de la lune, et de mercure: peut être des ministres subalternes représentoient-ils les quatre autres planètes. Quoi qu'il en soit, ne reconnoît-on pas ici le Démiurge tirant l'univers du chaos? et n'est-ce pas là le tableau de la formation du monde,

[1] Euseb. præp. evang. l. 3, c. 12, p. 117.

tel que Platon l'a décrit dans son Timée ?

L'opinion de Warburton est très-ingénieuse, et l'on ne pouvoit l'exposer avec plus d'esprit et de sagacité ; cependant, comme elle offre de grandes difficultés, j'ai pris le parti de la proposer comme une simple conjecture.

CHAPITRE LXIX, PAG. 219.

Sur le nombre des Tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide.

Eschyle, suivant les uns, en composa 70 [1] ; suivant d'autres, 90 [2]. L'auteur anonyme de la vie de Sophocle lui en attribue 113 ; Suidas, 123 ; d'autres, un plus grand nombre [3] ; Samuel Petit ne lui en donne que 66 [4]. Suivant différens auteurs, Euripide en a fait 75 ou 92 [5] ; il paroît qu'on doit se déterminer pour le premier nombre [6]. On trouve aussi des différences sur le nombre des prix qu'ils remportèrent.

1 Anonym. in vitâ Æschyl.
2 Suid. in *Aischyl.*
3 Id. in *Sophocl.*
4 Pet. leg. Att. p. 71.
5 Suid. in *Eurip.* Varr. ap. Aul. Gell. l. 17, c. 4.
6 Walck. diatrib. in Euripid. p. 9.

CHAPITRE LXX, Pag. 243.

Sur le Chant et sur la Déclamation de la Tragédie.

Les anciens ne nous ont laissé sur ce sujet que de foibles lumières; et les critiques modernes se sont partagés, quand ils ont entrepris de l'éclaircir. On a prétendu que les scènes étoient chantées; on à dit qu'elles n'étoient que déclamées; quelques-uns ont ajouté qu'on notoit la déclamation. Je vais donner en peu de mots le résultat de mes recherches.

1.° *On déclamoit souvent dans les scènes.* Aristote, parlant des moyens dont certains genres de poésie se servent pour imiter, dit que les dithyrambes, les nomes, la tragédie et la comédie, emploient le rhythme, le chant et le vers, avec cette différence que les dithyrambes et les nomes les emploient tous trois ensemble, au-lieu que la tragédie et la comédie les emploient séparément [1]; et plus bas il dit, que dans une même piè-

[1] Aristot. de poet. c. 1, t. 2, p. 633, B.

ce, la tragédie emploie quelquefois le vers seul, et quelquefois le vers accompagné du chant [1].

On sait que les scènes étoient communément composées de vers iambes, parce que cette espèce de vers est la plus propre au dialogue. Or, Plutarque, parlant de l'exécution musicale des vers iambes, dit que dans la tragédie les uns sont récités pendant le jeu des instrumens, tandis que les autres se chantent [2]. La déclamation étoit donc admise dans les scènes.

2.° *On chantoit souvent dans les scènes.* A la preuve tirée du précédent passage de Plutarque, j'ajoute les preuves suivantes. Aristote assure que les modes ou tons hypodorien on hypophrygien étoient employés dans les scènes, quoiqu'ils ne le fussent pas dans les chœurs [3]. Qu'Hécube et Andromaque chantent sur le théâtre, dit Lucien, on peut le leur pardonner; mais qu'Hercule s'oublie au point de chanter, c'est une chose intolérable [4]. Les personnages d'une pièce chantoient donc en certaines occasions.

3.° *La déclamation n'avoit jamais lieu*

1 Aristot. de poet. c. 6, p. 656, C.

2 Plut. de mus. t. 2, p. 1141, A. Buret. Mém. de l'Acad. des belh. lett. t. 10, p. 253.

3 Aristot. probl. sect. 19, p. 48, t. 2, p. 770, B.

4 Lucian. de salt. §. 27, t. 2, p. 285.

dans les intermèdes ; mais tout le chœur y chantoit. Cette proposition n'est point contestée.

4.° *Le chœur chantoit quelquefois dans le courant d'une scène.* Je le prouve par ce passage de Pollux : »Lorsqu'au lieu d'un quatrième acteur, on fait chanter quelqu'un du chœur, etc [1];" par ce passage d'Horace: »Que »le chœur ne chante rien entre les interme»des, qui ne se lie étroitement à l'action [2]:" par quantité d'exemples, dont il suffit de citer les suivans : voyez dans l'Agamemnon d'Eschyle, depuis le vers 1099 jusqu'au vers 1186 ; dans l'Hippolyte d'Euripide, depuis le vers 58 jusqu'au vers 72 ; dans l'Oreste du même, depuis le vers 140 jusqu'au vers 270, etc.

5.° *Le chœur, ou plutôt son coryphée, dialoguoit quelquefois avec les acteurs, et ce dialogue n'étoit que déclamé.* C'est ce qui arrivoit sur-tout lorsqu'on lui demandoit des éclaircissemens, ou que lui-même en demandoit à l'un des personnages ; en un mot, toutes les fois qu'il participoit immédiatement à l'action. Voyez dans la Médée d'Euripide, vers 811 ; dans les Suppliantes du même, vers 634 ; dans l'Iphigénie en Aulide du même, vers 917, etc.

[1] Poll. lib. 4, c. 15, §. 110.

[2] Horat. de art. poet. v. 194.

Les premières scènes de l'Ajax de Sophocle suffiront, si je ne me trompe, pour indiquer l'emploi successif qu'on y faisoit de la déclamation et du chant.

Scène première. *Minerve et Ulysse;* scène seconde, *les mêmes et Ajax*; scène troisieme, *Minerve et Ulysse.* Ces trois scènes forment l'exposition du sujet. Minerve apprend à Ulysse qu'Ajax, dans un accès de fureur, vient d'égorger les troupeaux et les bergers, croyant immoler à sa vengeance les principaux chefs de l'armée. C'est un fait: il est raconté en vers ïambes, et j'en conclus que les trois scènes étoient déclamées.

Minerve et Ulysse sortent; le chœur arrive: il est composé de Salaminiens qui déplorent le malheur de leur souverain, dont on leur a raconté les fureurs; il doute, il cherche à s'éclaircir. Il ne s'exprime point en vers ïambes; son style est figuré. Il est seul, il fait entendre une strophe et une antistrophe, l'une et l'autre contenant la même espèce et le même nombre de vers. C'est donc là ce qu'Aristote appelle le premier discours de tout le chœur [1], et par conséquent le premier intermède, toujours chanté par toutes les voix du chœur.

Après l'intermède, scène première, *Tecmesse et le chœur.* Cette scène, qui va de-

1 Aristot. de poet. c. 12, t. 2, p. 662.

puis le vers 200 jusqu'au 347, est comme divisée en deux parties. Dans la première, qui contient 62 vers, Tecmesse confirme la nouvelle des fureurs d'Ajax : plaintes de sa part, ainsi que de la part du chœur. Les vers sont anapestes. On y trouve pour le chœur une strophe, à laquelle correspond une antistrophe, parfaitement semblable pour le nombre et l'espèce de vers. Je pense que tout cela étoit chanté. La seconde partie de la scène étoit sans doute déclamée. Elle n'est composée que de vers ïambes. Le chœur interroge Tecmesse qui entre dans de plus grands détails sur l'action d'Ajax. On entend les cris d'Ajax ; on ouvre la porte de sa tente ; il paroît.

Scène seconde, *Ajax, Tecmesse et le chœur.* Cette scène, comme la précédente, étoit en partie chantée et en partie déclamée. Ajax (vers 348) chante quatre strophes, avec leurs antistrophes correspondantes. Tecmesse et le chœur lui répondent par deux ou trois vers ïambes, qui devoient être chantés, comme je le dirai bientôt. Après la dernière antistrophe et la réponse du chœur, commencent, au vers 430, des iambes qui continuent jusqu'au vers 600, ou plutôt 595. C'est là que ce prince, revenu de son délire, laisse pressentir à Tecmesse et au chœur le parti qu'il a pris de terminer ses jours : on le presse d'y renoncer ; il demande son fils ; il le prend

entre ses bras, et lui adresse un discours touchant. Tout cela est déclamé. Tecmesse sort avec son enfant. Ajax reste sur le théâtre; mais il garde un profond silence, pendant que le chœur exécute le second intermède.

D'après cette analyse, que je pourrois pousser plus loin, il est visible que le chœur étoit envisagé sous deux aspects différens, suivant les deux espèces de fonctions qu'il avoit à remplir, Dans les intermèdes qui tenoient lieu de nos entr'actes, toutes les voix se réunissoient et chantoient ensemble: dans les scènes où il se mêloit à l'action, il étoit représenté par son coryphée. Voilà pourquoi Aristote et Horace ont dit que le chœur faisoit l'office d'un acteur [1].

6.° *A quels signes peut-on distinguer les parties du drame qui se chantoient, d'avec celles qu'on se contentoit de réciter?* Je ne puis donner ici des règles applicables à tous les cas. Il m'a paru seulement que la déclamation avoit lieu toutes les fois que les interlocuteurs, en suivant le fil de l'action sans l'intervention du chœur, s'exprimoient en une longue suite d'iambes, à la tête desquels les scholiastes ont écrit ce mot: IAMBOI. Je croirois volontiers que tous les autres vers étoient chantés; mais je ne l'assure point.

[1] Aristot. de poet. cap. 18, t. 2, p. 666. D. Dacier. ibid. p. 312. Horat. de art. poet. v. 193.

Ce qu'on peut affirmer en général, c'est que les premiers auteurs s'apliquoient plus à la mélopée que ne firent leurs successeurs [1]: la raison en est sensible. Les poèmes dramatiques tirant leur origine de ces troupes de farceurs qui parcouroient l'Attique, il étoit naturel que le chant fût regardé comme la principale partie de la tragédie naissante [2]: de là vient sans doute qu'il domine plus dans les pièces d'Eschyle et de Phrynichus [3] son contemporain, que dans celles d'Euripide et de Sophocle.

Plus haut, d'après le témoignage de Plutarque, j'ai dit que les vers ïambes se chantoient quelquefois, lorsque le chœur faisoit l'office d'acteur. Nous trouvons en effet de ces vers dans des stances irrégulières et soumises au chant. Eschyle les a souvent employés dans des scènes modulées. Je cite pour exemple celle du roi d'Argos et du chœur, dans la pièce des Suppliantes, vers 352: le chœur, chante des strophes correspondantes; le roi répond cinq fois, et chaque fois par cinq vers iambes: preuve, si je ne me trompe, que toutes ces réponses étoient sur le même air. Voyez des exemples semblables dans les pièces du même auteur; dans cel-

[1] Aristot. probl. sect. 19, §. 31, t. 2, p. 766.

[2] Athen. l. 14, c. 7, p. 630, C. Diog. Laert. l. 3, §. 56.

[3] Aristot. ibid.

le des Sept chefs, vers 209 et 692 : dans celle des Perses, vers 256 ; dans celle d'Agamemnon, vers 1099 ; dans celle des Suppliantes, vers 747 et 833.

7.° *La déclamation étoit-elle notée ?* L'abbé Dubos l'a prétendu [1]. Il a été réfuté dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres [2]. On y prouve que l'instrument dont la voix de l'acteur étoit accompagnée, n'étoit destiné qu'à soutenir de temps en temps la voix, et l'empêcher de monter trop haut ou de descendre trop bas.

MEME CHAPITRE, PAG. 247.

Sur les Vases des Théâtres.

Vitruve rapporte que sous les gradins où devoient s'asseoir les spectateurs, les architectes Grecs ménageoient de petites cellules entr'ouvertes, et qu'ils y plaçoient des vases d'airain, destinés à recevoir dans leur cavité les sons qui venoient de la scène, et à les

[1] Dubos, réflex. crit. t. 3, p. 54, etc.

[2] Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 21, p. 191 et 209.

rendre d'une manière forte, claire et armonieuse. Ces vases, montés à la quarte, à la quinte, à l'octave l'un de l'autre [1], avoient donc les mêmes proportions entre eux, qu'avoient entre elles les cordes de la lyre qui soutenoit la voix; mais l'effet n'en étoit pas le même. La lyre indiquoit et soutenoit le ton; les vases ne pouvoient que le reproduire et le prolonger; et quel avantage résultoit-il de cette suite d'échos dont rien n'amortissoit le son? Je l'ignore, et c'est ce qui m'a engagé à n'en pas parler dans le texte de mon ouvrage. J'avois une autre raison: rien ne prouve que les Athéniens aient employé ce moyen. Aristote se fait ces questions: Pourquoi une maison est-elle plus résonnante quand elle vient d'être reblanchie, quand on y enfouit des vases vides, quand il s'y trouve des puits et des cavites semblables [2]? Ses réponses sont inutiles à rapporter; mais il auroit certainement cité les vases du théâtre, s'il les avoit connus. Mummius en trouva au théâtre de Corinthe; ce fut deux cens ans après l'époque que j'ai choisie. L'usage s'en introduisit ensuite en plusieurs villes de la Grèce et de l'Italie, où l'on substituoit quelquefois des vases de terre cuite aux vases d'airain [3]. Rome ne

1. Vitruv. de archit. l. 5, c. 5.

2. Aristot. probl. sect. 11, §. 7, 8, 9, t. 2, p. 736.

3. Vitruv. de archit., l. 5, c. 5. Plin. l. 11, c. 51, t. 1, p. 643.

l'adopta jamais ; ses architectes s'aperçurent sans doute que si d'un côté il rendoit le théâtre plus sonore, d'un autre côté il avoit des inconvéniens qui balançoient cet avantage.

MEME CHAPITRE, PAG. 252.

Sur Callipide.

Cet acteur, qui se vantoit d'arracher des larmes à tout un auditoire [1], étoit tellement enorgueilli de ses succès, qu'ayant rencontré Agésilas, il s'avança, le salua, et s'étant mêlé parmi ceux qui l'accompagnoient, il attendit que ce prince lui dit quelque chose de flatteur ; trompé dans son espérance : „Roi de „Lacédémone, lui dit-il à la fin, est-ce que „vous ne me connoîtriez pas ?" Agésilas ayant jeté un coup-d'œil sur lui, se contenta de lui demander s'il n'étoit pas Callipide l'histrion. Le talent de l'acteur ne pouvoit plaire au Spartiate. On proposoit un jour à ce dernier d'entendre un homme qui imitoit parfaitement le chant du rossignol. „J'ai en„tendu le rossignol, répondit-il [2]."

[1] Xenoph. in conv. p. 880, C.

[2] Plut. in Agésil. t. 1, p. 607, D. Id. apophth. Lacon. t. 2, p. 212, E.

MEME CHAPITRE, PAG. 259.

Sur les Masques.

On découvrit, il a quelques années à Athènes, une grand quantité de médailles d'argent, la plupart représentant d'un côté une aire en creux, toutes d'un travail grossier et sans légendes. J'en acquis plusieurs pour le Cabinet du roi. D'après les différens types dont elles sont chargées, je ne crains pas d'avancer qu'elles furent frappées à Athènes, ou dans les contrées voisines ; et d'après leur fabrique, que les unes sont du temps d'Eschyle, les autres antérieures à ce poète. Deux de ces médailles nous présentent ce masque hideux dont j'ai parlé dans le texte de mon ouvrage. Ce masque fut donc employé dès la naissance de l'art dramatique.

CHAPITRE LXXI, Pag. 286.

Sur le lieu de la scène où Ajax se tuoit.

Plusieurs critiques modernes ont supposé que dans la tragédie de Sophocle, Ajax se perçoit de son epée à la vue des spectateurs. Ils s'autorisoient du scholiaste qui observe que les héros se donnoient rarement la mort sur le théatre [1]. Je pense que la règle n'a pas été violée en cette occasion. Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre le fil de l'action.

Le chœur, instruit qu'Ajax n'est plus dans sa tente, sort par les deux côtés du théâtre, pour le chercher et le ramener [3]. Le héros reparoît. Après un monologue touchant, il se précipite sur la pointe de son épée, dont il avoit enfoncé auparavant la garde dans la terre [4] : le chœur revient [5] ; pendant qu'il se plaint de l'inutilité de ses recherches, il entend les cris de Tecmesse qui a trouvé le corps de son mari [6], et il s'avance pour voir ce fu-

1 Schol. Sophocl. in Ajac. v. 826.
2 Sophocl. ibid. v. 805.
3 Ibid. v. 824.
4 Ibid. v. 826.
5 Ibid. v. 877.
6 Soph. in Ajac. v. 900.

neste spectacle [1]. Ce n'est donc pas sur la scène qu'Ajax s'est tué.

J'ai supposé qu'à côté de la tente d'Ajax, placée au fond du théâtre, étoit une issue qui conduisoit à la compagne, et qui étoit cachée par un rideau qu'on avoit tiré lors de la sortie du chœur. C'est dans cet enfoncement qu'Ajax s'étoit montré, et qu'il avoit déclaré hautement sa dernière résolution. Voilà pourquoi il est dit que le rôle de ce héros demandoit une voix très forte [2]. A quelques pas de là, derrière la tente, il avoit placé son épée. Ainsi les spectateurs pouvoient le voir et l'entendre lorsqu'il récitoit son monologue, et ne pouvoient pas être témoins de sa mort.

MEME CHAPITRE, PAG. 312.

Sur la manière dont l'acteur Hégélochus prononça un vers d'Euripide.

En grec, *galêna* désigne le calme : *galên*, signifie un *chat*. Dans le passage dont il s'agit, Hégélochus devoit faire entendre

[1] Sophocl. in Ajac. v. 924 et 1022.

[2] Schol. ibid. v 875.

galêna oro, c'est-à-dire, *le calme je vois.* Or ces deux mots se prononçoient de telle manière, qu'on entendoit à-la-fois la dernière voyelle du premier, et la première du second. L'acteur, épuisé et manquant tout-à-coup de respiration, fut obligé de s'arrêter après le mot *galêna*, dont il omit la voyelle finale, et dit *galên. . . . .oro*, c'est-à-dire, *un chat. . . .je vois* [1].

[1] Euripid. in Orest. v. 279. Schol. ibid. Markl. in suppl. Eurip. v. 901. Aristoph. in ran. v. 306. Schol. ibid. Bruk. ibid.

FIN DES NOTES.

UNIVERSIDAD CENTRAL
BIBLIOTECA
DERECHO